



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

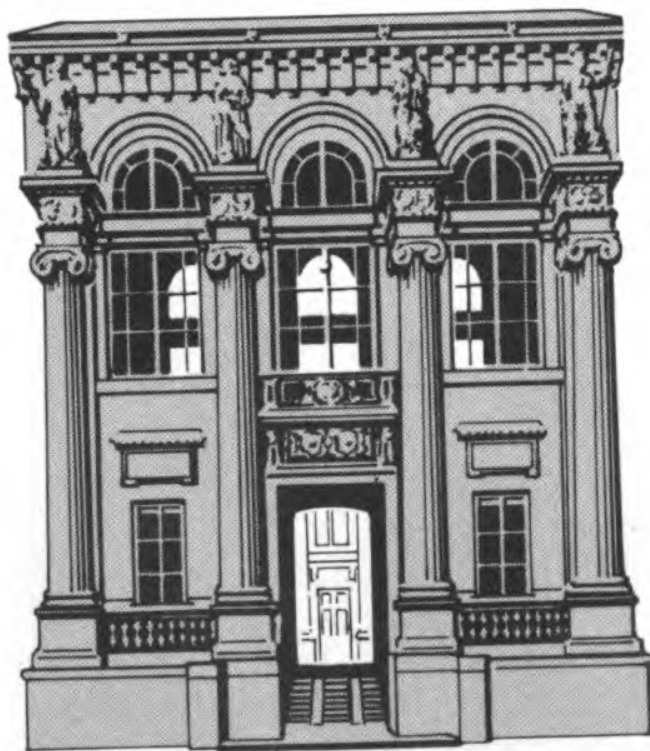
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



# TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

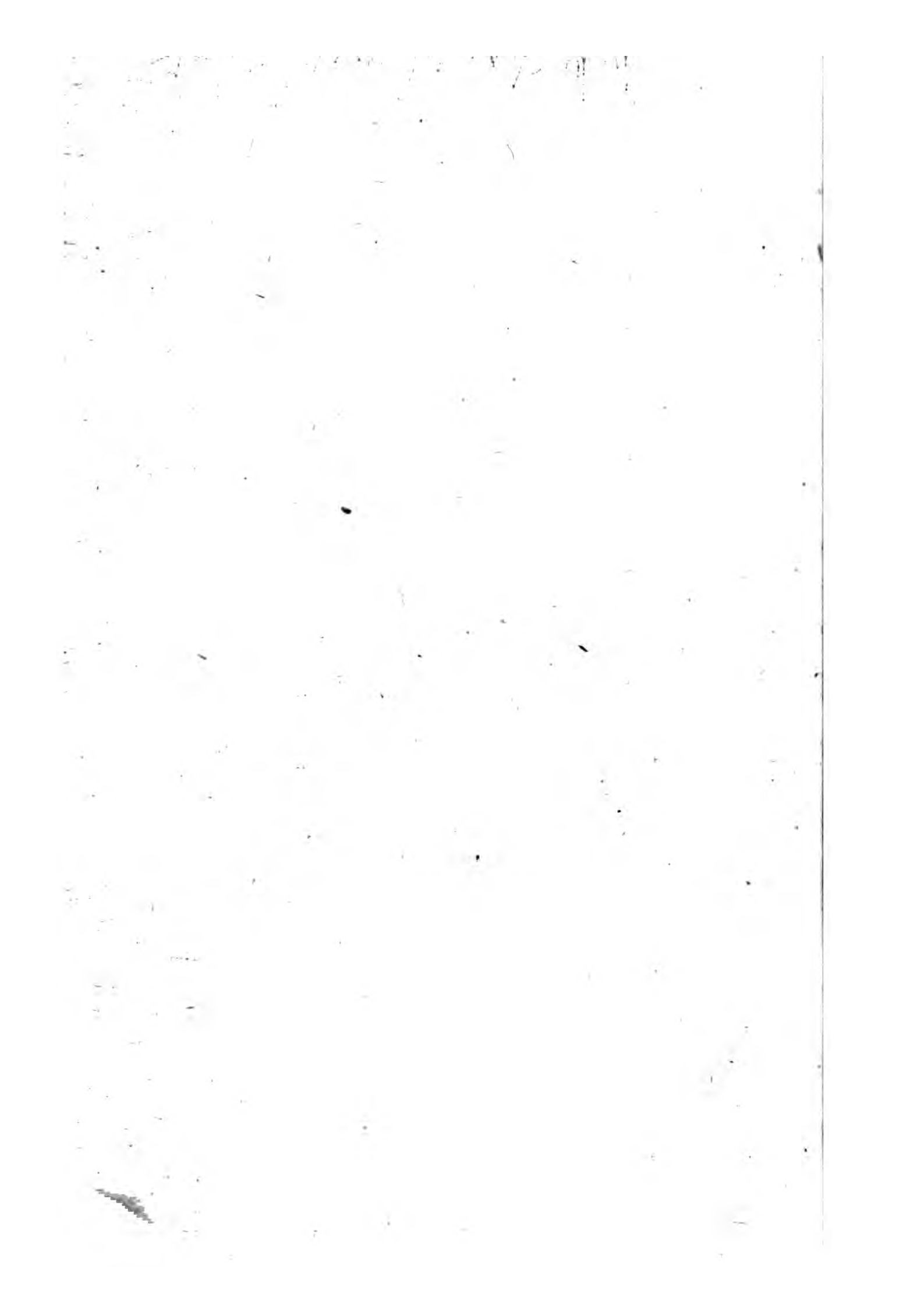
Vet

58

CJ 117

1814

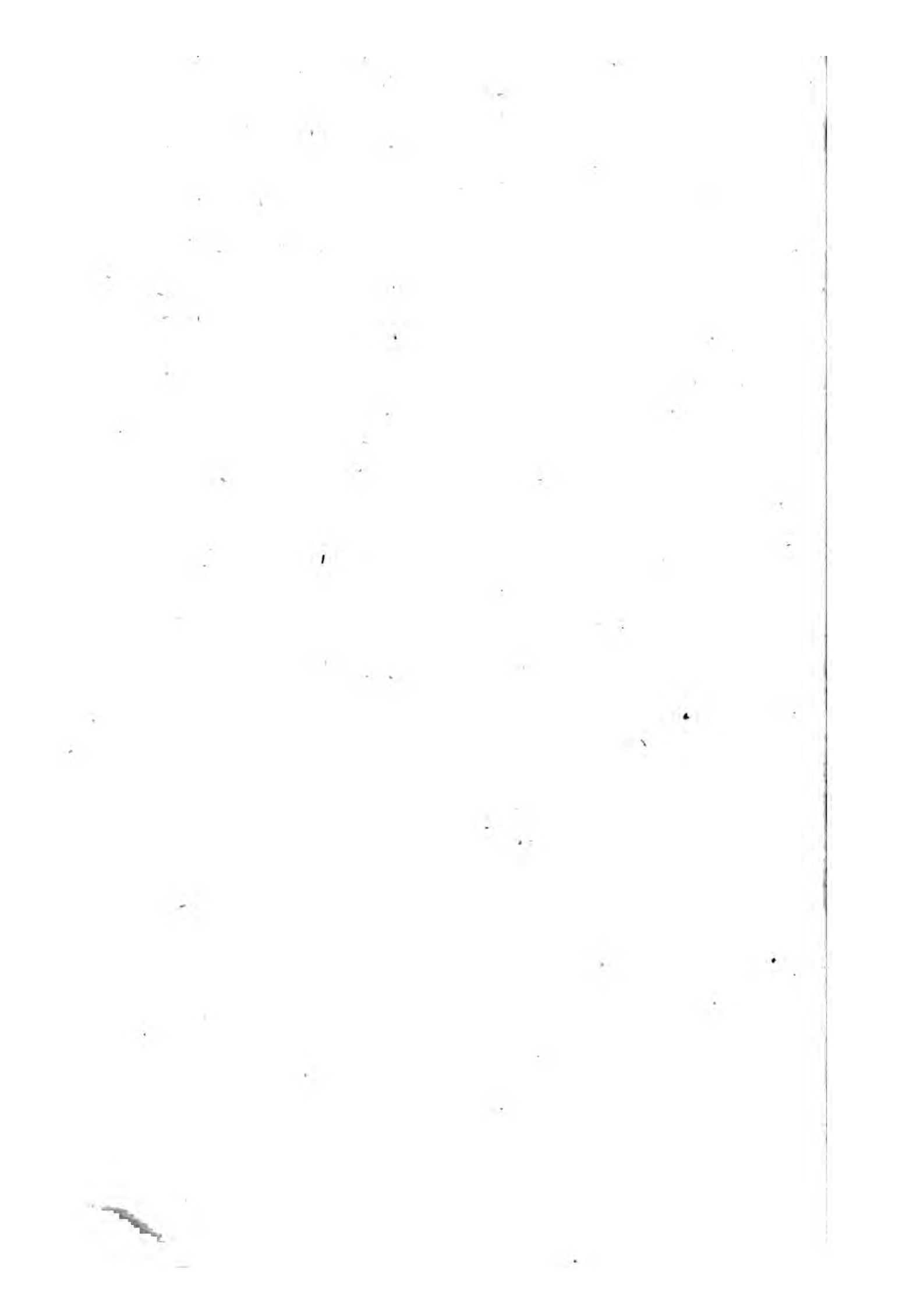




**FABLES INÉDITES**

**ET**

**POÉSIES DIVERSES.**



# FABLES INÉDITES

DE

Mr. P. L. GINGUENÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

SERVANT DE SUPPLÉMENT A SON RECUEIL,  
PUBLIÉ EN 1810;

ET SUIVIES

DE QUELQUES AUTRES POÉSIES DU MÊME AUTEUR.

---

. . . . *Principis urbium*  
*Dignetur soboles inter amabiles*  
*Vatum ponere me choros!*  
(HORACE, l. IV, od. 3.)

---



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,  
RUE DES BONS-ENFANTS, n<sup>o</sup>. 34.

M. DCCC. XIV.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

15 JUN 1994

• OF OXFORD •

LIBRARY



---

## AVERTISSEMENT.

---

**P** LUSIEURS des Fables que je publiai en 1810, parurent avoir un ton de liberté qui était devenu peu commun, et contraster, d'une façon remarquable, avec les adulations poétiques qui étaient alors d'étiquette, et presque de devoir.

La plupart des journaux firent un acte de bienveillance, auquel je fus encore plus sensible qu'aux éloges qu'ils voulurent bien m'accorder; ils évitèrent, comme de concert, de rien citer, et même de rien dire de celles de mes Fables sur lesquelles il pouvait être dangereux d'éveiller l'attention, et ne

I...

parlèrent que de celles qui ne prêtaient à aucune application suspecte.

Le Censeur qui m'avait été donné, homme d'esprit, et d'un bon esprit, avait usé de beaucoup d'indulgence. Il n'avait cependant pu fermer les yeux sur deux ou trois passages que je fus forcé de changer; et six des Fables qui devaient entrer dans le Recueil en furent irrémisiblement écartées, soit par moi-même, soit par lui.

Il y en a deux qui sont plutôt de petits poëmes que des Fables; l'une a plus de deux cents vers, et l'autre près de trois cents; on pourrait les regarder, sauf toute espèce de comparaison, comme des épisodes du poëme des *Animaux parlans* de Casti. *La Cour du Lion* y est peinte sous des traits qui pouvaient lui donner quelque ressemblance avec une autre Cour de ce temps-là: ce n'était pas ma faute; mais le Lion, qui n'entendait pas raillerie,

aurait pu trouver cela mauvais ; il valait mieux n'en pas courir le risque.

A ces six Fables j'en joins ici quatre autres, sur des sujets indifférents , et composées depuis , quoique j'aye renoncé , du moins pour quelque temps encore , à ce genre d'écrire , devenu dangereux pour moi par l'attrait que j'y trouve toujours.

La dernière des dix fut mon unique réponse à un journaliste qui s'était seul écarté de la loi bienveillante que tous les autres semblaient s'être faite à mon égard. Il affirma, dans un article du Journal de Paris, que je n'étais pas gai, que j'avais même de l'humeur. On ne sait pas, disait-il expressément, contre qui l'auteur peut en avoir, mais il en a, cela est clair. Ce sont, ajoutait-il, de terribles Fables que *la Machine Hydraulique et l'Eau, les Abeilles et le Villageois, le bon Serpent, l'Ours et les quatre Animaux re-*

*tirés du Monde, l'Amitié de l'Ours et des Loups, etc.*

On conviendra que dans l'état où étaient les choses, l'observation était en général peu charitable; elle l'était encore moins, pour des raisons assez connues, lorsqu'il s'agissait de moi chétif. La petite fable *du Corbeau et du Sansonnet*, qui fut insérée dans le *Mercure de France*, avertit mon bilieux critique qu'il aurait pu s'abstenir de cette dénonciation.

Ce pauvre M. Villeterque mourut peu de temps après. C'était un fort honnête homme, à qui je n'avais jamais fait ni voulu aucun mal; mais il avait le malheur d'être sujet à cette humeur bilieuse, dont il lui avait plu très gratuitement de m'accuser.

Je ne disconviens pas que les Fables qu'il avait citées ne pussent alors paraître, sinon *terribles*, au moins singulières. D'autres encore, telles que *l'Horloge et la Montre*,

*Zéphyre et les autres Vents, le Lion et le Lapin, la Citrouille et le Jonc, le Tigre et le Lion devenus vieux, le Vautour et le Cygne, le Lion, le petit Chien et le Tigre, etc.*, quoique d'une autre couleur, avaient bien le même caractère. Si on les relit maintenant, et si l'on se reporte à trois ou quatre ans en arrière, on reconnaîtra qu'elles furent heureuses de passer, en quelque sorte, *incognito*.

Dans le fond, cependant, elles se réduisent toutes à des vérités générales, et cela est si vrai, qu'elles sont imitées de Fabulistes italiens qui n'avaient sous les yeux, en les écrivant, rien de ce qui était alors sous les nôtres. Mais c'étaient, je l'avoue, des imitations fort libres, et le temps présent venait souvent se placer, comme malgré moi, dans ces tableaux de tous les temps.

Il s'était encore plus visiblement placé dans



quelques-unes des Fables que je donne aujourd'hui au public. Les motifs qui les avaient fait supprimer n'existant plus, j'ai cru devoir les ajouter, comme un supplément, aux premières. Plus tard, les allusions qu'on y pourra saisir deviendraient moins sensibles; et il se peut qu'une grande partie de leur mérite, si elles en ont, soit dans cette espèce d'à-propos.

# CORRECTIONS ET ADDITIONS

POUR LE PREMIER RECUEIL PUBLIÉ EN 1810.

## FABLE XIV.

LE TIGRE ET LE LION DEVENUS VIEUX.

Page 85, *au lieu de*

Guerroyer, c'est être fou ;  
Nous en avons tout le soû  
Passé notre fantaisie, etc.

*Lisez :*

Guerroyer, c'est être fou ;  
Nous avons tout notre soû  
Depuis dix ans fait la guerre ;  
Faisons enfin la paix, et pour que l'amitié  
D'une et d'autre part soit sincère,  
Entre vous et moi, par moitié,  
Mon voisin, partageons la Terre.

## FABLE XXXVII.

LE LION, LE PETIT CHIEN ET LE TIGRE.

Page 180, *au lieu de*

Lion riait ; ses courtisans  
Riaient aussi par complaisance, etc.

*Lisez :*

Lion riait ; ses courtisans  
Riaient aussi pour lui complaire,

**CORRECTIONS.**

Traitaient le Gredin en confrère,  
Et trouvaient tous ses tours plaisants.

**FABLE XXXIX.**

**L'AMITIÉ DE L'OURS ET DES LOUPS.**

Page 191 , *après ces deux vers :*

Mais de quel air tu nous arrives ,  
Dit l'un des deux gloutons , sans perdre un coup de dent !

*Ajoutez :*

— De l'air d'un chef très mécontent.

— Toi notre chef , et depuis quand ;

Où , par quel ordre , en quoi , comment

L'es-tu devenu , je te prie ?

L'Ours rugit en lui répondant , etc.

---

# FABLES INÉDITES.

---

## FABLE I<sup>re</sup>.

### LE LION ET LA GRENOUILLE.

**D'**UNE bataille meurtrière  
Le Lion revenait : sa gueule et sa crinière  
Encore dégouttaient de sang,  
Sa Garde le suivait à double et triple rang,  
Et devant lui flottait sa royale bannière.  
  
Près d'un fossé bourbeux il lui fallut passer.  
Une Grenouille enrouée,  
Et de sa voix engouée,  
Entre les joncs se mit à coasser,  
A déclamer dans la fange,  
En style de Grenouille, une rauque louange,

Une Ode, un Hymne, enfin je ne sais quoi,  
Dont le refrain était : *Vive le Roi !*

    Tout à coup le Lion s'arrête ;  
    On voit le superbe Animal  
    Dérider son front martial,  
Adoucir ses regards, et d'un signe de tête,  
Et d'un *Bravo*, répondre à ce chant triomphal.

Un de ses officiers, connaisseur en musique,  
    Vers la fosse avait fait un pas,  
Pour imposer silence au Pindare aquatique ;  
Mais après ce *Bravo* du Prince, il n'osa pas.

Louez, louez toujours : Rossignol ou Grenouille ;  
Qu'importe de rimer, de chanter de travers ?

    Ce n'est ni le chant ni les vers,  
    C'est la louange qui chatouille  
Et maîtrise les Rois, maîtres de l'Univers.



## FABLE II.

## LE LÉZARD ET LE CROCODILE.

**U**N Lézard, au bord du Nil,  
Rencontrant un Crocodile,  
Terrible et puissant reptile;  
Bonjour, Cousin, lui dit-il,  
Dieu me donne enfin la joie  
Que face à face je voie  
Dans un si proche parent,  
Un Roi si noble et si grand.

Pour notre pauvre Famille,  
Qui dans le monde fourmille,  
Quelle chance, et quel honneur !  
J'ai fait une longue route :

J'ai voulu, coûte qui coûte,  
Saluer votre Grandeur.  
Ils y viendront tous sans doute :  
Chez nous on garde, Seigneur,  
Une fidèle mémoire  
De vos premiers ans de gloire.  
Il est bien vrai qu'au pays  
Nous sommes de pauvres hères :  
Le jour, entre les bruyères,  
Nous glissons ; notre logis  
Est, la nuit, un tas de pierres.  
Nous sommes pourtant du bois  
Dont on fait et Rois et Reines,  
Puisqu'en ces fertiles plaines,  
Petits Lézards autrefois,  
Les Crocodiles sont Rois.

Le redoutable Amphibie  
Dormait à ce compliment :  
Aux derniers mots seulement,

Sa paupière appesantie  
Fit un léger mouvement.  
Qui me parle ? Qui m'approche ?  
Dit-il, en grondant. — C'est moi,  
Répond le cousin du Roi,  
Moi, votre parent très proche.  
Lors, se croyant écouté,  
Mot pour mot, il lui répète  
La route qu'il avait faite,  
Celle que la Parenté  
Pour sa visite allait faire ;  
Et leur fâcheuse misère ;  
Et que son autorité,  
S'il avait cette bonté,  
Pouvait bien les y soustraire....  
Mais il n'avait qu'à demi  
De nouveau dit son affaire,  
Que l'autre était rendormi.

Favoris de la Fortune,

**Puissants d'hier, nouveaux Grands,  
Pour vous des petits parents  
La rencontre est importune.  
Leur aspect vous fait souffrir;  
Et la Famille est heureuse  
Quand sa voix nécessaire  
Ne fait que vous endormir.**

## FABLE III.

## L'INCOGNITO DU ROI LION.

**D**U bon Casti je chéris la mémoire,  
Non , si l'on veut, pour ses contes gaillards,  
( Qui cependant sont des titres de gloire ,  
Sauf quelques traits un peu trop égrillards )  
Mais plus encor pour la plaisante histoire  
Des Animaux qu'il fit si bien parler.  
Sous cet emblème, il sut nous révéler  
L'esprit des Cours , leur sombre tyrannie ;  
Les sots plaisirs de leur galanterie ,  
Et l'Étiquette et ses fades honneurs ;  
Des Courtisans l'avidie flatterie,  
Et la bassesse, et les fausses grandeurs.

Dans cette vive et mordante satire ,



Après sa mort, Lion premier respire :  
On croit toujours et l'entendre et le voir ;  
Et l'on ne peut aux exploits d'un tel Sire ,  
A son terrible et burlesque pouvoir ,  
Jamais songer sans trembler , ni sans rire.

Sur ce Lion Casti n'a pas tout dit.  
Autant qu'un autre il avait de l'esprit ,  
De temps en temps se piquait de justice ,  
Vaquait lui-même à son métier de Roi ;  
Assez gaîment ordonnait un supplice ,  
Mais prétendait au moins savoir pourquoi.  
Dans les écrits d'un autre légendaire ,  
Je lis un fait notable et curieux ,  
Au Roi Lion fait non moins glorieux :  
Je vais ici le conter de mon mieux ;  
Le bien conter serait la grande affaire.

Lion premier , jadis en son vivant ,  
Fut donc un Roi presque aussi bon que grand ,

Juste surtout , comme un Lion peut l'être.  
Mais que sert l'équité du Maître ,  
Entouré d'êtres malfaisants ,  
Corrupteurs , corrompus , enfin de Courtisans ?  
A la Cour léonine étaient bêtes diverses  
De noms , de formes et d'humeurs ,  
Toutes d'aussi mauvaises mœurs ,  
Toutes également perverses ;  
Sur deux seuls points ne différant jamais ;  
Tromper le Prince et vexer les Sujets.

L'Ours , avec son ton brusque et son aspect sauvage,  
Parlant peu , parlant mal , exprès dans son langage  
De l'accent montagnard conservant l'âpreté,  
Unissait l'importance à la rusticité ,  
S'excusait , en mentant , de sa véracité ;  
Mais cachait , sous un air lourd , et même stupide ,  
D'un Esclave le cœur profondément perfide ,  
Et d'un Tyran la cruauté.

Le Renard , de tout temps fameux par sa finesse ,

De cet Empire Archi-menteur ,  
Assaisonnait avec adresse  
D'un sourire malin un mot adulateur ,  
Changeant d'air , de maintien , se variant sans cesse ,  
Infatigable délateur ,  
Dangereux pour les grands , des petits oppresseur ,  
Mais le tout avec politesse.

Du Tigre ni du Loup , qu'on voyait tour à tour  
S'arracher la faveur , faire grosse figure ,  
Ne perdons point de temps à tracer la peinture :  
Ils se montraient là sans détour ,  
Et tels que les fit la Nature :  
Comme en leur élément ils étaient à la Cour.

Quant au Chien , qu'on dit si fidèle ,  
Du parfait Courtisan c'est plutôt le modèle.  
Dans nos maisons ne le voyez-vous pas ,  
Quand le Patron vous y fait bonne mine ,  
Remuant pour vous plaire et la queue et l'échine ,

Lécher vos mains , ou ramper sur vos pas ?

Mais l'accueil devient-il sévère ,

L'air sérieux du Maître , un geste , un mot d'aigreur ,

Du servile animal excitent la colère :

Par lâcheté vous déclarant la guerre ,

Griçant des dents , hurlant avec fureur ,

Il court à vous , comme au voleur.

Le Chien était entré dans cette ligue avide

D'animaux forts et carnassiers ,

Contre le peuple faible et le bétail timide :

Leur défenseur autrefois et leur guide ,

Il les opprimait des premiers.

Sont-ils heureux ? disait d'une voix paternelle

Le Roi Lion. — Heureux ! lui répondait le Chien ,

Si vous l'êtes vous-même , il ne leur manque rien.

Fiez-vous , Sire , à notre zèle ,

Pour votre peuple tout va bien.

Ah ! que ne pouvez-vous les voir et les entendre !

Au nom de Votre Majesté

Que de larmes d'amour vous les verriez répandre !

Leurs fronts épanouis rayonnent de gaieté.

Partout refleurit l'abondance,

Partout on rit, on boit, on danse;

Votre nom, partout répété,

Se mêle aux cris de joie et de félicité.

Mais le Lion, un jour qu'il ne savait que faire,

Plus ennuyé qu'à l'ordinaire,

( Car souvent sur le trône, alors comme aujourd'hui,

Les Rois voyaient s'asseoir à côté d'eux l'Ennui. )

Un jour donc de sa Cour le Roi se débarrasse,

Sort de l'antre sanglant qu'il nomme son château,

Et parmi ses sujets de la dernière classe

Va se mêler *incognito*.

Pour mieux voiler sa royale figure,

Et sa terrible chevelure,

De tête en queue il recouvre sa peau

De celle d'un jeune Taureau.

De la pauvre bête cornue

Qui reçut cet honneur ne me demandez pas  
Ce que la chair est devenue :  
Ce bon Prince , avant tout , en a fait son repas.

Ainsi masqué , Lion premier chemine ;  
Toujours écoutant , regardant ,  
Il traverse les prés , monte sur la colline ,  
Et jusqu'à la forêt voisine ,  
De groupe en groupe va rôdant.  
Peut-être croyait-il aux récits apocryphes ,  
Du goût oriental ingénieux produits ,  
Qui , pendant plus de mille nuits ,  
D'un Sultan furieux émoussèrent les griffes ,  
Et surent charmer les ennuis :  
Car on y voit souvent le meilleur des Califes  
Se déguiser de même , et sans suite et sans bruit ,  
Cherchant la vérité , rôder ainsi la nuit.

Mais de Sultan-Lion quelle fut la colère  
Et la surprise et la douleur ,

Quand il vit de ses yeux la publique misère ,  
Quand sous un joug de fer il vit que tout Seigneur  
Écrasait l'innocent Vulgaire ,  
Quand lui, qui se croyait adoré comme un père ,  
N'entendit prononcer son nom qu'avec horreur !

Ah! disaient les Brebis , qu'il est dût d'être mère !  
Faut-il qu'un vilain Ours dévore nos agneaux ;  
Qu'on doive à Monseigneur en offrir par semaine ,  
A tout le moins une douzaine ,  
Des mieux nourris et des plus beaux ?  
De notre lait aussi quelle énorme dépense !  
Pour qu'au matin Son Excellence  
Ait l'haleine plus fraîche et le gosier plus net ,  
Elle aime à se rincer la gueule avec du lait.  
Le médecin l'ordonne : il faut pour gobelet  
Un baril à Son Excellence ,  
Et c'est nous qui faisons les frais de l'ordonnance.

Au lever du Renard on devait, à tout prix ,



Lui livrer un chapon, une grasse poularde;  
Sa vorace famille en croquait les débris,  
Et contre l'engeance Renarde  
Le Poulailler jetait des cris.

Toujours plus étonné, mais voulant tout apprendre,  
Le Lion venait de se rendre  
Auprès du gros bétail, où son déguisement  
Pour un frère le faisait prendre :  
On ne se gênait donc devant lui nullement.  
Quand tout à coup il vit paraître  
L'Ours et le Chien, couple bas et flatteur  
Dès qu'il était en présence du Maître,  
Mais loin de lui, plein de hauteur.  
Aussitôt devant leur Grandeur  
Chacun se fait petit, se retire en arrière,  
En tremblant leur fait place, et, baissant la paupière,  
Est saisi de respect et frappé de terreur.

Eux, affectant l'air de noblesse,



L'impertinente Majesté,  
Première, ou seule qualité  
Des Favoris de cette espèce,  
Composant leur maintien grave et silencieux,  
De-çà, de-là, tournaient un œil impérieux,  
Et lisaient avec complaisance  
Sur des fronts avilis l'effet de leur puissance.

Parmi ce peuple stupéfait,  
L'Ours lorgnait cependant du coin de la prunelle,  
Un petit Veau blanc comme lait,  
Bien potelé, bien gras, encore à la mamelle.  
Quel déjeuner pour l'appétit  
D'un tel glouton ! L'enlever à sa mère,  
Le confisquer à son profit,  
C'est ce qu'il faut : un prétexte suffit ;  
Pour égorger le faible et pour se satisfaire,  
A des Bêtes de Cour prétextes manquent-ils ?  
En faut-il donc de si subtils ?  
N'en était-ce pas un que la gaité trop vive

Du petit Animal, qui ne songeant à rien ,  
Ne connaissant l'Ours ni le Chien ,  
Autour de sa Mère craintive ,  
Mugissait,  
Bondissait ,  
Rompait seul ce grand silence ,  
Et devant leur Excellence  
De trembler se dispensait ?

Qu'on me prenne, dit l'Ours d'une voix menaçante,  
Cette Bestiole insolente  
Qui méconnaît ma dignité :  
A mon palais que ce Veau soit porté ;  
( Avant d'être ministre, il eût dit ma tanière.)  
J'y donne à l'enfance grossière  
Des leçons de civilité.

La Mère au désespoir, dans la foule perdue ,  
Tâche de dérober son enfant à la vue.  
Elle fait comme la perdrix ,

Qui sous elle , tenant ses œufs ou ses petits ,  
Cache sa tête , et croit n'être point aperçue.  
La malheureuse Mère , en mugissant d'effroi ,  
Laisse échapper le nom du Roi  
Comme celui d'un Dieu , qu'en secret on implore.  
Oh ! l'impertinente pécore,  
Crièrent en duo nos effrontés brigands !  
Ne savez-vous pas , ignorants ,  
Qu'on est fait Grand exprès pour que l'on vous dévore,  
Que vous êtes nés pour nos dents ?  
Le Lion ! le Lion ! avisez - vous encore  
De prononcer ce nom , et vous apprendrez tous ,  
Quel est le maître ici , du Lion ou de nous.

A cet excès d'audace et d'impudence ,  
Le Roi caché perd patience ;  
Il déchire son masque , et paraît à leurs yeux ,  
Tel que Jupiter dans les Cieux ,  
Lorsque de son Conseil réprimant la licence ,  
Il fronce le sourcil pour effrayer les Dieux.

**Nos Dieux , en le voyant , perdirent contenance :**

**Ils perdirent aussi la voix.**

**Le plus fort des Lions , le plus juste des Rois ,**

**Ne leur fit pas non plus de longue remontrance ;**

**Il étrangla son Ours , il éventra son Chien ;**

**Et chacun dira qu'il fit bien.**

---

**FABLE IV.****LE SINGE ET LE RENARD.**

**QU**AND le Chantre divin des montagnes de Thrace  
Aux accords de sa lyre , aux accents de sa voix ,  
Tirait hommes , lions , loups et tigres des bois ,  
Et les entraînait sur sa trace ,  
Pour auditeur très attentif  
On dit aussi qu'il eut un Singe alors célèbre  
Depuis le Strymon jusqu'à l'Hèbre ,  
Par son talent imitatif.

Après qu'Orphée à son passage  
Eut tout civilisé dans ce canton sauvage ,  
Voilà mon adroit Sapajou  
Qui d'un bâton courbé prétend faire une lyre ,  
Le pince en grimaçant , et du bruit qu'il en tire

Croit que tout animal est fou.

Tournant les yeux , penchant le cou ,  
Comme le demi-dieu dans son profond délire ,  
C'est moi qui suis Orphée , ose-t-il enfin dire.

Toi ! lui répondit un Renard :

De ton art prétendu fais un peu moins trophée :  
Grimacer , copier , singer n'est pas un art :  
Nature , en nous douant , te donna pour ta part  
D'être Singe , et non pas Orphée.



## FABLE V.

## LE LION ET LES DEUX TAUREAUX.

**V**ous savez que tout Fabuliste,  
Comme un peintre suivant la nature à la piste,  
Au roi des animaux, au superbe Lion  
Donne la haute ambition,  
La noble fierté, le courage,  
Quelquefois la colère et la fureur sauvage,  
Un grand goût pour la chair, une âpre soif du sang  
Jamais la ruse, indigne de son rang,  
Vers l'ennemi jamais de marche oblique.  
Machiavel, cet archi-politique,  
Ne légua point les secrets de son art  
Au Lion; ce fut au Renard.

Cependant le premier de la race conteuse,

Cet esclave africain (1), dont la Grèce menteuse

Fit son Ésope phrygien ,

Lockman qui s'y connaissait bien ,

Deux fois attribua la tortueuse allure ,

La ruse insidieuse au Monarque des bois.

Lion le politique eut la première fois

Plein succès et double pâture ;

Mais la seconde fois , c'est Lockman qui le dit ,

Au lieu de honte avec profit ,

Il eut la honte toute pure.

Écoutez aujourd'hui la première aventure ,

Demain l'autre : une Fable à chaque jour suffit.

Pressé par une faim à sa valeur égale ,

Sur deux Taureaux voisins un Lion s'élança.

Sans déclaration la guerre commença.

---

(1) Lockman était, selon de savants orientalistes, un esclave abyssin ou éthiopien : on le croit le même qu'Ésope. Voyez la Notice sur Lockman, en tête de ses Fables, traduites par M. Marcel.



Surpris par l'attaque royale ,  
A l'instant , dos à dos le couple se posta ,  
Et toujours , en tournant , des cornes riposta.  
Le Lion rôde en vain ; entre eux point d'intervalle ;  
Point d'assaut qui ne soit par les cornes reçu ;  
Chacun du double trait aigu  
Dont la Nature arme sa tête ,  
Si bien dirigea la tempête ,  
Que l'Invincible fut vaincu.

Changeant de batterie en savant militaire ,  
Adroïtement il fait alors  
Aux grands et terribles efforts  
Succéder la ruse de guerre.  
On m'avait , leur dit-il , sur vous fait des rapports :  
On vous disait poltrons ; je vois tout le contraire.  
J'aime les braves et les forts :  
Allez , ne craignez plus mes dents ni ma colère.  
Au pâturage , à vos amours  
Retournez ; des Taureaux c'est là la grande affaire :

Séparez-vous, et pour toujours  
Comptez sur l'amitié du Lion votre frère.

Le traité fait, juré, l'un à droite s'en va,  
L'autre à gauche : au milieu le Lion se repose,  
Paraît s'occuper d'autre chose,  
Se promener, rêver; mais bientôt en rêvant  
Il va droit au premier, l'étrangle, le dévore,  
Le digère, et, sentant de l'appétit encore,  
Au second court en faire autant.

Ainsi, nous dit Lockman le sage,  
Deux États, deux Gouvernements,  
Réunis d'intérêts, d'avis, de sentiments,  
D'un Ennemi commun peuvent braver la rage :  
Mais se divisent-ils entre eux,  
Chacun reste trop faible; ils périssent tous deux :  
Ces deux Taureaux en sont l'image.

---

## FABLE VI.

### LE LION ET LE TAUREAU.

**L'**AUTRE exemple est tiré des mêmes animaux (1).

Un Lion vit un jour le plus fort des Taureaux.  
 La faim lui disait : pille , attaque ; la prudence  
 Vint conseiller la faim , qui conseille fort mal (2) ,  
 Ainsi que chacun sait , et l'homme et l'animal.  
 La ruse encore ici remplaça la vaillance.

Ami , dit le Lion , je tue un jeune agneau  
 Ce soir , et cette nuit je ferai bonne chère.  
 Songeant à toi , chez moi j'ai jeté sur la terre  
 De l'herbe , où tout son sang doit couler en ruisseau.

---

(1) L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

(LA FONT.)

(2) *Malesuada fames.* (VIRG.)

C'est des Taureaux de cour l'entremets ordinaire :  
De l'herbe au sang d'agneau ! n'en as-tu point goûté ?  
C'est un manger des dieux. L'herbivore est tenté  
De ce ragoût ; il va : que voit-il ? des chaudières,  
De fagots secs et de bruyères  
Une immense provision.

Sans demander son reste , il s'enfuit. Le Lion  
Lui crie : Arrête , viens : c'est l'agneau qu'on va cuire.  
Faites , si vous voulez , sans moi collation ,  
Répond l'autre , en riant , comme un Taureau peut rire.  
Je m'en retourne à jeûn , mais je sauve ma peau.  
Je vois que tant d'apprêts fut destiné , beau Sire ,  
Pour un gibier plus gros et plus fort qu'un agneau.

Crains tout d'un ennemi , dit le Sage d'Afrique ;  
La ruse , à force égale , est son perfide appui.  
Redoute ses assauts moins que sa politique ,  
Et jamais ne te fie à lui.

## FABLE VII.

## LA GRENOUILLE VOYAGEUSE.

**P**UISQUE le seigneur Jupiter  
Permet que je vive dans l'air ,  
Comme dans l'eau ; puisque cette prairie  
Souvent me voit sauter sur sa rive fleurie ;  
Puisque ce Dieu m'a faite enfin  
Animal qu'on nomme amphibie ,  
Et m'a construite à double fin ,  
Pourquoi dans cet étang rester toute ma vie ?  
Sur terre je veux voyager :  
On augmente ses jouissances ,  
On ajoute à ses connaissances  
A voir un pays étranger :  
De séjour et d'amis à ne jamais changer ,  
L'esprit, quand on en a , les talents , tout se rouille ;

Partons. Ainsi parlait une jeune Grenouille,  
Vive, le jarret souple, en qui l'instruction  
N'égalait pas l'ambition.

Elle ignorait ce qu'ont écrit les Sages  
Contre la fureur des voyages.

« Demeure en ton pays par la Nature instruit : »

Notre Maître (1) pour nous l'a dit,  
Mais non pour elle : la science  
Ne vient que par l'expérience  
A quiconque jamais ne lit.

Voilà ma Grenouille lancée  
Sur la prairie ; adieu les joncs :  
A sauts légers, à petits bonds  
Déjà la prairie est passée.

Un chemin creux la traversait ;  
Pour la sauteuse ici le danger commençait.

Elle a beau se montrer alerte,

---

(1) LA FONTAINE, liv. VII, Fab. 12.

La poussière a bientôt changé sa robe verte

En robe grise ; elle n'y gagna rien ;

Elle était Grenouille de bien ;

Pour un vil Crapaud elle est prise.

Un manant fait cette méprise ,

Pour Crapaud la poursuit , lui jette ce qu'il tient ,

Son bâton , son fouet , une pierre.

Un troupeau nombreux qui survient ,

En tourbillons épais fait rouler la poussière.

Où fuir à ce péril nouveau ?

Grenouille a perdu la lumière :

Le bruit seul l'avertit qu'un char suit le troupeau ,

Qu'une roue , en criant , approche et la menace.

Elle fait un écart , se blottit ; le char passe ;

Le chemin est franchi. De ses premiers essais

La triste Voyageuse essoufflée et meurtrie ,

Trouve un fossé sans eau , mais vert , humide et frais ,

Se refait quelque temps dans cette hôtellerie ;

Puis , avec la santé reprenant sa folie ,

Recommence sur nouveaux frais.



En un pâtis voisin , parmi l'herbe elle saute :

Second essai , seconde faute ,

Nouveaux malheurs ; dans ce pâtis

Des bestiaux grands et petits

Erraient : tantôt du bœuf c'est la marche pesante ,

Tantôt le pied du bouc ou de sa vive amante ,

Ou du porc le sale groin

Qu'il faut esquiver avec soin.

A grand'peine elle arrive à station plus sûre ,

Qui le paraît du moins : c'était un champ de blé ,

Où Cérès déployait sa naissante parure.

Ce verdoyant abri remet son cœur troublé ;

Elle se croit au port : mais cet espoir abuse

Et Grenouilles et gens ; souvent le coup mortel

Au port vous attendait : une maudite Buse ,

Oiseau malfaisant et cruel ,

De la race Grenouille ennemi naturel ,

Aperçoit celle-ci , fond sur elle avec joie ;

Mais par trop de vitesse elle manque sa proie

Donne du bec en terre ; et Grenouille aussitôt



De sautiller à droite , à gauche , en bas , en haut ,  
Si bien qu'ayant perdu sa trace ,  
L'ennemi renonce à la chasse ,  
Et prend son vol , à jeûn , vers le ciel azuré.

Ce choc de l'Oiseau de rapine  
Plus que le reste éclaire enfin la Pèlerine.  
Ayant à fond délibéré ,  
En droite ligne elle reprend sa route ;  
A grands sauts , mais encor trop peu vite à son gré ,  
Repasse le pâtis , le chemin et le pré.  
Ne pas voir l'univers n'a plus rien qui lui coûte ,  
Quand elle voit l'étang qu'elle eut tort de quitter.  
Elle y saute gaîment , et n'en est plus sortie.  
Que d'aventures à conter !  
Elle en eut pour toute sa vie.

Mais qu'avait-elle vu ? des chars , des chemins creux ,  
Des troupes ennemis , des tourbillons poudreux ,  
De bestiaux divers une horde affamée

Contre les Grenouilles armée ;  
De voraces oiseaux qui font frémir d'effroi.  
Telle est, dans ses récits, la peinture fidelle  
Du monde entier ; et voilà, disait-elle,  
Tout ce qu'on apprend, croyez-moi,  
Et tout ce que l'on gagne à sortir de chez soi.

## FABLE VIII.

EURUS ET ZÉPHYRE.

**D**E la caverne d'Éolie  
Chassé par les Vents tapageurs (1),  
Près de la Déesse des fleurs,  
Tandis que le Zéphyre oublie  
Tant d'outrages et de fureurs,  
Eurus à la brûlante haleine,  
Le Vent orageux du midi,  
Du bruit qu'ils faisaient tous, du sien même étourdi,  
Voulut respirer dans la plaine.

L'Aurore au visage riant  
Déjà de pourpre et d'or enflammait l'orient,

---

(1) Voyez dans le Recueil publié en 1810, la Fable V,  
intitulée : *Zéphyre et les autres Vents*.

Et Zéphyre, au signal d'une belle journée,  
Déjà par des bienfaits commençait sa tournée.

Eurus qui l'aperçoit de loin,  
Voilà notre exilé, dit-il, et dans un coin  
Il se tapit; de l'œil il commence à le suivre;  
Dût-il le suivre tout un jour,  
Enfin il apprendra comment loin de la Cour  
Un Vent disgracié peut vivre.

Sur ses ailes Zéphyr balancé doucement,  
Dissout les tendres pleurs qui forment la rosée,  
Les fait pleuvoir également  
Sur la terre fertilisée :  
A l'herbe, à la fleur épuisée  
Rend la vie et le sentiment.

Le lis et l'hyacinthe, honneur de la prairie,  
D'un humide et pesant sommeil  
Dégagent leur tête flétrie,  
Et la renaissante Clitie  
Salue, en s'inclinant, le lever du soleil.

La rose , qui languit absente de Zéphyre ,  
Sortant du bouton virginal ,  
Appelle son amant au baiser matinal ;  
Il y vole , il jouit , et son fécond sourire  
De jouir à la Terre a donné le signal .

Quoi ! dit Eurus à part , ce Vent qu'on nous préfère ,  
C'est donc là tout ce qu'il sait faire !  
Avec de si frêles poumons  
Et de si faibles ailerons ,  
Si le cadet de la Famille ,  
Pour plaire , a ce talent qui séduit et qui brille ,  
Moi , l'un des quatre Fils aînés ,  
Avec ces deux immenses ailes  
Et ces larges poumons que le Ciel m'a donnés ,  
Je ferai , s'il me plaît , cent prouesses plus belles .  
Cessons d'inspirer la terreur ;  
Prouvons à notre jeune Frère  
Qu'on peut faire plaisir et peur ,  
Et qu'en nos jours de bonne humeur

Comme un autre nous savons plaire.

Cela dit, notre Eurus-Zéphyr  
S'élève lourdement, retombe sur la plaine,  
Et croyant soupirer, souffle à perte d'haleine ;  
Rompt les plantes, les fleurs, brûle, dessèche, entraîne,  
Fait plus de mal pour son plaisir,  
Que n'en firent jamais sa colère et sa haine.

A ressembler aux Bons le Méchant perd sa peine ;  
Il ne nuit jamais plus que quand il veut servir.

## FABLE IX.

LE CORBEAU, LE RENARD, LE LOUP ET LE  
CHAMEAU, A LA COUR DU LION.

**L**A Fortune m'a bien placé !  
Sur elle de son sort heureux qui se repose.  
Je ne suis rien ; au temps passé  
Ce que je fus est peu de chose ;  
Mais c'est pour n'être rien que la Nature exprès  
M'avait formé : dans ma retraite obscure  
Je reconnais ta voix , bienfaisante Nature ,  
Et j'obéis à tes décrets.

Dans le monde que pourrais-je être ?  
Homme de Cour ? Auprès d'un Maître  
L'adroit Courtisan que je suis !  
C'est la probité que j'honore ;

C'est la vérité que j'adore ;

C'est le mensonge que je fais.

Ce qu'on ferait de moi , vous pourrez le comprendre ,

Lecteurs, par le récit que vous allez entendre.

Ne pouvant être Loup, ni Renard, ni Corbeau,

Il ne resterait donc à prendre

D'autre rôle pour moi que celui du Chameau.

Le Corbeau, le Renard et le Loup de service

Étaient à la cour du Lion.

Chacun avait sa fonction ;

Le Renard, à titre d'office,

Mentait et flattait le Patron ;

C'était le mieux payé de toute la maison.

Le Loup flairait de loin les chasses les plus belles,

Les rabattait au Roi, déterminé chasseur,

Ainsi que tous les Rois, et, comme eux, grand mangeur ;

Et le Corbeau, servant de la voix et des ailes,

Proclamait les édits et portait les nouvelles.

Réunis en conseil, d'un air de liberté,



Tous trois également votaient en conscience ,  
Proposaient , soutenaient , avec indépendance ,  
Ce que voulait Sa Majesté.

Auprès de cette Cour , simple surnuméraire ,  
Un Chameau depuis peu vivait ;  
Né chez une horde étrangère ,  
La caravane qu'il suivait  
L'abandonna , courbé sous un travail trop rude ,  
Et succombant de lassitude.  
Du désert où la faim le mettait aux abois ,  
Il s'était traîné jusqu'au bois.  
Là , bientôt ranimé par la fraîche pâture ,  
Il renaissait ; sur sa maigre encolure  
L'embonpoint revenait déjà ,  
Quand le Lion chassant , par aventure  
Face à face le rencontra.

Que faire ? point d'asyle ; encor moins d'assistance ;  
Et la fuite , et la résistance

Impossible ; il s'humilia ;  
Devant Sa Majesté les genoux il plia ,  
Protesta de sa foi , même de sa tendresse ,  
Et qu'il venait de loin tout exprès pour offrir  
Ses services à Sa Hautesse.

Le Lion satisfait dit : Que ta crainte cesse ;  
Je te permets de me servir.

Tu me parais ami sincère ;  
C'est ainsi qu'il m'en faut , sois des miens , et prospère.  
Le Chameau tout joyeux songeant au plus pressé ,  
A briller au Conseil fut bien moins empressé  
Qu'à refaire sa peau ; vivant comme un chanoine ,  
Et devenu plus gras qu'un moine ,  
Il disait chaque jour avec nouveau plaisir ,  
Comme Virgile : Un dieu nous a fait ce loisir.

Entre tous les Lions , le nôtre avait la rage  
De faire blanc de son courage ,  
De guerroyer à tout propos ;  
C'était ce que chez nous on appelle un Héros.

Ses états confinaient aux bords d'Éléphantide (1);  
L'Éléphant, certain jour, franchit mal à propos  
Les frontières de Léontide ;  
Le Lion l'appelle en champ clos.

Ces bois gardent encor la mémoire effroyable  
De leur combat. Tous deux ont même cœur ;  
Mais l'Éléphant par sa grosseur,  
Sa solidité, sa hauteur,  
Est une bastille imprenable.

Les épieux de ses dents, sa trompe redoutable  
Firent un feu roulant, dont le Lion blessé  
En plus d'un endroit fut percé,  
Eut plus d'un membre fracassé.  
Ne pouvant plus jouer de la griffe, ni mordre,  
Il fit sa retraite en désordre,  
Et de son antre à peine il regagna l'abri.

---

(1) Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère.

(LA FONT., liv. XII, Fab. 21.)

Il se passa du temps avant qu'il fût guéri.  
Sa cuisine en souffrit, ou plutôt la famine  
Vint s'établir dans sa cuisine.  
Chez un Roi tout va mal quand il est mal nourri.  
Messieurs de son Conseil, qui, sans inquiétude,  
S'étaient fait la douce habitude  
D'hériter de sa table après chaque repas,  
Voyant le serdeau mis à bas,  
Montraient de son état grande sollicitude ;  
Et cette fois ne mentaient pas.

Amis, dit le Lion, votre zèle me touche.  
Moi, pour vous régaler, qui prenais sur ma bouche,  
Je jeûne, et c'est à votre dam.  
Avant que Dieu m'accorde une santé parfaite,  
Vous aurez fait un Ramadan  
Plus austère et plus long que ne veut le Prophète.  
Cherchez pourtant aux environs  
Pour moi quelque chasse facile ;  
Quoique je sois encor languissant et débile,

Venez me l'annoncer bien vite , et nous verrons.

Voilà nos trois veneurs qui se mettent en quête.

Ils courent le matin , le midi , tout le jour ,

La plaine , le désert et les bois d'alentour ;

Point de gibier , ni gent ni bête.

Le Loup dit le premier : En ce péril nouveau ,

Il nous faut un nouveau remède.

A la nécessité tout cède ;

Que nous sert dans ces bois cet indolent Chameau ?

Que sert-il au Lion ? Quand la faim nous obsède ,

Il crève d'embonpoint. Il a bien mérité

D'être envoyé dormir et paître en l'autre vie.

Ce solide aliment peut rendre la santé

Au Roi , Père de la patrie.

Un pareil bien trop cher serait-il acheté

De tous les Chameaux de l'Asie ?

Le Renard dans son cœur goûtait fort ce moyen ;

Mais entre Courtisans le moins homme de bien

Cherche le plus à le paraître.  
Fi donc ! s'écria-t-il ; quelle horreur ! le Lion  
A pris cet animal sous sa protection.  
Il en a fait serment ; le Sujet est un traître  
Qui prétend engager son Maître  
A rompre les traités et violer sa foi.  
— L'objet vaut bien qu'on l'examine,  
Dit le Corbeau , permettez-moi  
De proposer l'affaire au Roi  
Avec le tour que j'imagine.  
Un tour adroit suffit aux maîtres des états ;  
Le Lion ne ment point quand il n'y paraît pas.  
  
Il va , fait son rapport , dans un long préambule  
Donne de beaux motifs ; mais quand il vient au fait,  
En frémissant le Roi recule,  
Traite ce conseil de forfait ,  
De trahison , de félonie :  
Massacrer avec perfidie  
L'ennemi qu'on reçut à composition !

En quel temps, quel pays, quelle religion

Osa-t-on conseiller une telle action ?

Plutôt cent fois mourir. A la jérémiade :

Le Corbeau laissa tout son cours,

Loua les sentiments de l'auguste Malade ;

Seulement on avait mal saisi son discours.

Un Sujet pour son Roi put s'immoler toujours ;

L'histoire profane et sacrée

En offre mille traits : c'est à qui d'entre nous,

O le meilleur des Rois ! s'immolera pour vous.

Le Chameau plus gras que nous tous

Veut que sa chair soit préférée ;

Je vous ai dit son vœu ; mais pouvons-nous souffrir

Qu'un étranger l'emporte ? Écoutez-nous vous-même ;

Soyez juge impassible ; et qu'un arrêt suprême

Prononce qui pour vous a le droit de mourir !

A ce discours de la méchante bête,

Le Lion se sentit ému.

De l'amour des Sujets tout Roi bien convaincu,



Sent à l'émotion son ame toute prête.

Sans répondre il baissa la tête ;

Et le Corbeau , feignant de l'avoir entendu ,  
Retourne à ses amis , leur dit toute l'affaire ,

Leur dicte ce qu'ils ont à faire ;

Enfin juge ou docteur , dont il porte l'habit ,

N'aurait ni mieux fait , ni mieux dit.

Reste à persuader le Chameau : chose aisée ;

Sitôt qu'il les verra tous au trépas s'offrir ,

Pour fuir l'ingratitude il y voudra courir.

Ils sauront bien alors embrouiller la fusée ,

Et , sans paraître le vouloir ,

Faire sur lui tomber le billet noir ;

Billet noir en effet et noire loterie ,

Lorsque pour le joueur il y va de la vie !

Tout de ce pas , ils vont assiéger le Chameau ,

Lui parlent dévouément , amour de la patrie :

Heureux pour un motif et si grand et si beau

L'animal qui se sacrifie !



Leur dupe , à plein collier , donne dans le panneau ,  
Et tous , en répétant : Pour un sujet si beau ,  
Trop heureux qui se sacrifie !

Vers l'autre du Monarque ils vont de compagnie.

Sire , dit le Corbeau , commençant un discours  
Qu'il feint d'improviser , mais rédigé d'avance ,  
Qu'à Votre Majesté la sainte Providence

Donne d'heureux et de longs jours !

Touchés de l'état où vous êtes ,

Et du danger public et du vôtre effrayés ,

Nous venons tous quatre à vos pieds ,

Avec joie , apporter nos têtes.

Rendez , rendez justice au vœu le plus ardent ;

Daignez me préférer à mes trois camarades.

Tout maigre que je suis , on peut faire aisément

Un déjeuner de moi ; Sire , je meurs content

En pensant que mes os , par malheur secs et fades ,

Seront brisés sous votre dent.

Aussitôt le Renard et le Loup s'écrièrent :

Joli morceau vraiment pour un repas royal  
Qu'un si chétif, si dur et si maigre animal !  
Puis s'adressant au Roi, d'accord ils lui jurèrent,  
Et comme eux jura le Chameau  
Qu'il ne mangerait point leur ami le Corbeau.  
L'ami, d'être mangé perdant toute espérance,  
En poussant un soupir, écouta sa sentence.

Lors le Renard prenant un air sentimental,  
Pérorait, demanda, sollicita du Prince  
L'honneur de reculer d'un jour l'instant fatal.....

Repas détestable et trop mince,  
Cria le Loup d'un ton brutal !

Chair puante d'ailleurs, comme chair de Jackal,  
Remède pire que le mal !  
C'est moi, c'est moi seul que regarde  
Le sort que nous envions tous.

J'ai tant de fois brûlé de m'immoler pour vous,  
Sire ! Que rien ne vous retarde !  
Sire ! vos coups de dents pour moi seront si doux !

Sire ! faites de moi le plus heureux des Loups !

Le Renard à son tour sut prendre sa revanche.  
Ta chair, ta triste chair, se mit-il à crier,  
Plus dure que la mienne, est-elle donc plus blanche ?  
On sait qu'elle fait mal en passant au gosier.

Elle y resterait, je parie ;

Elle étranglerait le Lion

Au lieu de le rendre à la vie ;

Ta mort, bonne pour toi, pour nous serait suivie  
D'une éternelle affliction.

A de tels arguments ne trouvant rien à dire,  
De l'air d'un premier pris maître Loup se retire.

Il ne restait que le Chameau.

Sur son cou de héron lentement il balance

L'étui de son étroit cerveau ;

Et voyant qu'on lui fait silence :

Sire, Sire, dit-il, que la bonté des cieux

Nous conserve un grand Roi, toujours victorieux !

Vos Sujets sont zélés , mais leur zèle , je pense ,  
N'est pas selon Barême et selon la science.

Mesurez et calculez bien ;

Leurs trois corps réunis ne font qu'un quart du mien.

Votre esclave comme eux , j'ai sur eux l'avantage

D'être le nourrisson de Votre Majesté ;

Cette chair est à vous , je vous en fais hommage ,

Et vous rends l'embonpoint que vous m'avez prêté.

Sur ses genoux cagneux alors il tombe , et crie :

Mangez-moi , mangez-moi , Sire , je vous en prie !

A ces mots , le Renard pleure et cache ses yeux ;

Le Loup sanglotte de tendresse ,

Et le Corbeau tombe en faiblesse.

Tous trois ensuite , à qui mieux mieux ,

Exaltent la vertu , la raison , l'éloquence ,

Et la succulente apparence

De leur confrère le Chameau.

Plus de dispute ; il faut se rendre à l'évidence ,

Et lui céder l'honneur d'un dévouement si beau.

Que vous êtes heureux, mon frère,  
Dit l'un, d'être si gras et de parler si bien !  
Quelle gloire pour vous, reprend l'autre, et combien  
La race des Chameaux désormais sera fière !  
Hélas ! dit le troisième, il eut raison mon père  
De nous dire en mourant : Mes enfants, ce n'est rien  
Que de nourrir son prince, ainsi que le doit faire  
    Tout animal bon citoyen ;  
Il faut qu'en nous mangeant, souvenez-vous en bien,  
    Le Lion fasse bonne chère.  
Hâtons-nous, il est temps, disent-ils tous les trois,  
De couvrir notre Ami d'une gloire immortelle,  
    Et de satisfaire à la fois  
    Le désir d'un Sujet fidelle  
    Et la faim du plus grand des Rois.

Aussitôt, à l'envi, chacun des trois s'élance,  
Et du bec et des dents travaille sur la peau  
    Du patient et stoïque Chameau,  
Qui souffrant en martyr sans plaindre sa souffrance,

Mordu , criblé de toute part ,  
Du Lion , pour mourir , n'attendait qu'un regard.

Il obtint encor plus ; de sang long-temps sevrée ,  
La gueule du Lion s'ouvrit ;  
Il bâilla par trois fois , et trois fois il rugit.  
Quadrupèdes et gens , au loin dans la contrée  
Recommencèrent à trembler ;  
Il saisit du Chameau la gorge déchirée ,  
Et lui serrant le cou , de sa griffe sacrée  
Lui-même il daigna l'étrangler.

De plusieurs jours , il n'eut besoin d'autre curée.  
Lui repu , ses trois Courtisans  
Assouvirent aussi leurs appétits cuisants.  
La force lui revint ; en attendant la guerre ,  
La chasse eut ses amours autant qu'à l'ordinaire ;  
Et chaque jour gibier nouveau  
Dans sa Cour amena joie et fête nouvelle ;  
On médit , on mentit , on flatta de plus belle ,  
6...

Et l'on oublia le Chameau.

Cette histoire, trop peu connue,  
De Bidpai jusqu'à nous cependant est venue,  
Mais en prose un peu lourde (1) et dure à retenir.  
C'est le vers qui fait vivre et la prose qui tue.  
De rimes je l'ai revêtue  
Et la transmets au souvenir,  
Pour servir de leçon aux Chameaux à venir.

---

(1) La prose de M. Galland et de M. Cardonne.



---

**FABLE X.****LE CORBEAU ET LE SANSONNET.**

*A un Censeur bien gai, qui m'accusait de ne  
l'être pas (1).*

**U**N triste Corbeau, dont l'esprit  
Était plus noir que son habit,  
Fut, parmi les oiseaux, de l'état où l'on gruge  
L'huître entre deux plaideurs ; en un mot, il fut juge ;  
Non de procès pourtant, mais d'airs et de chansons,  
Juge des linots, des pinsons,  
Des sémillantes alouettes.  
Sur les arbres et les buissons  
Quand ils chantaient leurs amourettes,

---

(1) On a vu dans l'Avertissement, pages 7 et 8, quelle fut l'occasion de cette Fable.



Le Corbeau , d'un air sérieux ,  
Retournait le blanc de ses yeux ,  
Et bâillait à leurs chansonnettes.  
Un jour qu'ils étaient en goguettes ,  
Un Sansonnet très bon enfant ,  
Moitié grave , moitié plaisant ,  
Se mit à raconter cinquante historiettes  
Que pour leur plaisir il avait faites.  
Tantôt il faisait discourir  
Les Vents avec le doux Zéphyr ,  
Les Coucous avec les Fauvettes ;  
Tantôt la Rose et le Jasmin ,  
La précieuse Sensitive ,  
Et la Violette naïve ,  
Et le vieux Pêcher du jardin ;  
Puis le Lion et le Lapin ;  
Puis les Femelles emplumées  
Tenant conseil sous les ramées ,  
Et portant requête à Jupin ;  
Certaine Horloge détraquée ,

Par tous les passants attaquée ;  
L'Ane et le vieux Cheval, le Chien et les Renards,  
L'Alouette faisant la leçon aux bavards,  
Poètes et chanteurs comparés aux Grenouilles,  
Et les modestes Joncs se moquant des Citrouilles.  
Tout l'auditoire ailé, sur les branches assis,  
Riait et s'amusait de ces joyeux récits.

De tout amusement garanti par sa bile,  
Sur un if, le Corbeau demeurait immobile ;  
Triste, comme le premier soir  
Où son manteau blanc devint noir,  
Pour prix d'un message funeste,  
Lorsqu'il eut épié deux amants réunis,  
Et redit à l'Archer céleste  
La douce erreur de Coronis (1).

Ce conteur, disait-il, ne peut m'en faire accroire,  
J'ai de sa sombre humeur la preuve péremptoire :

---

(1) OVIDE, Métam., l. II.

Vous avez beau rire aux éclats ;  
Sansonnnet n'est pas gai , puisque je ne ris pas. . .

A ce plaisant arrêt , au nez du pauvre sire  
Le cercle entier pouffa de rire.

On fit , pour s'en moquer , un proverbe nouveau :  
( Je veux le dédier à certain journaliste )

Parlant de tel ou tel oiseau ,  
Comme le Sansonnnet , disait-on , il est triste ;  
Il est gai comme le Corbeau.

---

# ÉPITRES.





---

# ÉPITRES.

---

## ÉPITRE I<sup>re</sup>.

A MON AMI,

*Lors de mon entrée dans les bureaux du  
Contrôle général.*

(1780.)

OUI, je vais abdiquer ma liberté chérie ;  
Et pour long-temps peut-être, Ami, je m'expatrie,  
Loin des Muses, des Arts, de tout ce qui jamais  
Eut pour mon jeune cœur d'invincibles attraits.  
D'Horace et de Chaulieu quittant l'aimable école,  
Transfuge du Permesse aux rives du Pactole,  
Aux tristes arbrisseaux qui naissent sur ses bords  
Je suspendrai ma lyre. Eh ! quels tendres accords

En pourrais-je tirer dans la terre étrangère,  
Où je vais m'enchaîner, captif involontaire ?  
Ainsi le veut du Sort l'arrêt impérieux.  
Borné dans mes désirs, je demandais aux Dieux  
La médiocrité, l'obscur indépendance,  
Ce qu'il faut de moyens pour braver l'indigence,  
Ce qu'il faut de loisir pour de nobles travaux,  
Ce qu'il faut de santé pour jouir du repos :  
Moyens, santé, loisir, ces Dieux, dans leur colère,  
N'ont rien voulu donner à mon humble prière.

Rebelle à tes avis, par l'exemple entraîné,  
Je ne veux point grossir le nombre infortuné  
De ces jeunes rimeurs, sans état, sans asile,  
Ignorés à la Cour, méprisés à la Ville,  
Qui toujours dépendants d'un succès incertain,  
N'écrivent aujourd'hui que pour vivre demain.  
Jadis la pauvreté dicta les vers d'Horace :  
Je n'ai ni son talent, ni son heureuse audace.  
Que faire donc ? irai-je, ardent compilateur,

De vingt *in-folio* patient rédacteur,  
Avec peine obtenir d'un avide libraire,  
Qu'à dix écus la feuille il fixe mon salaire ?  
Au fils, encor obscur, de l'illustre Fréron (1),  
Aiderai-je à porter le poids d'un si grand nom ?  
Et contre le bon goût ma plume déchaînée  
Ira-t-elle étayer sa chancelante *Année* ?  
Pour m'élever enfin, faudra-t-il m'avilir ;  
A des chefs de parti, me vendre, m'asservir ;  
Abjurer mon bon sens, mon goût et ma franchise ;  
N'oser jamais chez eux rire d'une sottise ;  
Ce qu'on y dit ou fait, le trouver toujours bien ,  
Et dans l'autre parti n'approuver jamais rien ?  
Le noble et digne emploi de la raison humaine !

« Mais, dira-t-on, il est encor plus d'un Mécène ;

---

(1) Fréron fils essayait alors de soutenir l'*Année littéraire*, que son père lui avait laissée pour tout bien. Il s'est fait depuis une autre fortune et une autre renommée.



- » Il est, même à la Cour, un reste d'amateurs,  
 » Du Talent malheureux utiles protecteurs;  
 » Mérite leurs bontés, dont souvent on abuse:  
 » On n'a vu jusqu'ici que des jeux de ta Muse;  
 » Conçois, il en est temps, de plus hardis projets.  
 » Ton esprit, agrandi par de vastes objets,  
 » Du Public inconstant peut fixer le suffrage,  
 » Et d'un illustre appui t'obtenir l'avantage. »

Fort bien : dans les bosquets de cet humble vallon,  
 Où chantèrent Tibulle, Ovide, Anacréon;  
 Où la voix de Parny fait résonner encore  
 Le nom mélodieux de son Eléonore,  
 Quand je borne mes vœux à cueillir quelques fleurs  
 Heureux si je pouvais, illustrant mes ardeurs,  
 Sous ces myrtes sacrés, placer mon Emilie (1)  
 Après Eléonore, et Corine, et Délie,  
 Il faut que tout à coup quittant leurs doux abris,

---

(1) Voyez , ci-après, le premier livre des *Poésies di-*

Et d'une folle audace insolemment épris,  
 J'aspire à pénétrer dans ce bois, où Voltaire  
 Partage les lauriers de Sophocle et d'Homère;  
 Séjour antique et saint des vrais maîtres de l'art;  
 D'où Malherbe chassa l'ambitieux Ronsard,  
 Où Rousseau, Despréaux, et Racine et Corneille  
 Souvent d'Apollon même ont enchanté l'oreille!  
 Comment, simple soldat, marcher parmi des rois?  
 A des concerts divins comment joindre ma voix?  
 Ah! l'on verrait bientôt ma force défaillante;  
 Et mon luth détendu fuirait ma main tremblante. —

« Ce ridicule effroi, cette vaine terreur,  
 » Chez toi, nous le voyons, naît d'une vieille erreur,  
 » Un auteur, il est vrai, dans le siècle d'Horace  
 » N'était jamais sans peine admis sur le Paruasse:  
 » Au titre de poète il aspirait en vain  
 » S'il n'était animé d'un esprit tout divin,  
 » Si ses vers, destinés à passer d'âge en âge,  
 » Des Dieux qu'il célébrait n'imitaient le langage.

- » Dans ce Siècle de faste, où nos pères heureux  
 » Virent tant de grands noms naître et briller pour eux,  
 » Pour avoir même gloire, on prenait même peine.  
 » Pégase sans repos, haletant, hors d'haleine,  
 » Maudissait de bon cœur son pénible métier :  
 » Mais du Pinde aplani le facile sentier  
 » Vers le riant séjour des neuf savantes Fées,  
 » Conduit plus doucement nos modernes Orphées,  
 » Qui d'énormes recueils, augmentés chaque jour,  
 » Inondent la province et la Ville et la Cour.  
 » Qui peut donc t'arrêter? Quelle crainte insensée  
 » Tient ta plume captive et ta verve glacée?  
 » Imite cet essaim d'intrépides rimeurs :  
 » Comme eux, de la Critique affronte les clameurs :  
 » Si l'on siffle tes vers, plein du même courage,  
 » De ce Siècle ignorant récuse le suffrage;  
 » Et des âges futurs invoquant l'équité,  
 » Vole avec Baculard à l'immortalité. »

A l'immortalité! nos sottises nouvelles,

Grâce à l'impression, sont sans doute immortelles :  
Mol\*\*\*, Du Coudrai, Fardeau, Laus de Boissy,  
Grâce à l'impression, sont immortels aussi.  
Avant cet art fatal, au Temple de Mémoire  
Il n'était qu'un seul livre, où la main de la Gloire  
Traçait en lettres d'or le nom de ces auteurs,  
Qui d'un peuple enchanté maîtres et bienfaiteurs,  
Éclairant l'Avenir par de fécondes veilles,  
Ont rempli l'Univers d'éclatantes merveilles.  
Mais depuis que cet art, par Phébus inventé,  
Pour dénoncer les sots à la Postérité,  
De leurs productions, autrefois éphémères,  
Fait éclore en un jour des milliers d'exemplaires,  
Aussi bien que l'honneur, l'opprobre est éternel ;  
Et sur un second livre, au pied du même autel,  
Leurs noms restent gravés en grossière écriture,  
Pour servir de risée à la race future.  
C'est là que sont inscrits tant de *braves rimeurs*,  
Qui tous *de la Critique affrontent les clameurs* :  
Je n'ai point leur courage ; et sur ce grand registre

Je craindrais , avec eux , d'occuper un chapitre.

Mais enfin me voilà , de moi-même amoureux ,  
Plus confiant encore , et plus aveugle qu'eux ,  
M'enivrant , comme un autre , au borbier d'Hippocrène ,  
Et la plume à la main , descendant sur l'arène.  
Autour de moi bientôt leur cohorte en rumeur ,  
D'un prix si glorieux me disputant l'honneur ,  
Viendra , comme une meute ardente à la curée ,  
Fondre de toutes parts sur ma Muse effarée.  
Et si , pour mon malheur , par un léger succès ,  
On daigne encourager mes timides essais ,  
Quel tumulte ! Quels cris ! — Voyez l'impertinence !  
On nous siffle , on nous berne ; et c'est lui qu'on encense !  
Quel est-il ? D'où vient-il ? — Messieurs , je suis Breton ;  
Et je viens à Paris pour chercher ce bon ton ,  
Ce vernis , aux talents , comme aux mœurs nécessaire ,  
Qui n'est , hors à Paris , nulle part sur la Terre.  
Ce ton , que parmi vous je viens étudier ,  
Pour l'avoir , dites-moi , faut-il ainsi crier ?

Ils ne m'écoutent pas, et leurs voix réunies  
Me donnent l'avant-goût du concert des Furies.

Si, mettant leur vacarme et leur rage en oubli,  
Je veux m'environner d'un monde plus poli,  
Pour réussir, il faut, Poète débonnaire,  
D'abord à tous les goûts m'efforcer de complaire,  
Louer tout sans réserve, et ne blâmer jamais :  
Des méchants et des fous pourquoi troubler la paix ?  
Pourquoi, dans la ferveur d'un honnête délire,  
Teindre mes faibles traits du fiel de la Satire,  
Contre tant de travers, sans fruit, me déchaîner,  
Et par un goût malin me laissant entraîner,  
Singe de Juvénal, d'Horace et de Lucile,  
Glaner, après Boileau, sur un terrain stérile ?

Mais quoi ! dans son palais, quand je vois ce Banquier,  
Jadis petit commis chez un marchand drapier,  
S'engraissant à loisir de la perte commune,  
Compter par millions sa rapide fortune ;



Quand sur un char brillant l'impudique Phryné,  
Blesse tous les regards de son luxe effréné,  
Et nargue impunément, du sein de ses richesses,  
Ce peuple, qui naguère eut part à ses caresses;  
De tous côtés enfin lorsque j'ai sous les yeux  
Du Vice triomphant le spectacle odieux,  
Et l'insolent éclat d'un faquin sans mérite,  
Et l'aspect déchirant de la Vertu proscrite,  
Pourrais-je me plier, vil et froid spectateur,  
Au style intéressé d'un éloge imposteur ?

Ainsi de toutes parts, environné d'abîmes,  
Exclus des grands sujets par ces Esprits sublimes,  
Dont les mâles travaux les ont épuisés tous,  
Et du tableau des mœurs, par ce peuple de fous,  
Qui, malgré la douceur d'un esprit pacifique,  
Eveillerait en moi la verve satirique,  
Je serai donc réduit à de vagues tableaux ;  
Et sans quitter la ville, habitant les hameaux,  
On me verra, couvert de dépouilles rustiques,

Servile imitateur des Muses germaniques,  
Gâtant, sans les orner, leurs trop simples chansons,  
Promener dans Paris mes ennuyeux moutons ;  
Ou bien sur un théâtre indécent et futile,  
Tirant d'un juste oubli l'ordurier Vaudeville,  
Briguer honteusement un succès peu flatteur,  
Aux dépens de l'esprit, de l'oreille et du cœur !  
Ah ! que plutôt cent fois, cette main desséchée,  
Reste, esclave inutile, à mon bras attachée,  
Que de faire jamais un usage odieux  
De ce peu de talents que je reçus des Dieux !

Parmi tous ces écueils, et voisin du naufrage,  
Je vois s'ouvrir un port au milieu de l'orage ;  
Quel qu'il soit, je m'y sauve ; et des vents balotté,  
Mon faible esquif du moins y mouille en sûreté.  
Il a d'autres écueils pour une ame commune ;  
Et par d'autres dangers il mène à la fortune :  
Aussi n'est-ce point là que s'adressent mes vœux.  
Attendre un ciel plus calme, un vent moins orageux,



Et respirer en paix dans ce port salutaire,  
C'en est assez. Jamais les grandeurs de la terre,  
La richesse, le luxe, et tous ses faux plaisirs,  
N'obtinrent, tu le sais, un seul de mes soupirs.  
Moins que jamais ces biens me semblent désirables ;  
Celui qui s'arrachant à des périls aimables,  
Fuit la Cour d'Apollon, pour garder ses vertus,  
Ne s'avilira point à la Cour de Plutus.

## ÉPITRE II.

A M. LE BRUN,

*Pour l'engager à publier ses Poésies (1).*

( AVRIL 1785. )

**T**ROP long-temps, cher Le Brun, s'opposant à nos vœux,  
Pour te montrer sans tache à nos derniers neveux,

---

(1) Cette Épitre fut écrite rapidement, après que j'eus entendu le grand Poète à qui elle est adressée, lire, avec le feu qu'il avait alors, une grande partie de ses ouvrages. Je rendis imparfaitement l'impression que j'avais reçue; mais elle était profonde, et j'avoue qu'en général elle ne s'est point effacée. Le Brun n'est mort que vingt-cinq ans après, et il a laissé inédites ses OEuvres que je l'engageais alors à publier : j'étais destiné à en être moi-même l'éditeur. Ce que j'ai dit dans l'Avertissement et dans la Notice qui précèdent cette édition, donnée en 1811, et plus encore les quatre

De la perfection la sévère manie  
 A retenu captifs les fruits de ton Génie.  
 Las de promettre, enfin tiens ce que tu promets.  
 Rien d'humain n'est parfait. Qui le sera jamais ,  
 Si toi, qui t'égalant aux plus fameux Lyriques ,  
 T'abreuves sans pâlir aux sources pindariques (1),  
 Et guidé par le Goût dans ton plus libre essor ,  
 Du moderne clinquant n'as point souillé ton or ,  
 Tu crains de n'avoir pas, dans tes veilles sublimes ,

---

articles que j'ai publiés dans le Mercure, en 1812 et 1813, au sujet de ces poésies, peuvent servir de commentaires à mon Épître. Il m'est aussi difficile de comprendre comment quelques critiques se sont obstinés à méconnaître des beautés dont j'ai été, et dont je suis toujours si vivement frappé, qu'il le leur serait sans doute d'expliquer comment un homme qui n'est pas étranger à la poésie, et qui ne passe pas pour manquer d'une certaine sévérité de goût, persiste depuis trente ans, sans aucun intérêt quelconque, à professer pour Le Brun l'admiration qu'ils lui refusent.

(1) Six livres d'Odes.

*Pindarici fontis qui non expalluit haustus.*

(HORACE.)

A ce but ignoré conduit encor tes rimes ?  
 Parais , il en est temps : l'Apollon des Français  
 Implore, en gémissant, l'honneur de tes succès :  
 Chaque jour, affaibli par des pertes nouvelles,  
 Vainement à Pégase il laisse encor ses ailes :  
 Notre gloire s'éclipse ; et fiers de nos malheurs,  
 Des rivaux envieux insultent à nos pleurs.

« France orgueilleuse ! où sont tes Linus, tes Orphées ?  
 » Où sont, nous disent-ils, tes lyriques trophées ?  
 » Tu voyais à tes pieds l'Univers méprisé ;  
 » Mais ton Trône s'écroule, et ton Sceptre est brisé.  
 » Le dernier de tes chefs, qui bravant les tempêtes,  
 » Et jusque sur notre Ile étendant ses conquêtes,  
 » Blasphéma de Schekspir (1) les mânes outragés,  
 » Voltaire est dans la tombe ; et nous sommes vengés.  
 » Depuis sa chute, en vain la carrière est ouverte ;  
 » Nul de ses successeurs ne répare sa perte :

---

(1) C'est ainsi qu'on prononce *Shakespear*.

- » A le remplacer seul leur nombre est inégal.
- » Ainsi de Darius quand le fougueux rival
- » Par un trépas vulgaire expia sa victoire,
- » Héritiers de son titre, et non pas de sa gloire,
- » Ces chefs ambitieux, qui se crurent des rois,
- » Osèrent partager le prix de ses exploits ;
- » Mais ils ne purent tous, ni porter, ni défendre
- » Ce sceptre, si léger pour le bras d'Alexandre. »

Taisez-vous, ennemis impuissants et jaloux ;  
Le Soleil des beaux vers se lève encor pour nous.  
Cher Le Brun, c'est à toi d'écarter les nuages,  
D'abaisser nos rivaux, de venger nos outrages :  
La nuit a trop duré : viens, commence ton cours ;  
Et le Pinde français te devra ses beaux jours.

Lorsque, dans nos jardins, la diligente Abeille  
De Flore, en bourdonnant, a pillé la corbeille,  
Nous ne la voyons pas, dispersant son butin,  
Étaler chaque soir l'ouvrage du matin.  
Sous son toit retirée, obscure, elle dispose

Avec le suc du thim le doux suc de la rose ;  
Et sans cesse ajoutant à ses cellules d'or ,  
Elle y vient déposer son liquide trésor.  
Ainsi nourri des fleurs et du miel de l'Attique ,  
Tu n'as point dissipé ton nectar poétique ,  
Ni , séduit par l'éclat d'un fragile renom ,  
En succès passagers éparpillé ton nom.  
De ton riche trésor chaque riche partie ,  
Produite avec chaleur , avec art fut polie ;  
Et l'ensemble , mûri par des travaux constants ,  
Fut mis par le temps même à l'épreuve du temps.  
Mais cependant nos yeux ont vu briller l'aurore  
De ces jours fortunés qui pour toi vont éclore.  
Quand l'aveugle Destin sur un nom glorieux  
Déployait sa rigueur , tes vers harmonieux ,  
Déjà vainqueurs du Sort , enchantèrent l'oreille  
De Voltaire , conquis au sang du grand Corneille (1).

---

(1) Ode qui engagea Voltaire à prendre soin de mademoiselle Corneille.

Ton nom, médiateur entre ces noms fameux,  
Apprit de bouche en bouche à voler avec eux :  
Réunis à jamais, qu'ils règnent sur la terre !  
Le Brun doit vivre autant que Corneille et Voltaire.

Quand Buffon par ta voix fut porté jusqu'aux Cieux,  
Quand tu vins de sa gloire entretenir les Dieux (1),  
Ils crurent sur le Pinde entendre Polymnje  
Célébrer par ses chants la céleste Uranie.  
Mais tu fis plus encor; contre lui déchaînés,  
A flétrir ses lauriers avec rage obstinés,  
Les serpents de l'Envie assiégeaient sa statue ;  
Tu vis sous tant d'assauts sa vigueur abattue :  
Soudain tu prends ta lyre (2); et l'Enfer dans ses flancs  
Engloutit à la fois l'Envie et ses serpents :  
L'ame de ton Héros reprend son noble empire ;  
Et rassuré par toi, le Grand-homme respire.  
Ainsi, lorsqu'animé d'une égale furcur,

---

(1) Première Ode à M. de Buffon.

(2) Deuxième Ode à M. de Buffon, *Sur ses détracteurs.*



Ce Monstre déchirait le trop sensible cœur.  
D'où sortirent Monime , Esther , Iphigénie ,  
Boileau , digne vengeur , digne ami du Génie ,  
Contre ses attentats osa le soutenir ,  
Et s'honora lui-même aux yeux de l'Avenir.

Conduit par Buffon même au Temple où la Nature  
Se montre à lui sans voile , et non pas sans parure ,  
Ses plus secrets appas te furent découverts :  
Ton cœur en fut épris ; retracé dans tes vers ,  
Cet amour y répand le feu , l'ame et la vie ( 1 ).  
De la flamme céleste à son foyer ravie ,  
Nouveau fils de Japet , tu sembles possesseur ;  
Mais l'éclat du succès absout le ravisseur.  
L'insecte , le plus vil , l'être le plus sublime ,  
Sous tes pinceaux hardis tout se meut , tout s'anime.  
L'Astre , qui chaque jour paraît , règne et s'enfuit ,  
Et l'innombrable Chœur des Astres de la nuit ,

---

(1) Poème de *la Nature* , resté imparfait.



Et ce Globe égaré dans l'immense étendue,  
Et tout ce qu'il étale, ou cache à notre vue,  
Est-ce assez pour tes chants ? Non ; cet Atôme-Roi,  
Qui dit dans son orgueil : l'Univers est à moi ;  
Et qui tombe, inconnu dans la foule des êtres ;  
L'Homme et ses passions, ses véritables maîtres,  
Sa liberté, ses fers, son néant, sa grandeur,  
Sa profonde misère, et son frêle bonheur,  
Voilà ce qui respire en ta vive peinture,

L'Homme en effet pour l'Homme est toute la Nature.  
Hélas ! pour attacher cet Être faible et vain,  
De ce qui n'est pas lui vous lui parlez en vain :  
Dans ses rêves trompeurs, le monde est son domaine ;  
Et rien n'y fut créé que pour la Race humaine.  
Vous lui tracez le plan de ses vastes états ;  
Mais il n'y verrait rien s'il ne s'y voyait pas.  
Dussiez-vous de ses maux l'entretenir sans cesse,  
Ne peindre en lui qu'erreur, ou sottise, ou faiblesse ;  
N'importe ; on songe à lui, son désir est rempli :

Tout lui convient, lui plaît, tout, excepté l'oubli.  
Tel un faible mourant, qu'Hippocrate abandonne,  
Et qu'un cercle d'amis tristement environne,  
Pour cacher à ses yeux le Tombeau qui l'attend,  
D'un objet étranger s'ils parlent un instant,  
Sur son lit douloureux se soulevant à peine,  
A ce triste sujet lui-même il les ramène;  
Et pour lui plaire enfin, il faut l'entretenir  
De ce mal qui le ronge, et dont il va mourir.

Quand ta Muse, fuyant le profane Vulgaire,  
A des amis discrets ouvre son sanctuaire,  
Lorsque, sans imiter ce froid déclamateur,  
De son débit sonore unique admirateur,  
Tu sais, par les accents de ta voix énergique,  
Électriser nos cœurs de ton feu poétique,  
C'est peu de t'admirer, c'est peu de t'applaudir :  
D'un plaisir inquiet tu nous vois tressaillir,  
A ces expressions neuves, inattendues,  
Richesses du langage en tes vers répandues,

A cet accord de mots jusqu'alors ennemis ,  
Qui placés avec art , et désormais unis ,  
Portent sans murmurer une commune chaîne ,  
Et ne semblent surpris que de leur vieille haine.

L'Auditoire attentif se presse autour de toi :  
Je lis dans tous les yeux ce que je sens en moi.  
O d'un art enchanteur inconcevables charmes !  
Quoi ! l'admiration a donc aussi ses larmes !  
Et quels pleurs sont plus doux ? Malheur à l'Envieux ;  
Dont un poison rongeur a desséché les yeux !  
Il ignore le bien le plus doux de la vie.  
Ah ! loin de t'en venger , tu dois plaindre l'Envie.  
Ton art dans sa fureur ne fait que l'endurcir :  
Il n'est point d'autres maux qu'il ne pût adoucir.  
Aux sommets de l'Hémus , aux antres du Rhodope,  
Ainsi l'on vit jadis le Fils de Calliope  
Charmer les sens grossiers des sauvages humains ,  
Lorsqu'aux sons de la lyre , ouvrage de ses mains ,  
Du monde jeune encore il chantait la naissance ,

Et de ses Dieux mortels la nouvelle existence.

Mais quelquefois, quittant ces sublimes hauteurs,  
Ta Muse en soupirant se couronne de fleurs,  
Et des plaisirs d'amour chante la douce ivresse (1).  
Exempte des langueurs d'une fade tendresse,  
D'un cœur vraiment épris elle peint les transports,  
De l'amour combattu les pénibles efforts,  
Et de l'amour jaloux l'active inquiétude,  
De soucis dévorants peuplant sa solitude,  
Et de l'amour heureux les délires charmants,  
Songes trop fugitifs des crédules amants.  
De la belle Psyché si tu redis l'histoire (2),  
C'est pour charmer les nuits des Filles de Mémoire,  
Qu'Apollon la répète, au sommet d'Hélicon,  
En vers mélodieux et dignes d'Apollon.

Quelquefois la raison, le goût et la sagesse

---

(1) Quatre livres d'Élégies.

(2) Dans le poëme intitulé : *Veilles du Parnasse*.

Nous parlent par ta voix ; te variant sans cesse ,  
Tu saisis tous les tons , tu plais à tous les goûts.  
Quand nos mauvais plaisans expirent sous tes coups (1),  
Pour mieux désabuser de leurs farces ineptes ,  
Ton esprit délicat joint l'exemple aux préceptes ;  
Grand même dans tes jeux, et non moins éloquent  
Lorsqu'armé d'un trait vif et d'un style piquant ,  
Tu nous prescris le ton d'un enjoûment aimable ,  
Que lorsqu'environné d'un voile respectable ,  
Amant de la Nature et son prêtre à la fois ,  
Tu chantes ses beautés et tu dictes ses lois.

Si parfois ton Esprit, plus malin que ton Ame ,  
Aiguise en se jouant la badine Épigramme (2),  
Pour en parer les traits tous soins sont superflus :  
Le ridicule frappe ; et ne s'efface plus.  
Aussi que de rimeurs à ton seul nom frémissent !

---

(1) Épître sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie.

(2) Six livres d'Épigrammes.

Que d'auteurs, ou d'envie ou de haine pâlissent !  
Tu l'as dit ; l'Amour-propre est facile à blesser  
Et jamais ne pardonne à qui put l'offenser (1).

Mais tous ceux dont le cœur exempt de jalousie  
Est digne de chérir l'auguste Poésie  
Réclament des plaisirs différés si long-temps :  
Avec impatience ils comptent les instants.  
Rends-toi donc à leurs vœux : les couronnes t'attendent,  
Et cueillis pour ton front les Lauriers te demandent.

Moi, long-temps poursuivi par un Destin jaloux,  
Et que regarde enfin un Astre un peu plus doux,  
Moi par l'amour des Arts porté dans leur patrie,  
Sur les bords désirés de la belle Italie,  
Près du Tibre, où je vole, échappé de mes fers,  
J'apprendrai ton triomphe et recevrai tes vers.

---

(1) L'Amour-propre offensé ne pardonne jamais.

(Vers de Le Brun.)



J'irai, j'irai les lire au bois de Lucretile ,  
Aux coteaux de Tibur , au tombeau de Virgile.  
Je verrai les rameaux de l'immortel Laurier ,  
Trompés par tes accords , devant moi se plier.  
Les Faunes oublieront les Nymphes ingénues ,  
Par des sons étrangers surprises d'être émues ;  
Et dans ces lieux sacrés les Dieux encor épars  
Se croiront rappelés au siècle des Césars (1).

---

(1) J'étais alors prêt à partir pour l'Italie ; je fus arrêté dans ce dessein , et n'ai jamais pu en reprendre l'exécution. Environ douze ans après , je passai les Alpes , mais je restai en Piémont pendant sept mois , et à l'exception d'un voyage de quelques jours à Milan , je n'allai point au-delà. Des travaux dont j'avais dès-lors l'idée , et que j'ai publiés depuis , ont prouvé que ce n'était pas une simple fantaisie de curieux que je voulais satisfaire. Des milliers de Français ont été envoyés dans cette Italie , dont la langue , les mœurs , la littérature , les arts leur étaient totalement étrangers ; il était écrit que je n'aurais pas ce bonheur , et je mourrai probablement sans avoir vu le beau pays dont je me suis occupé toute ma vie.

## ÉPITRE III.

A UNE MÈRE DE FAMILLE.

( 1782. )

**V**ous qui donnez à la Raison  
La parure aimable des Grâces ,  
Qui des Plaisirs empressés sur vos traces ,  
Cueillez les fleurs, sans goûter le poison ;  
Toujours ressemblant à vous-même,  
De vous-même, Aglaé, vous différez toujours ;  
Sans retour, sans espoir, vous faites qu'on vous aime ,  
Et paraissant les fuir, vous fixez les Amours.

Les fruits d'une précoce Automne  
Enrichirent vos premiers ans :  
Aujourd'hui l'Été vous redonne  
Toutes les roses du Printemps.



Les beaux-Esprits, les Belles et les Sages  
Pourraient vous envier ; ils vous admirent tous :  
    Vous réunissez leurs suffrages ,  
    Et des vôtres ils sont jaloux.  
Malgré le ton , les airs très peu philosophiques ,  
    D'un Siècle inconstant et pervers ,  
Et nos vices fêtés, et nos brillants travers ,  
    Vous opposez vos mœurs aux mœurs publiques ;  
La paisible Amitié, les vertus domestiques ,  
Une Fille , un Epoux, voilà votre Univers.

    Que j'aime à vous voir entourée  
De ces objets si chers à votre cœur !  
    Dans une trop courte soirée ,  
Quand je vais près de vous partager leur bonheur ,  
Je dis : Je verrai donc une Mère adorée ,  
Une Fille chérie , ou plutôt une Sœur ,  
    Un Père tendre sans faiblesse ,  
    De la franchise sans rudesse ,  
De la gaité sans éclats indiscrets ,

Et de l'esprit sans faste et sans apprêts!

J'arrive, et je vois plus encore

Que mon cœur ne s'était promis;

Un cercle heureux qui vous adore,

Un cercle étroit de vrais Amis,

Autour de vous rit, parle, écoute, pense,

Et ne fait qu'une jouissance

De tous les plaisirs réunis.

L'Aréopage en un moment agite

Vingt questions : sans désordre et sans choix,

Le volage propos roule et se précipite.

Car tout vous plaît, tout a des droits,

Sur votre goût qui tout embrasse;

Tantôt le Souverain du moderne Parnasse,

Chantre mélodieux du meilleur de nos Rois,

Qui soutint soixante ans l'honneur de notre scène,

Et fut cher à Clio non moins qu'à Melpomène,

Ou plutôt Favori des Neuf Sœurs à la fois,

Aimable Séducteur, ingénieux Protée,

Par sa diversité tient votre ame enchantée.  
 Tantôt de la Nature interprète fameux,  
 Scrutateur éloquent de ses beautés secrètes,  
     Buffon interroge à vos yeux  
 L'Homme roi de la terre, et les brutes muettes,  
 Habitantes des bois et des antres affreux,  
     Puis de leurs sauvages retraites,  
     Vous transporte aux nids amoureux  
     Des Colombes et des Fauvettes.

    Pour des sujets moins éclatants  
     Si vous quittez ces œuvres du génie,  
     Drames, Journaux, Proverbe, Comédie,  
 Et les nombreuses Nuits du Conteur d'Arabie  
 Baignent l'heureux emploi de remplir vos moments.  
     Lassé du fracas germanique  
     Dont on m'étourdit à grands frais  
     Sur un Théâtre anti-lyrique,  
     Je respire enfin, je renais,  
     Quand d'un gosier agile et frais,

J'entends sortir ce chant magique,  
Fruit toujours renaissant de la verve italique,  
Fruit encore étranger sur le sol des Français.  
Disciple favori des Muses d'Ausonie,  
Votre Epoux enchanté joint à vos doux accents

Une pure et sage harmonie  
Qui pétille ou gémit sous ses doigts éloquents.  
Chacun, sans y songer, plus près de vous s'avance :  
On se tait : le Plaisir est ami du Silence.

La jeune Eglé, fière de vos talents,  
Et déjà par les siens digne de sa naissance,  
Tourne vers vous ses yeux attendris par vos chants,  
Nos cœurs, en ces heureux instants,  
Avec son cœur sont tous d'intelligence :  
Nous nous croyons tous vos Enfants.

Goûtez long-temps, Famille fortunée,  
Goûtez, savourez à longs traits  
De ces chastes plaisirs les solides attraits.  
Que la sévère Destinée

Onbiant sa rigueur , épargne pour jamais  
    Votre demeure environnée,  
    De l'Innocence et de la Paix !  
    Que les noms d'Epoux et de Père,  
    Les noms si doux et de Fille et de Mère,  
Entre vous répétés , soient long-temps entendus !...  
    Hélas ! je ne les entends plus.  
Je n'entends plus les sons de la voix paternelle :  
    Ma Mère !... ô regrets superflus !  
    Perte inévitable et cruelle !  
Ainsi chaque Mortel , en recevant le jour ,  
    Fut condamné , sans pouvoir s'en défendre ,  
A pleurer les objets d'un filial amour !  
Ainsi , malgré ses vœux , cette Fille si tendre ,  
Au Tombeau maternel ira pleurer un jour !  
    Un jour elle-même à son tour.....  
Ah ! l'esprit , la vertu , les talents ni les charmes ,  
D'une trop dure loi rien ne peut garantir :  
    Rien ne peut dompter ni fléchir  
Le Monstre aveugle et sourd qui rit de nos alarmes.....

Aglæé, pardonnez : un triste souvenir  
Ouvre devant mes yeux un plus triste avenir;  
Et je finis, en arrosant de larmes  
Ces vers que je voulus consacrer au plaisir.

## ÉPITRE IV.

A M. DE PARNY

*Qui m'avait donné un exemplaire de  
ses Oeuvres.*

(1790.)

**P**OÈTE harmonieux, dont la lyre sonore  
Donne un lustre immortel au nom d'Eléonore,  
Ta main ajoute un prix au don que je reçois,  
Et tu me rends nouveau ce que j'ai lu cent fois.  
Qui m'eût dit que tes vers me plairaient davantage?  
Ton amitié m'est chère : ils en seront le gage.  
De ce doux sentiment, le germe précieux,  
Dès long-temps dans nos cœurs naquit sous d'autres cieux.  
Ton Enfance, enlevée à ton Ile africaine (1)

---

(1) L'île de Bourbon.

Vint aborder gaîment la rive armoricaine :  
 Tu parus au Lycée où, docile écolier,  
 J'avais vu sans regret le bon Du Châtelier (1)  
 Aux Enfants de Jésus arracher la fêrule.  
 L'aimable Savary (2), notre ami, notre émule,  
 Qui trop tôt de la Parque a senti le courroux,  
 Sans penser à l'Égypte, y croissait avec nous.  
 Chacun des trois bientôt suivit sa destinée;  
 Tu revis, libre encor, ton Ile fortunée,  
 L'Amour t'y réservait des plaisirs et des fers.  
 Là, ta première ardeur obtint tes premiers vers :  
 Ces vers que la Beauté lit et relit sans cesse,  
 D'une heureuse Créole ont payé la tendresse ;  
 Mais aux climats lointains, comme dans nos climats,  
 Il est, tu nous l'apprends, d'infidèles appas :  
 Il est des cœurs légers à Bourbon comme en France.  
 D'un élément perfide on y sent l'influence :

---

(1) Premier Principal du collège de Rennes, après l'expulsion des Jésuites.

(2) Auteur des *Lettres sur l'Égypte*.



Et comment conserver des amours ingénus  
Sur des rocs entourés du berceau de Vénus ?  
La parjure Vénus y sourit au parjure.

Mais les neuf chastes Sœurs ont vengé ton injure.  
Leurs voix ont modulé tes plaintives douleurs.  
Tes chants qu'elles dictaient s'ouvrirent tous les cœurs.  
Les larmes que versa ta Jeunesse crédule  
Ont ce charme attirant des larmes de Tibulle,  
Charme de la douleur, mélancolique attrait,  
Que n'inspira jamais le plaisir indiscret !  
L'Esprit veut l'imiter ; mais après bien des peines  
Il sent avec dépit ses prétentions vaines :  
Tout son art ne produit qu'un triste enchantement.

L'Esprit et l'Art avaient proscrit le Sentiment :  
L'ironique jargon, l'indécent persifflage  
Prenaient, en grimaçant, le nom de bel usage.  
L'Apollon des boudoirs, d'un maintien cavalier,  
Abordait chaque Belle en style minaudier ;

Et tout fier d'un encens brûlé pour nos actrices ,  
Infectait l'Hélicon du parfum des coulisses.  
Ce fut à qui suivrait ce bon ton prétendu :  
En écrivant , chacun trembla d'être entendu :  
Nos rimeurs à l'envi parlaient en logogryphes ;  
Nos Saphos se pâmaient à ces hiéroglyphes ;  
Nos plats journaux disaient : c'est le ton de la Cour !  
Tu vins : tu fis parler le véritable amour ,  
Ses transports , ses regrets , et la douleur touchante  
D'un jeune cœur trahi par sa première amante.  
Pour aimer la Nature , il suffit de la voir.  
A tes chants , la Beauté se sentit émouvoir ;  
Et surprise à la fois d'entendre et d'être émue ,  
Contre un froid bel-Esprit désormais prévenue ,  
Oublia son ton leste et grivois sans gaîté ,  
Ses *Baisers* , qu'en bâillant reçut la Volupté ,  
Pour Zelmis , pour Zyrphé ses tristes *Fantaisies* ,  
Et même le recueil de ses *OEuvres choisies*.  
Le bel-Esprit n'est plus : son empire est fini ;  
Qui donc l'a détrôné ? la Nature et Parny.

Sur les noms ombragés de lauriers poétiques :  
S'acharne, tu le sais, un Monstre aux flancs étiques,  
A la dent de couleuvre, aux griffes de vautour,  
Ennemi des succès, de la gloire et du jour.  
D'un destin plus heureux ta victoire est suivie :  
Ta gloire, tes succès n'ont point armé l'Envie.  
Tes amis sont partout, tes censeurs nulle part.  
Tout, depuis l'ignorant jusqu'aux maîtres de l'art,  
Sans fiel, sans *mais* perfide, et te loue et t'admire.  
Ah! sans doute l'Amour, dont tu soutiens l'empire,  
Qu'aujourd'hui presque seul tu sais peindre et sentir,  
Des atteintes du Monstre a su te garantir.  
Son Poète ne doit, pour l'honneur de ses chaînes,  
Ni craindre d'ennemis, ni trouver d'inhumaines.

Et tu peux de ton Maître oublier les faveurs !  
Ton luth, organe heureux des plus douces langueurs,  
Se tait !... Mais non ; sans doute en secret il médite  
Des chants nouveaux : l'Amour au mystère l'invite.  
Le Bonheur sait garder un silence amoureux ;

Et tu seras discret aussi long-temps qu'heureux.  
C'est quand Eléonore eut parjuré sa flâme  
Que nous fumes admis aux secrets de ton ame:  
Constante, elle perdait son immortalité;  
Quel encouragement pour l'infidélité !  
Quand ta nouvelle amante aura fini comme elle,  
A ton tour ne crains point de paraître infidèle;  
Ne crains ni de briser, ni d'avouer tes fers.  
Le Tibulle romain, qui renaît dans tes vers,  
Tibulle, qui n'est point taxé d'humeur légère,  
Après Délie, aima Némésis et Néère :  
Et même un autre amour.... Mais le Fils de Vénus  
Efface en rougissant le nom de Marathus.  
Déplorons ces erreurs de l'ardente Italie ;  
Toi, si Néère enfin a remplacé Délie,  
Si son cœur a changé, dis-nous tes feux trahis.  
Un Dieu met son espoir aux maux dont tu gémis :  
Ses temples sont déserts, et l'ennui l'y dévore ;  
Mais on y reviendra si Parny chante encore.

## ÉPITRE V.

A MON CHER PETIT JAMES,

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE,

9 juin 1807.

---

*Fortunam ex aliis.*  
(VIRG. *Æn.* l. XII. )

---

CHER Enfant que la Destinée  
Vint déposer entre mes bras,  
Le Temps marque de son compas  
Aujourd'hui ta huitième année.  
Déjà tu crois depuis deux ans  
Dans le sein de ton second Père :  
Deux ans, de ta seconde Mère  
Tu reçus les soins bienfaisants.  
Un jour, ma tendresse en est sûre,

Tu nous rendras avec usure  
Ces soins si doux et si constants :  
Tu nous venges de la Nature  
Qui nous refusa des enfants.

Que j'aime ta gaîté naïve,  
Sans effort, sans fin, sans sujet,  
Tes questions sur chaque objet,  
Ta petite mine attentive  
Aux réponses que l'on te fait,  
Ton air si plaisamment distrait  
Quand l'explication arrive !  
Quand tu souris à ton Ami,  
Quand tu m'appelles ton *Mimi*,  
Par tes enfantines tendresses,  
Par tes baisers et tes caresses  
Le vol du Temps est ralenti,  
Le noir Chagrin est adouci.....  
Tous les Pères ont des faiblesses :  
Il faut bien que j'en aie aussi.

Souvent ta précoce raison  
Étonne et redresse la mienne.  
Petit ou grand, qu'il t'en souviene,  
On s'instruit en toute saison.  
Oui, de la Sagesse à tout âge  
On peut augmenter le trésor :  
Le tien n'est pas bien riche encor,  
Mais il est pur, et tes grains d'or  
Sont tous du moins sans alliage.  
Des Préjugés et de l'Erreur  
L'or faux brille loin de l'Enfance :  
Long-temps encor ma vigilance  
De leur tyrannique puissance  
Garantira ton jeune cœur ;  
Mais il viendra ce temps d'ivresse  
Où les conseils de la Sagesse  
Perdent leurs droits, où trop souvent  
Le jour de la Vérité blesse ,  
Où le cœur avide se prend  
Aux pièges que l'Erreur lui dresse.....



Ah ! n'afflige pas ma vieillesse  
Par le malheur de mon Enfant !  
Non, non, sur ton joli visage,  
Dans tes grands yeux noirs, doux et fins,  
Dans le charme de ton langage  
Je lis de plus heureux destins.  
Enfant, sois à jamais fidèle  
A l'Honneur, à la Vérité,  
A l'inflexible Probité.  
Quelque voix un jour qui t'appelle,  
Sois Ami de la Liberté ;  
Par tes vertus sois digne d'elle.

Entre ton devoir et tes vœux  
Apprends à tenir l'équilibre :  
Pour être Homme, sois toujours libre ;  
Sois toujours bon, pour être heureux.



## ÉPITRE VI.

AU MÊME,

EN LUI DONNANT UNE MONTRE,

9 juin 1811.

DÉJÀ de ta rapide Enfance  
Le premier terme est éclipsé ;  
Le jour de la Raison s'avance ;  
Que te donner pour ta Naissance ?  
Le temps des joujoux est passé.

De ce Cadran que l'or captive  
Le cadeau te conviendra mieux :  
Douze fois l'Heure fugitive,  
Chaque jour, y frappe les yeux.  
Cher Enfant, de tes habitudes  
Qu'il t'apprenne à régler le cours,

A bien mélanger les retours  
De tes plaisirs, de tes études ;  
A mettre à profit les instants  
Qui passent pour ne plus renaître ;  
A sentir enfin , à connaître ,  
Et le prix et l'emploi du temps !

Que dans la Saison de la vie  
Qui bientôt brillera pour toi ,  
Il parle à ton ame attendrie  
De cette bonne et chère Amie ;  
Et qu'il te parle aussi de moi !

Qu'en t'invitant même à des fêtes ,  
Il ne rappelle à tes désirs  
Que l'Heure des plaisirs honnêtes ,  
Et jamais des honteux plaisirs !

Que son Aiguille régulière ,  
Constante en sa direction ,

Tous les jours de ta vie entière ,  
Ramène , utile Conseillère ,  
L'Heure d'une bonne Action !

Dans ta Saison plus avancée ,  
Qu'elle t'indique sans efforts  
L'Heure d'une douce pensée ,  
Et jamais l'Heure du remords !

Puisses-tu , même en ta Vieillesse ,  
Dans ton plus lointain avenir ,  
Y voir quelquefois revenir ,  
Pour les appuis de ta Jeunesse ,  
L'Heure d'un tendre Souvenir !

## ÉPITRE VII.

AU MÊME,

AGÉ DE QUINZE ANS,

9 juin 1814.

QUINZE ans ! Quoi ! l'Enfant de mon cœur  
N'est plus Enfant ! De la Jeunesse  
Sur sa lèvre a germé la fleur !  
Sa voix surprend par sa rudesse  
L'oreille faite à sa douceur !  
L'âge heureux de l'Adolescence  
Est né pour lui ; l'Homme commence ,  
L'Enfant n'est plus : il a quinze ans.

O toi , qui depuis neuf printemps

As fait dans cette solitude  
L'objet de mes soins vigilants,  
De ma tendre sollicitude,  
Tu fus le meilleur des Enfants ;  
Gardes-en la douce habitude ;  
Sois le meilleur des jeunes Gens.

Loin de toi , ces êtres frivoles  
Dont le babil nous étourdit ,  
Qui nous donnent pour de l'esprit  
Un flux d'insipides paroles ;  
Loin , ces fades adorateurs  
De la Mode et de ses caprices ,  
Papillons légers et moqueurs ,  
Mais intrépides Professeurs ,  
De ridicules et de vices ;  
Loin encor , ces jeunes Catons  
Qui jugent , censurent , décident ,  
Que ni l'éclat des plus grands noms  
Ni les grands talents n'intimident ,

De l'Ennui tristes Avortons,  
Et froids échos des Feuilletons.

Loin de ton esprit, de ton ame  
Tout ce qui pourrait les ternir,  
Toute passion, tout désir,  
Source de regrets ou de blâme.  
Déjà le Grand, le Beau t'enflâme ;  
Des vieux Romains les actions,  
Des Fabius, des Scipions,  
Les hauts faits passent de l'histoire  
Dans ton cœur et dans ta mémoire ;  
Novices encor, tes crayons  
Préferent, aux beautés profanes,  
Des Apollons et des Dianes  
Les antiques proportions.  
Des Muses la langue divine  
N'est pas un vain bruit pour tes sens ;  
Pour te plaire il faut les accents  
Ou de Virgile ou de Racine.

Ah ! sois fidèle à ce bon goût ;  
Mais avant le Talent sublime ,  
Avant le Génie , avant tout ,  
Dans tes respects , dans ton estime ,  
Mets la Probité , les Vertus ;  
Avant Horace mets Brutus ,  
Avant Ovide Régulus ,  
Et ce vaillant Cincinnatus  
Des sillons volant à la gloire ,  
Et retournant de la victoire  
A ses sillons interrompus.

La Gloire ! Elle a de faux prodiges ,  
De vains et dangereux prestiges ,  
Dont la féroce Ambition ,  
Parmi les fureurs , le ravage ,  
Parmi les feux et le carnage ,  
Suit la sanglante illusion.  
Tes yeux s'ouvraient à peine encore ,  
Tu vis l'horizon s'enflammer ,

Et comme un ardent météore ,  
Le feu , du couchant à l'aurore ,  
Du nord au midi, s'allumer,  
Fils de l'orageuse Angleterre ,  
Mais constant ami des Français ,  
Ton Père crut trouver la paix  
Sur notre rive hospitalière ;  
Il trouva l'Injustice altière ,  
Les fers, et bientôt le trépas.  
En mourant, il prit dans ses bras  
Son Fils, sa plus chère espérance ;  
Et cherchant dans toute la France  
L'appui d'un si frêle destin ,  
Sa juste et noble confiance  
Te précipita dans mon sein.

Tu sais avec quelle tendresse  
Je t'y reçus ; depuis ce jour ,  
Tu sais ce qu'a fait mon amour.  
En toi j'eus un Fils ; la Déesse



Qui , sans y voir, frappe ou caresse,  
Et dont les coups m'ont tout ôté,  
Me devait cette indemnité.  
Tu vis ton Ami, sans faiblesse,  
Subir un sort peu mérité;  
Mais tu ne vis point sa fierté  
Se soumettre à la vanité  
Du Pouvoir ou de la Richesse;  
Ni Celle de qui la bonté,  
L'esprit et l'amabilité  
Sur mes jours répandent sans cesse  
Une douce sérénité,  
Flétrir, même par sa tristesse,  
Notre honorable Adversité.

L'étude, la paix, la gaîté,  
Avec nous, dans cet humble asyle,  
Depuis quinze ans, ont habité.  
Nous y sommes, pendant l'été,  
Villageois sans rusticité;

L'hiver, citadins à la ville,  
Sans ennui, sans frivolité,  
Sans besoin de célébrité.  
La gâité, la paix et l'étude,  
Un peu d'aisance et de santé,  
Pour nous du séjour le plus rude  
Feraient un palais enchanté.

Ah ! pourquoi ta sensible Mère  
Et ce Sarmate généreux  
Que, sur une plage étrangère,  
Elle enchaîna des plus doux nœuds,  
Ici manquent-ils à nos vœux ?  
Après le plus affreux délire,  
Lorsque la Terre enfin respire,  
Qui les retient dans ces climats  
Où la belliqueuse Vistule,  
A nos promesses trop crédule,  
Pleure ses trésors, ses soldats,  
Prodigués dans mille combats ?....

Mais sur quelle triste étendue  
De déserts , de débris épars ,  
Allais-je porter mes regards ?  
Ah ! quand la paix nous est rendue ,  
Oublions les fureurs de Mars.  
Loin de notre séjour paisible  
Chassons tout souvenir pénible ;  
Que rien n'y trouble nos esprits.  
Des coteaux rians de Saint-Prix  
Saluons la nouvelle Aurore  
Dont le ciel français se colore ;  
Et puissions-nous , ô mon cher Fils ,  
Ensemble y voir long-temps éclore  
Les beaux jours qui nous sont promis !

---

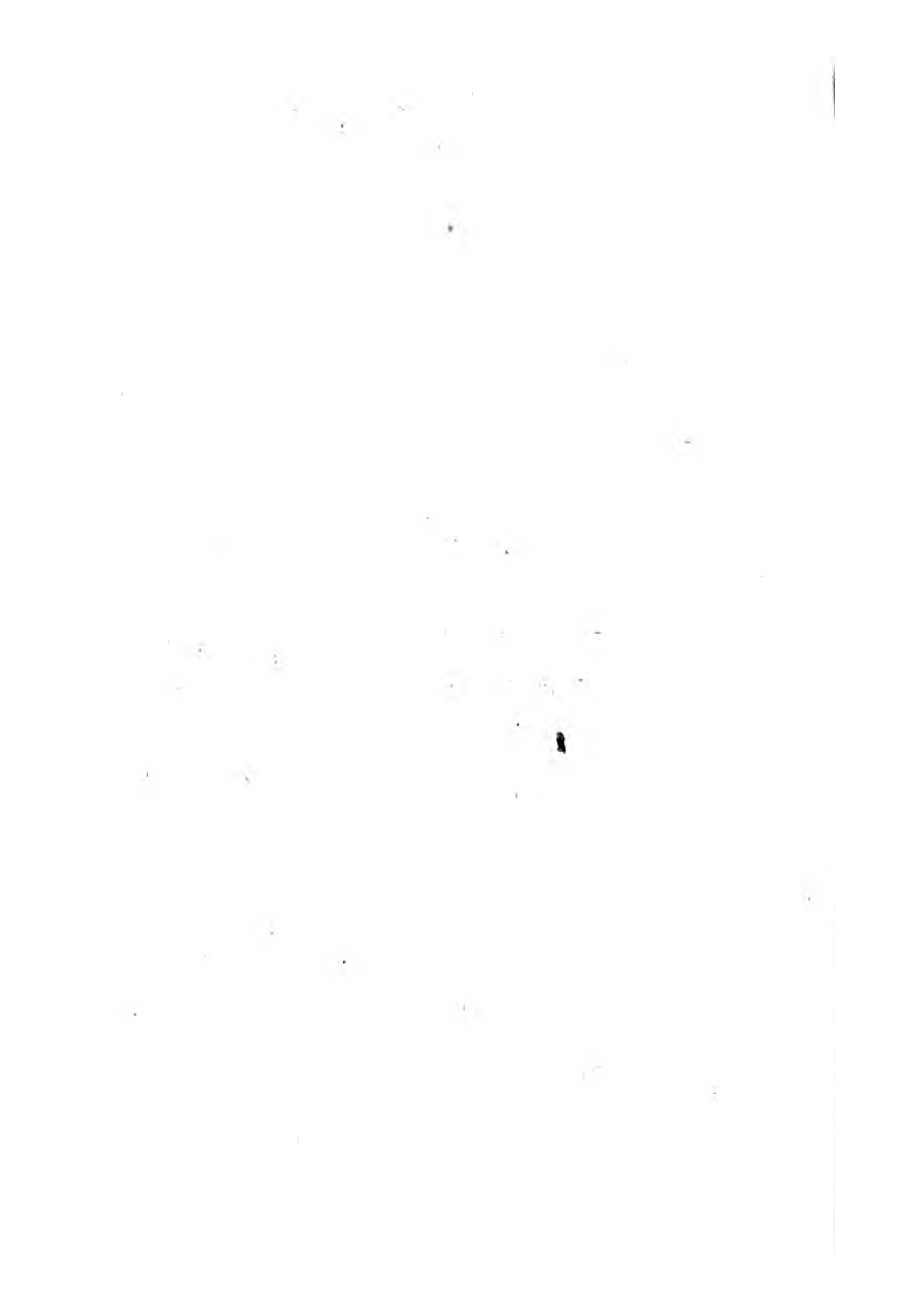
# LÉOPOLD,

POÈME.

---

*Illius dona sepulchro  
Et madefacta meis sarta feram lacrymis.*  
(TIBULLE, liv. II, eleg. 7.)

---



---

## AVERTISSEMENT.

---

**O**N se rappelle encore la mort funeste et glorieuse du jeune prince Léopold de Brunswick, qui se noya dans un débordement de l'Oder, en voulant passer ce fleuve pour aller sauver des malheureux. On sait qu'il fut alors ouvert, au nom de Mg<sup>r</sup>. le comte d'Artois (1), un prix extraordinaire pour le poète qui célébrerait le mieux cette belle action, au jugement de l'Académie française. On sait enfin que ce prix, proposé en 1785, remis en 1786, ne fut décerné que l'année suivante.

J'étais alors éloigné de Paris. Je fus tenté par le sujet et par l'éclat de ce concours.

---

(1) Aujourd'hui Monsieur, frère du Roi.

Sans m'en ouvrir à personne, excepté à un seul ami (1), je travaillai, j'envoyai un poëme la première année; la seconde, j'en apportai moi-même un autre à Paris, et, chose assez singulière, les deux poëmes étaient tellement différents, que je m'étais fait une loi de ne pas répéter, dans le second, un seul vers du premier.

Dans ce premier, j'avais cru devoir employer un Merveilleux, une machine poétique. L'Hiver en courroux soulevant les fleuves, un songe de Léopold, où entrait allégoriquement le tableau de sa vie passée, ne m'avaient pas paru des ornements indignes du sujet. L'Académie en jugea autrement. Elle trouva sans doute que toute cette poésie étouffait l'action principale; et je crois qu'elle eut raison.

---

(1) M. Le Brun, qui m'encouragea par ses lettres, et m'aida de ses conseils.

L'idée que j'eus la troisième année me séduisit par sa singularité ; mais elle était plus bizarre qu'heureuse. Je m'aperçus, avant de livrer mon poëme, que si j'avais trop donné d'abord à l'imagination, je lui avais ensuite trop refusé. Je fis un troisième travail. J'y refondis ensemble ce qui, dans les deux premiers, me parut être le meilleur, et pouvoir entrer, sans disparate, dans un tout un peu régulier.

Ce fut encore peine perdue. Le prix fut donné à une prétendue ode de M. Terrasse des Mareilles, garçon de la chambre chez la Reine, profondément inconnu jusqu'alors dans les Lettres, comme il l'a été depuis.

L'histoire secrète de ce prix est une anecdote académique très curieuse, dont ce n'est pas ici la place. Je fis imprimer mon poëme ainsi refait, avant la séance publique. Il parut avec une préface où je ne parlais pas même du concours. On crut que je ne l'y



avais pas envoyé ; les journaux qui en rendirent compte le dirent expressément. En le remettant aujourd'hui sous les yeux du public, j'ai repris dans mon premier poëme quelques traits descriptifs qui manquaient au second, et j'ai placé dans une note le morceau qui faisait la principale différence du plan de l'un avec celui de l'autre.

Tel qu'il est, je ne sais s'il obtiendra quelques suffrages. Je ne désavouerai pas que je l'aime, sans m'en dissimuler les défauts : je l'aime parce qu'il m'a donné beaucoup de peine ; il me plaît peut-être aussi par le souvenir des lieux et des circonstances où je l'ai écrit ; car c'est de tous ces éléments que nos prédilections se composent ; et il nous arrive peu de n'en pas faire dépendre nos jugements sur ce que nous avons produit.

---

# LÉOPOLD,

## POÈME.

---

**S**<sub>1</sub>, dans un rang obscur, d'intrépides humains,  
S'offrant pour leurs égaux à des périls certains,  
Ont par un beau trépas illustré leur mémoire ;  
Si la Patrie élève au temple de la Gloire  
Celui qui, pour défendre un Monarque adoré,  
Victime du devoir, à la mort s'est livré ;  
Quels hommages, quels vœux, quelle reconnaissance,  
De quels marbres publics la muette éloquence  
Sera le digne prix du trépas généreux  
D'un Prince dévoué pour d'obscurs malheureux,  
Pour ce peuple courbé sous le poids des misères,  
Vulgaire, méprisé par des princes vulgaires ?

Ah ! ces princes , d'orgueil et de faste enivrés ,  
Sont d'erreurs en erreurs tristement égarés ;  
Du plus grand des plaisirs ils ignorent les charmes :  
Ils n'ont jamais tari ni répandu de larmes.

Tes jours , ô Léopold ! ces trop rapides jours ,  
Eurent un plus heureux et plus illustre cours :  
Source de voluptés , l'active Bienfaisance  
Guidait , en souriant , les pas de ton enfance :  
Ame de ta jeunesse , arbitre de ton sort ,  
Elle a rempli ta vie , elle a causé ta mort :  
Qu'elle soit pour ta gloire un fondement durable !  
Que des Rois , des Héros le laurier périssable  
S'abaisse devant toi ! que l'immortalité  
Soit le prix des vertus et de l'Humanité !

O du jeune Brunswick Déesse révérée ,  
Viens embraser mon cœur , Humanité sacrée !  
Sois ma Muse : dis-moi la source de nos pleurs ,  
Des éléments troublés les jalouses fureurs ,

Et quel noble transport , quelle ardeur magnanime  
Éleva ton Héros à cette mort sublime.

Digne héritier d'un sang fertile en demi-dieux ,  
Sa naissance , au tombeau , réjouit ses Aïeux.  
Autour de son berceau leurs Mânes s'assemblèrent ,  
De vertus , de talents et de grâces l'ornèrent :  
Esprit , bonté , prudence , intrépide valeur ,  
Des sciences , des arts amour consolateur ,  
Tous ces dons à la fois enrichirent son ame ;  
Et chacun des Auteurs d'une si belle trame ,  
Flatté d'un doux espoir , croyait revivre en lui.  
Un seul parut troublé par un secret ennui ;  
Et n'osant se mêler à ces augustes Ombres ,  
De loin sur le berceau fixait des regards sombres.  
Le flambeau du génie et celui des vertus  
Étincellent encor dans ses yeux abattus :  
Mais ses lèvres , son front , tous ses traits sont livides ,  
Ses armes , ses cheveux , ses vêtements humides.  
C'est l'Ombre de François , de ce jeune Héros

Que le Rhin a jadis englouti dans ses flots (1).  
 Tout Brunswick a pleuré sa triste destinée.  
 « Cher enfant, s'écriait cette Ombre infortunée,  
 La voix de l'Éternel a ranimé pour toi  
 Le souffle généreux qui respirait en moi :  
 A mon sensible cœur ton cœur sera semblable ;  
 Puisse ta mort, hélas ! être moins déplorable ! »  
 Il se plonge, à ces mots, dans l'éternelle nuit :  
 Le Cercle vénérable en gémissant le suit.

Mais bientôt dégagé des chaînes de l'enfance,  
 D'un Père glorieux émule en espérance,  
 Dans sa course Brunswick a devancé les ans.  
 Les lauriers fraternels frappent ses yeux naissants :  
 La Gloire l'environne ; il marche à sa lumière.

---

(1) Dans le siècle précédent, disent les relations publiées sur l'événement qui fait le sujet de ce poëme, le duc François de Brunswick est celui qui, par ses talents, son courage et ses vertus, eut plus de ressemblance avec le duc Léopold : il périt dans un débordement du Rhin.

D'un œil impatient mesurant la carrière ,  
Des Siècles écoulés il entend les leçons :  
Des arts, dans leur patrie, il cueille les moissons ;  
Il revient ; et laissant à la belle Ausonie  
Un nom cher à jamais aux talents, au Génie ,  
Surtout à l'infortune , il rapporte aux Germains  
Ces fruits du sol antique où furent les Romains.

Francfort, triste cité, dont le nom trop célèbre  
Ne rappellera plus qu'un souvenir funèbre ;  
Cité plus glorieuse et moins funeste alors ,  
Il dépose en ton sein de si riches trésors.  
Il paraît dans tes murs : la plaintive misère  
En lui trouve un asyle, un protecteur, un père :  
Il vient, jeune, charmant, dans l'âge de l'erreur ;  
Mais d'un tribut honteux il affranchit son cœur :  
Repoussant les poisons dont cet âge s'enivre ,  
Déjà pour la Sagesse il se hâta de vivre.  
Ainsi le Lys des champs, né des pleurs du matin ,  
Et dont les vents du soir vont trancher le destin ,



Fugitif ornement des campagnes fleuries,  
S'empresse de briller au milieu des prairies.

Mais quel cri dans l'Europe a retenti soudain ?  
Mars, Bellone ont frémi sur leur trône d'airain :  
Ils déchaînent la Peur, la Mort et la Vengeance.  
Brunswick au champ d'honneur impatient s'élançe.  
Si d'une ardeur guerrière il n'était enflammé,  
Il mentirait au sang dont son sang est formé.  
Des Guelfes ses aïeux qu'il contemple l'histoire,  
Il n'y voit que des noms chéris de la Victoire.  
Les fastes maternels offrent à ses regards  
L'Aigle de Brandebourg unie aux Léopards (1),  
Et du grand Frédéric l'image révéree,  
Et celle de Henri, second Dieu de la Sprée,  
Et celle d'un Héros, né pour les imiter,

---

(1) Les armes de la maison de Brunswick sont deux Léopards l'un sur l'autre. Léopold était fils du fameux duc Charles de Brunswick et de la princesse Philippine Charlotte de Prusse.

Attendu par le Trône et digne d'y monter (1).

Que dis-je, leur image ? Il admire, il dévore  
Leurs sublimes leçons, leurs faits plus grands encore.

Déjà de Frédéric il a suivi les pas (2) :

Henri lui sert de guide au grand art des combats (3).

Parmi les camps, parmi leur licence coupable,  
De ses antiques mœurs l'or est inaltérable.

Exempt de passions, de crainte et de fureur,  
Des jeux sanglants de Mars il adoucit l'horreur :  
Sa Victoire est modeste, et n'est jamais cruelle.

Une paix désirée à Francfort le rappelle :

Rien ne troublera plus le cours de ses bienfaits.

---

(1) Tout était alors en espérances : si Frédéric Guillaume II les a trompées dans la suite, s'il n'a pas su conserver dans tout son éclat la gloire militaire dont il avait hérité, ce n'est pas la faute du poète.

(2) Léopold accompagna Frédéric-le-Grand, son oncle, dès 1770, aux grandes revues de Silésie, et à Neudstat en Moravie.

(3) Aux campagnes de 1778 et 1779; en Saxe et en Bohême.



Il marche environné des heureux qu'il a faits.  
Là , de jeunes Beautés , la tête couronnée ,  
Vont parer de ses dons les autels d'Hyménée :  
Ici d'heureux enfants , libres par sa bonté  
Du joug de l'ignorance et de la pauvreté (1),  
Croissent , jeunes rivaux , sous des palmes naissantes ;  
Et son nom réjouit leurs bouches innocentes.  
Cet âge l'intéresse ; il aime sa candeur ;  
De ces cœurs ingénus la paix charme son cœur.  
Où vont ces orphelins , quand l'hiver règne encore ,  
Sur un char découvert conduits avant l'aurore ?  
Pour eux un sûr asyle à sa voix doit s'ouvrir (2) :  
C'est peu pour sa tendresse ; ils ont trop à souffrir :

---

(1) École de garnison fondée par Léopold, qui en fit l'ouverture au mois de janvier 1778 : il visitait souvent cette école ; il encourageait les élèves par des distributions de prix , de livres , de médailles , etc.

(2) Il les avait fait admettre dans la maison des orphelins à Berlin. Le trait simple et touchant du manteau est consigné dans les relations ; pourquoi ne l'aurait-il pas été dans ce poème ?

Il suit le char : d'un père il a l'inquiétude ;  
L'air est trop pénétrant , l'aquilon est trop rude :  
Un nuage sur eux fond en torrents glacés ;  
Rien contre ces fléaux ne les défend assez :  
Un manteau le couvrait ; sur eux il le déploie :  
Il revient ; et le cœur plein d'une douce joie ,  
Il paraît triompher du vent qui le poursuit ,  
Et de l'eau qui l'inonde , et du froid de la nuit.

Sur d'humbles toits s'é lance une flamme soudaine(2) :  
Le secours est douteux ; la mort paraît certaine :  
Sous le chaume brûlant il s'est précipité.  
Ses ordres , ses efforts , son intrépidité ,  
Ont des feux dévorants enchaîné le ravage :  
La flamme s'amortit , ou s'ouvre à son passage.  
Ah ! qu'un autre élément respecte ainsi ses jours !  
Cependant les Saisons précipitent leur cours. (1)

---

(1) Incendie de 1782. Léopold y exposa sa vie, et fit trembler ceux même qu'il secourait.

(2) C'est ici que, par un écart d'imagination que je

Au souffle du Printemps les neiges écoulées

Tombent du haut des monts, roulent dans les vallées :

ne prétends point justifier, j'avais revêtu des couleurs d'une action mythologique l'horrible débordement de l'Oder, arrivé dans la saison de l'année où le printemps et l'hiver semblent se livrer des combats et se disputer l'empire de la Nature. L'idée de cette grande scène m'avait fait illusion. Je ne fus pas surpris, à la réflexion, qu'elle n'en eût pas fait à l'Académie, malgré le fracas des vers, qu'au reste je fis de suite et comme *stans pede in uno*. Mais comme cette description est assez poétique, et était alors assez neuve, je n'ai pas vu d'inconvénient à la conserver dans cette note.

Cependant les Saisons précipitent leur cours ;  
 De ses liens Zéphyre a dégagé la terre :  
 Dans les airs, à Borée il déclare la guerre.  
 Borée en vain s'irrite et lui résiste en vain :  
 La neige et les frimas se fondent dans sa main ;  
 Son souffle s'adoucit en sortant de sa bouche :  
 L'air ne s'obscurcit plus à son regard farouche.  
 Sa rage, en frémissant, cède à ce doux effort :  
 Il fuit épouvanté jusqu'aux antres du Nord.

Parmi les noirs débris de glaces éternelles,  
 De siècle en siècle accrus par des glaces nouvelles,  
 Là, sur un trône affreux, règne le triste Hiver.

Mille Fleuves errants, vagabonds, déchainés,  
Troublent les mers du nord de leurs flots mutinés,

---

De ce Tyran Borée est le fils le plus cher :  
O mon fils, lui dit-il, instruit de sa défaite,  
Quoi ! malgré les Destins, dont la voix me répète  
Que je dois, seul Monarque après tant de combats,  
Jusqu'au centre du Monde étendre mes États;  
Le Printemps m'ose encor disputer ma puissance !  
Rival efféminé, sans craindre ma vengeance,  
Il triomphe, paré d'insolentes couleurs !  
Jusque sous mes glaçons il fait germer des fleurs !  
Ah ! tandis qu'étalant sa victoire imprudente,  
Il aime à voir flotter sa robe verdoyante,  
J'irai ; mon seul aspect le glacera d'effroi :  
Et s'il faut à la fin qu'il l'emporte sur moi,  
Je flétrirai du moins sa fragile couronne :  
Sous d'énormes débris j'accablerai son trône.  
Abhorré des mortels, peut-être mes fureurs  
A leurs yeux ennemis coûteront quelques pleurs.

De son antre à ces mots il sort avec audace,  
Tout couvert de frimas, tout hérissé de glace.  
Son sceptre redoutable étincelle en sa main :  
Ce sceptre plus pesant que le fer ni l'airain,  
Ecrase d'un seul coup les montagnes glacées  
Autour de sa caverne en désordre entassée  
Sur ses noirs fondements l'antre s'est ébranlé ;

Répendent la terreur , la mort et le ravage.  
 L'Elbe à coups redoublés insulte son rivage ,  
 Renverse les hameaux , arrache les forêts.  
 Sur Francfort tout à coup fond un nuage épais :  
 Il s'ouvre ; la Tempête en ses flancs prisonnière

---

La terre s'est émue , et le pôle a tremblé.  
 Il roule devant lui cet amas effroyable :  
 L'air retentit au loin d'un bruit épouvantable :  
 Les Fleuves enchaînés de liens transparents,  
 Qu'eût lentement dissous l'haleine du Printemps,  
 Sentent briser ces nœuds qui retenaient leurs ondes.  
 L'eau s'échappe en grondant de leurs urnes profondes,  
 Se soulève , se gonfle et vers le sein des mers  
 Entraîne avec fracas les débris de ses fers.  
 L'Indigir, la Léna , la froide Jénisée ,  
 Par qui la Sibérie au Nord est divisée ,  
 Et qu'elle oppose en vain au génie obstiné  
 D'un terrain que Cérès n'a jamais sillonné ;  
 Le Niémen , tout fier de sa triple embouchure ,  
 Et la Vistule , encor déplorant son injure ,  
 Tous ces fleuves errants , vagabonds , déchaînés,  
 Troublent les mers du Nord par leurs flots mutinés.  
 Jusque chez les Germains s'étend l'affreux ravage ,  
 L'Elbe à coups redoublés insulte son rivage , etc.

Roule , éclate , vomit la foudre meurtrière.  
Le vent mugit ; l'Oder encore embarrassé  
Dans les derniers replis de son voile glacé ,  
Se réveille à ce bruit : il se lève , s'irrite ,  
Se couvre de débris , au loin les précipite ,  
Sur ses bords effrayés s'élançe avec fureur ;  
Il assiége Francfort , y répand la terreur ,  
Et va , de noirs glaçons armant sa tête oblique ,  
Fleuve séditieux , attaquer la Baltique.

D'un art industrieux les efforts impuissants  
N'offrent qu'un vain obstacle aux flots toujours croissants.  
Déjà depuis dix jours les digues ébranlées  
Par les ondes bientôt se verront égalées.  
Une effroyable nuit remplace un jour affreux :  
Nul Astre ne paraît sur son front ténébreux ;  
On n'entend que le Fleuve et sa voix menaçante.  
L'Aurore vient enfin , lugubre , pâlissante ,  
A regret aux Mortels , ramenant la clarté  
Ouvrir ce jour de pleurs et de calamité.



Par des torrents fougueux les digues submergées  
Et du pont frémissant les arches assiégées,  
Que d'énormes glaçons, les vagues en courroux  
Et les vents orageux font gémir sous leurs coups,  
Et l'Habitant, des flots évitant la poursuite,  
Sur son toit ébranlé presque atteint dans sa fuite,  
Aux regards effrayés s'offrent de toute part.  
Le pont n'oppose plus qu'un trop faible rempart  
Aux glaçons irrités qui l'attaquent sans cesse.  
Autour de ses appuis leur cohorte se presse,  
Les brise, les entraîne; et le pont renversé  
Sur le gouffre bruyant nage au loin dispersé.

Comme dans un assaut, quand la brèche agrandie  
A reçu dans ses flancs une troupe hardie,  
Le Soldat, altéré de carnage et de sang,  
Ne connaît plus de frein, ne garde plus son rang :  
Furieux, il parcourt la ville infortunée,  
Au déshonneur, au meurtre, aux feux abandonnée;  
Sur de vastes débris l'Oder impétueux

Ainsi se débordait à flots tumultueux.

Les digues ne sont plus , et les toits sans défense

Bientôt seront plongés sous cette mer immense.

Tout disparaît , jardins , prés rians , champs féconds :

La colline avec bruit roule au creux des vallons :

Les vallons , sillonnés par d'énormes ravines ,

Se changent en torrents tout couverts de ruines.

Tel et moins désastreux aux campagnes d'Enna

Courait un feu liquide échappé de l'Etna ;

Ou telle bouillonnait sur les murs d'Herculée

Du Vésuve en fureur la lave amoncelée.

Dans ce pressant danger chacun tremble pour soi ,

Et la pitié s'éteint dans le commun effroi.

O sainte Humanité ! Léopold en son ame

N'étouffe pas ainsi les rayons de ta flâme.

Il s'avance ; l'espoir accompagne ses pas :

La crainte , la ruine et l'horreur du trépas

S'écartent devant lui ; tout cède à son courage ;

Sur les toits menacés , sur le pont , au rivage ,



Il vole tour à tour, et le pâle Habitant  
Croit en cent lieux divers le voir au même instant.

Mais contre le Torrent et sa fougue indomptable  
Qui pourrait te défendre, ô Ville déplorable ?  
Tes citoyens errants, fugitifs, éperdus,  
De l'œil cherchent leurs toits et ne les trouvent plus.  
L'un sur les monts voisins gravissait avec peine ;  
Il retombe, accablé d'un fardeau qui l'entraîne :  
Un autre de son père en vain presse les pas ;  
L'autre enlève une épouse ; et l'épouse en ses bras  
Serre un doux fruit d'hymen, à peine à son aurore,  
Et ne craint que pour lui ce danger qu'il ignore.

Séparé par le Fleuve et pénétré d'horreur,  
Brunswick, à cet aspect, sent frissonner son cœur :  
De ce cœur déchiré la voix impatiente  
L'appelle à l'autre rive ; une pitié brûlante  
Le transporte, l'aveugle ; et l'Oder mugissant  
N'offre plus à ses yeux qu'un obstacle impuissant,

Qui jamais, quand Borée a soulevé l'orage,  
Vit une Mère en pleurs errant sur le rivage,  
Qu'implore en vain son fils emporté par les flots ?  
Elle invoque les cieux, les vents, les matelots ;  
Mais bientôt sans couleur, sans voix, la tendre Mère  
Accourt, étend les bras, s'élance ; l'onde amère  
L'entraîne et l'engloutit, hélas ! loin de son fils.  
Ainsi court Léopold ; en vain par mille cris  
On l'appelle : il est sourd à tous conseils timides :  
Il ne cherche, il ne veut qu'une barque et des guides.  
« Arrêtez, arrêtez, Prince trop généreux,  
Écoutez vos enfants ; conservez-vous pour eux :  
Ah ! laissez-nous du Ciel épuiser la colère ;  
Et qu'elle épargne au moins une tête si chère ! »  
Ainsi le suppliait tout un peuple à genoux.  
Mais lui : « Ne suis-je pas un homme ainsi que vous (1) ?  
Les malheureux sont là : j'entends leur voix pressante :  
Peut-être mon nom sort de leur bouche mourante.

---

(1) Ce sont les propres mots de Léopold.



O vous qui sur les flots dirigiez son courage,  
Ils l'ont dévoré seul, et vous trompez leur rage.  
Hélas ! qu'avez-vous fait de ce dépôt sacré ?  
Vous revenez sans lui ! Son corps défiguré,  
Ce corps, temple d'une ame en vertus si féconde,  
Désert, abandonné, roule inconnu sous l'onde !  
L'onde le rend enfin : Francfort, tes tristes yeux  
Peuvent au moins jouir d'un spectacle pieux.  
Tes enfants ont suivi la pompe funéraire,  
Comme un fils gémissant suit le cercueil d'un père.  
Un deuil universel a glacé les esprits :  
On n'entend que sanglots et que lugubres cris :  
Chacun met en oubli ses dangers, sa ruine :  
On dirait, en voyant cette Ville orpheline,  
Que parmi tant d'objets de publique douleur,  
La mort de Léopold est l'unique malheur.

Tes destins sont remplis, ô Prince magnanime !  
Tu meurs, d'un saint transport honorable victime.  
Et pourquoi tant de pleurs ? pourquoi plaindre ton sort ?

Un immortel éclat est le prix de ta mort.  
Comme un Dieu bienfaisant l'Univers te contemple :  
Ton trépas te couronne, et laisse un grand exemple.  
Ton matin fut paisible : hélas ! qui peut prévoir,  
Dans ce jour passager, les orages du soir ?  
Tu meurs, mais tes vertus vivront dans la mémoire.  
Objet de notre amour, du sein de cette gloire  
Où ton ame respire, échappée à tes sens,  
Jette sur nous les yeux : vois, comme un pur encens,  
Monter du Genre humain les regrets et l'hommage.

D'autres sont moissonnés au printemps de leur âge ;  
Mais seulement fameux par des exploits sanglants,  
Ils expirent, flétris du nom de Conquérants :  
Ce nom répand l'effroi ; le tien charme et console.  
Tu seras de la Terre et l'honneur et l'idole :  
Les arts qui t'ont pleuré, les arts, vainqueurs du temps,  
T'élèvent à l'envi d'augustes monuments.  
Des Princes à jamais tu seras le modèle.....  
Il en est, qu'au récit d'une action si belle,

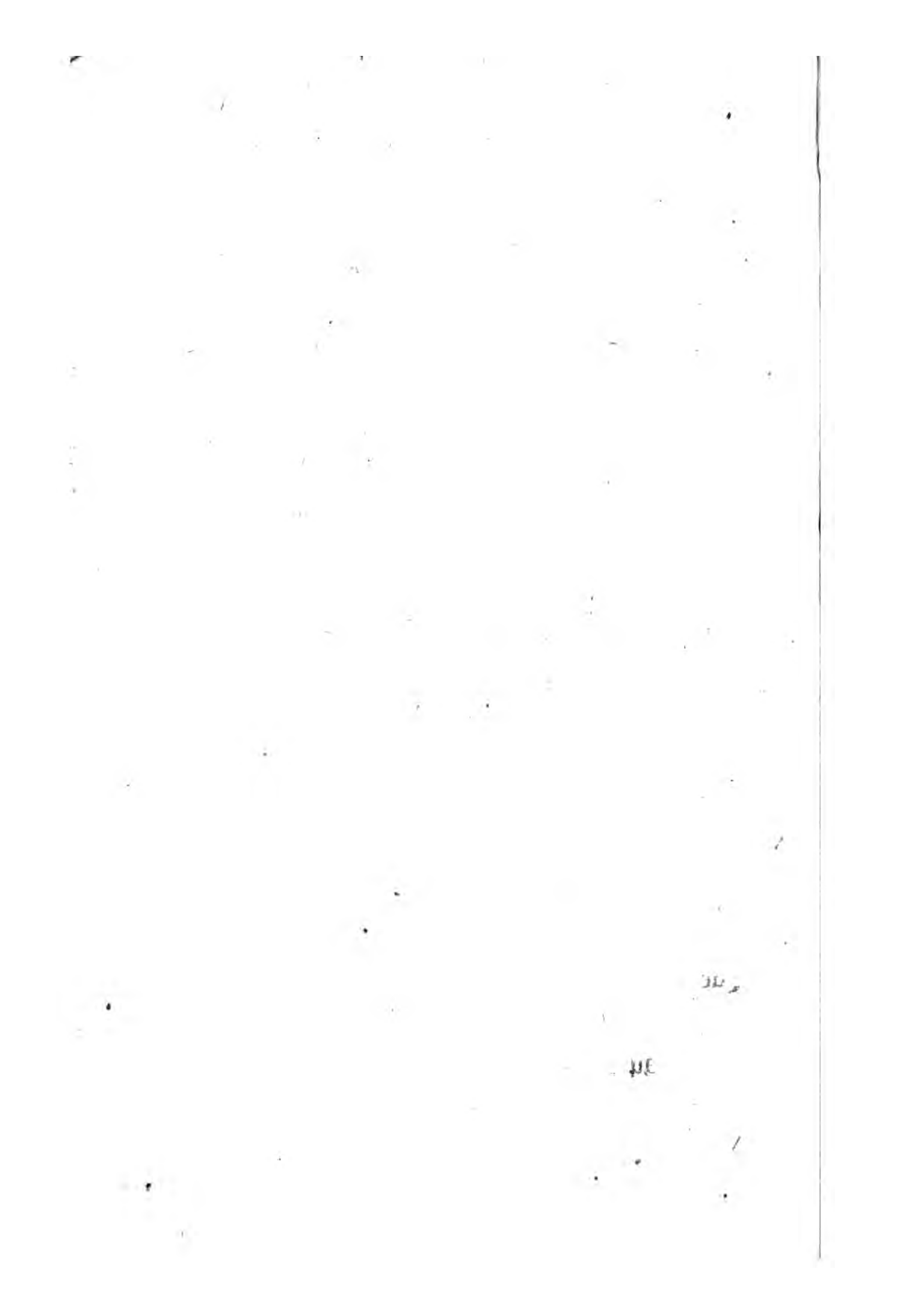
On verra s'animer du feu de tes vertus ,  
Et payer à ton nom les plus nobles tributs.  
Veille sur eux, du haut de la céleste voûte :  
Ah ! qui t'admire ainsi t'imiterait sans doute.

---

# ADONIS,

POÈME,

IMITÉ DE L'ITALIEN DU MARINI.



---

## AVERTISSEMENT.

---

**J'**ÉTAIS fort jeune , et dans la première chaleur de mon goût pour la poésie italienne, lorsque j'entrepris de tirer de l'énorme *Adonis* du *Marini* un poëme érotique français , en cinq chants. J'avais laissé tout le fatras et réduit le sujet à ce que ce poète ingénieux et brillant, mais insupportable à force de recherche d'esprit , y a mis de tableaux gracieux , de peintures vives et de descriptions poétiques. Je jetai très rapidement mon ébauche ; mais bientôt , distrait par d'autres objets , je laissai ce travail imparfait.

Quelques circonstances m'y ramenèrent , peu d'années avant la Révolution. Je terminai et mis au net les deux premiers chants.



De nouvelles distractions m'interrompirent encore. Elles furent suivies d'événements au milieu desquels il eût été aussi déplacé que difficile que je m'occupasse d'Adonis : je l'ai totalement oublié pendant quinze ans.

Il y en a dix qu'après une maladie grave, j'allai, pour me rétablir, passer un mois à Laon chez un de mes frères, qui y demeurerait alors. Je portai avec moi, parmi quelques travaux commencés, l'ancienne ébauche des trois derniers chants. J'achevai le troisième et le quatrième ; le cinquième seul restait à finir. En revenant à Paris, tous mes effets me furent volés, et du même coup mon porte-feuille, où étaient, avec quelques autres papiers assez précieux pour moi, ces trois chants de mon Adonis.

Le chagrin que j'en eus ne fait sans doute rien à personne : aussi je n'en parlerai pas. Ma mémoire me rappelait bien alors quelques lambeaux ; mais il aurait fallu refaire

presque tous ces deux chants , et , à peu de chose près , entièrement le dernier. Je n'en eus pas le courage , ou plutôt j'eus celui de renoncer enfin tout-à-fait à cette entreprise *juvénile* , dont il n'était pardonnable de me faire un objet de travail qu'à l'âge où je l'avais formée pour la première fois.

Les deux premiers chants , que j'avais laissés à Paris , ont échappé seuls à ce naufrage. Ils peuvent , en paraissant au grand jour , en éprouver un d'une autre espèce. Quoique terminés , ils n'avaient point encore reçu cette dernière main qu'on ne donne à un ouvrage qu'après l'avoir conduit jusqu'à la fin ; mais j'ai senti une répugnance invincible à y rien faire de plus.

Ils ne contiennent de l'action du poëme que ce qui précède la rencontre et les amours de Vénus et d'Adonis. Les deux suivans étaient consacrés à la peinture très variée de ces amours. Le cinquième l'était à la jalousie

de Mars , à la Chasse fatale du sanglier , à la mort d'Adonis et aux jeux funèbres célébrés en son honneur.

Au lieu de regretter ce qui a péri , peut-être jugera-t-on , après avoir lu ces deux chants , qu'il n'y aurait pas grand mal quand ils auraient éprouvé le même sort.

---

# ADONIS,

POÈME.

---

## CHANT PREMIER.

FILLE de l'Onde, et mère de l'Amour,  
Divinité de la Sphère éclatante  
Qu'on voit aux cieux, courrière diligente,  
Guider la nuit, et ramener le jour;  
Astre fécond, dont l'active influence  
Jusques au sein de l'humide séjour  
Épand des feux, sources de l'existence;  
Belle Vénus ! viens donner à ma voix  
Ces tendres sons, cette douce harmonie  
Dont tu douas le Cigne d'Ausonie (1)

---

(1) Le Marini.

Qui d'Adonis a chanté les exploits ,  
Exploits charmants , et les seuls que j'envie !

Il célébra ton aimable Chasseur ,  
Peignit tes feux , son bonheur et sa gloire ,  
Et tes plaisirs , que suivit la douleur ,  
Lorsqu'aiguisé par un Dieu destructeur ,  
D'un Monstre affreux le meurtier Yvoire  
Le moissonna , comme une tendre fleur.

De ce Poète , au sommet du Parnasse  
Le nom fameux planerait aujourd'hui ,  
Si dans ses vers , pleins d'une heureuse audace ;  
Le bel-Esprit n'eût semé trop d'ennui.  
Je ne veux point m'égarer avec lui ;  
Mais je voudrais son génie et sa grâce.

Toi , le plus jeune et le plus grand des Dieux ,  
Cruel Enfant d'une Mère si tendre !  
Pour m'inspirer descends du haut des cieux .  
De mes efforts , sans toi , que puis-je attendre ?

Aidé par toi, je puis tout entreprendre.  
De ton flambeau les brûlantes ardeurs  
De mes beaux jours ont échauffé l'aurore :  
Mon cœur pour toi s'est empressé d'éclorre :  
Aujourd'hui même, en butte à tes rigueurs,  
De tous tes feux, hélas ! il brûle encore.  
Puisse du moins un Mortel qui t'adore,  
En te chantant oublier ses malheurs !

L'Amour m'entend : de ses brillantes ailes  
Autour de moi les doux frémissements  
Agitent l'air : de vives étincelles,  
Des traits de feu pénètrent tous mes sens.  
Écoutez-moi, Beautés ! Amants fidèles !  
Et quelque trait qui vous puisse frapper  
Dans mes récits, croyez ce que j'annonce :  
Amour m'inspire : Amour peut-il tromper ?  
Beautés, Amants ! dictez moi la réponse.

Quand ce Vainqueur, qui vous doit ses lauriers,

Eut ici-bas tourné toutes les têtes ,  
Il s'envola , cherchant d'autres conquêtes ,  
Au haut des cieux. Le fier Dieu des guerriers ,  
Le blond Phébus , et Jupiter lui-même  
Sous ses drapeaux marchèrent les premiers.  
Plus d'une fois , on vit le Dieu suprême ,  
Pour les plaisirs oubliant la grandeur ,  
Quitter sa Cour , son aigle , son tonnerre ,  
S'humaniser , et chercher sur la terre  
L'égalité , source du vrai bonheur.

Toujours heureux , et toujours infidelle ,  
L'Olympien , d'une simple Mortelle  
Venait encor de se montrer épris :  
Son immortelle , et peu traitable Épouse  
Fit retentir le céleste pourpris  
Des vains éclats de sa fureur jalouse ;  
Puis s'alla plaindre à la belle Cypris  
De cet affront , ouvrage de son fils.

« Reine des Dieux , lui répond Cithérée ,



- » Appaisez-vous : que votre voix sacrée
- » Ne trouble point ce paisible séjour !
- » Je punirai celui qui vous offense.
- » Dieux et mortels s'en plaignent chaque jour ;
- » Les Dieux ont tort, à parler sans détour ;
- » C'est d'eux qu'il tient son âge et sa puissance :
- » Ils préparaient une excuse à l'Amour,
- » En le douant d'une éternelle enfance.
- » Mais vos désirs me seront une loi :
- » De son supplice et de votre vengeance,
- » Noble Junon ! reposez-vous sur moi. »

Junon sourit : elle en parut plus belle.

L'humeur sied mal à plus d'une Mortelle ;

Et fussiez-vous une Divinité,

L'humeur encor ternit votre beauté.

Vénus s'empresse : à l'instant elle appelle ,

A haute voix , cet Enfant détesté.

Or au milieu de toutes ces menaces ,

Lorsque pour lui l'Olympe est en rumeur ,



Que fait l'Amour ? il joue avec les Grâces.  
Sans repentir, sans projets, sans frayeur,  
Insouciant, comme on l'est à son âge,  
Il ne sait pas que Junon en fureur  
Va contre lui faire éclater l'orage.

« Source du mal, ennemi de tout bien,  
» Enfant maudit, dont le Sort m'a fait mère  
» Pour le malheur du monde et pour le mien,  
» Quoi ! dit Cypris, menace ni prière,  
» Rien ne fléchit ton naturel pervers !  
» Par toi, ma paix tous les jours est troublée,  
» Contre tes coups la divine Assemblée  
» Est sans défense ; et même dans tes fers  
» On voit languir le Dieu de l'Univers !

» Qu'ils soient le but de tes flèches cruelles,  
» Tous ces plaintifs et fragiles Humains,  
» Faible jouet des Dieux et des Destins ;  
» Je le permets ; et les lois éternelles

- » Ont dès long-temps mis leur sort dans tes mains.
- » Mais puis-je voir sans honte et sans colère
- » De ton carquois les traits empoisonnés ,
- » Blessé du ciel les Maîtres fortunés ,
- » Et Jupiter , leur monarque et mon père ,
- » Se rabaissant aux beautés de la terre ,
- » Tantôt mugir , en taureau furieux ,
- » Tantôt soumettre , en cigne harmonieux ,
- » Son cou flexible à ton joug odieux ?
- » De sa Moitié les plaisirs légitimes ,
- » Les chastes feux à chaque instant souillés ,
- » Le Ciel sans mœurs , et tous les Dieux brouillés ,
- » Voila tes jeux et tes exploits sublimes !
- » Et c'est à moi qu'on impute tes crimes !
- » Ils sont au comble : et je dois t'en punir. »

L'Enfant surpris a beau prier , gémir :  
Il tient en main deux frais bouquets de roses ,  
Dans ses jardins nouvellement écloses ,  
Et qu'il destine à former ces doux nœuds

Dont il unit les cœurs bien amoureux.  
Mais par malheur , à ces roses divines  
Le plus souvent il laisse leurs épines.  
Vénus les prend , elle en frappe son Fils  
A coups pressés ; sur ses membres meurtris,  
Les traits aigus, les pointes acérées  
Ont imprimé leurs traces empourprées.  
L'Amour blessé jette des cris perçants  
Qui font trembler les célestes demeures :  
Il sort du ciel, et vole en peu d'instants  
Jusqu'à la sphère où, Monarque des Temps,  
Environné de rayons éclatants ,  
L'ardent Phébus règne au milieu des Heures.

Dans le parvis du temple radieux,  
Il voit briller l'Étoile orientale,  
Qui remplissant sa tâche matinale,  
De sa clé d'or ouvrait déjà les Cieux.  
Sur un coursier, dont l'ombre et la lumière  
Ont nuancé les douteuses couleurs ,

Qui de nectar, de rosée et de fleurs  
Toujours nourri, secouant sa crinière,  
Parfumait l'air d'arabiques odeurs,  
Le Crépuscule, avec lenteur, s'avance.  
La violette, et le jeune lilas,  
Les lis et l'or qu'il sème sur ses pas,  
Jonchent la route, où Phébus qu'il devance  
Va s'élançer dans sa carrière immense.

Déjà l'Aurore au front jeune et vermeil  
De tendres fleurs a couronné sa tête :  
Mais elle attend les ordres du Soleil ;  
Et sur le seuil encor elle s'arrête.  
Elle pleura voyant pleurer l'Amour :  
Sur l'incarnat de sa joue humectée  
On vit couler une pluie argentée.  
Prête à franchir la barrière du jour,  
L'Aube tendit son urne cristalline,  
Y recueillit cette fraîche vapeur,  
Et relevant sa robe purpurine,

En essuia les beaux yeux de sa Sœur.

L'Amour, admis dans cette riche enceinte,  
Voit le Soleil arrêtant les efforts  
De ses coursiers, qui cèdent avec crainte,  
Mais qui fougueux, impatients du mors,  
Impatients d'une plus longue attente,  
Frappent l'Ether de longs hennissements.  
Le Ciel gémit sous leurs pieds frémissants :  
Leur bouche exhale une flamme écumante ;  
Et sur leur dos flottent leurs crins ardents.

Là, l'immuable et passagère Année  
Dans les replis d'un corps souple et rampant  
S'enveloppait, et sur soi ramenée,  
Mordait sa queue, en flexible serpent.  
Les quatre Sœurs, dont le retour nous donne  
Ou la verdure, ou les blondes moissons,  
Le doux nectar qui parfume la tonne,  
Ou les frimas et les tristes glaçons,

De leur Monarque apprêtaient la couronne.  
Toujours détruits et renaissant toujours,  
Capricieuse et changeante cohorte,  
Les Mois formaient une brillante escorte  
Autour du char. Près d'eux étaient les Jours,  
Environnés de Suivantes ailées,  
Qui sur deux rangs voltigeaient rassemblées.  
Des Africains douze avaient la couleur ;  
Douze du Lis effaçaient la blancheur.  
Auprès du char ce dernier rang s'arrête,  
Suspend son vol ; et tandis qu'il apprête  
Les rênes d'or et le joug de saphirs,  
Phébus, tournant sa tête rayonnante,  
Voit près de lui l'Amour qui se lamente,  
Et qui s'approche en poussant des soupirs.

Phébus avait la Reine de Cythère  
Pour ennemie : ils s'en voulaient tous deux,  
Depuis le jour qu'à son Mari boîteux  
Il dénonça cet antique adultère

Que le Parnasse a rendu si fameux.

Vulcain suprit le fier Dieu de la guerre

Dans les secrets de son art inventif :

Le Dieu du jour , lui prêtant sa lumière ,

Vint éclairer ce spectacle lascif ,

Et des Amours déshonorant la Mère ,

La fit rougir , à la face des Cieux ,

Sous un filet envié par les Dieux.

L'Enfant plaintif lui raconta sa peine.

« Quoi ! dit Phébus , d'une Mère inhumaine

» Pour te venger , n'as-tu donc que des pleurs ?

» Laisse aux Mortels ces honteuses douleurs.

» Es-tu l'Amour ? es-tu ce Dieu terrible ,

» Ame et tyran de la Terre et du Ciel ,

» Qui dans les cœurs , d'une main invincible ,

» Verse à longs flots l'ambrosie et le fiel ?

» Où sont tes traits , et les flammes actives

» De ce flambeau , redoutable autrefois ?

» Quoi ! l'on t'outrage , et tes flèches captives



- » Dorment encor dans ton faible carquois !
- » Éveille-les : prends ces puissantes armes :
- » Qu'à sa vengeance on connaisse l'Amour :
- » Frappe Vénus : frappe ; et fais à ton tour
- » Verser des pleurs à l'Auteur de tes larmes.

- » De la punir j'ai trouvé le moyen.
- » Sur les confins de l'heureuse Arabie,
- » Second Phénix de sa riche Patrie,
- » Unique fruit d'un coupable lien ,
- » Vit Adonis , enfant du beau Cinyre
- » Et de Myrrha , dont le triste délire
- » S'exhale encore en liquides odeurs
- » Sur des rameaux enrichis de ses pleurs.
- » Du voile épais d'une nuit ténébreuse
- » Elle couvrit son amour effrené :
- » Mais lorsqu'enfin ce Prince infortuné
- » Eut éclairé sa trame incestueuse ,
- » Myrrha , fuyant la fureur vertueuse
- » D'un Roi sévère, et d'un Père indigné ,



» Vint déposer sur ce bord éloigné  
» De ses transports le trop malheureux gage.  
» Elle expira sur le même rivage,  
» Laisant ce Fils de ses larmes baigné,  
» Étrange Fils! qui, naissant, eut pour mère  
» Sa propre Sœur, et son Aïeul pour père!

» Mon œil perçant, qui voit d'un seul regard  
» Tous les objets que l'Univers rassemble,  
» Ne vit jamais tant de beautés ensemble.  
» Il les ignore; et l'étude ni l'art  
» Ne valent pas cette aimable ignorance :  
» Nature exprès le fit pour ta vengeance.  
» Que ta Marâtre apprenne en le voyant  
» Que cet Amour, qu'elle traite en enfant,  
» Est le Tyran des fiers Tyrans du monde :  
» Qu'une blessure incurable et profonde  
» Plaise à son cœur, même en le déchirant :  
» Qu'enfin la peine à l'offense réponde,  
» Si le succès couronne tes efforts,

- » J'ai sur le Pinde une lyre éloquente ,
- » Qui des Neuf Sœurs excite les transports :
- » Je te la donne. Ainsi posant les armes ,
- » D'un nouvel art tu goûteras les charmes ;
- » Art bienfaisant, qui calmant tous les maux ,
- » Du bonheur même augmente le délire !
- » Il doit surtout convenir à l'Amour ;
- » Et tu pourras te servir tour à tour ,
- » Ainsi que moi , de l'Arc et de la Lyre. »

A ce discours, le cœur du jeune Dieu  
Se sent gonflé d'orgueil et de courage :  
Sans rien répondre, il quitte ce beau lieu,  
Précipitant vers l'Arabique plage  
Son vol léger : plus vite que le vent  
Il court des vents la mobile carrière.  
Pendant la nuit, tel que l'on voit souvent  
Tomber des Cieux une Etoile légère :  
Son front brûlant paraît armé d'éclairs :  
Objet terrible, et signal de colère ,

Mais radieuse et belle Passagère,  
Elle parcourt le vaste champ des airs.  
Tenant son arc et sa torche allumée,  
Ainsi l'Amour en descendant des Cieux,  
Laisse dans l'air une trace enflammée.  
L'ardent sillon qui le suit en tous lieux,  
Fuit et serpente à travers les nuages :  
Le feu du jour et le feu des orages  
Sont amortis, effacés par ses feux.  
Il tombe enfin sur la plaine liquide :  
En voltigeant, il en rase les flots,  
En suit le bord, et frappe les échos  
Du battement de son aile rapide.

L'avidé Autour, qui poursuivait dans l'air  
Le Tourtereau, tendre et timide proie,  
En le serrant ne sent pas tant de joie  
Qu'en eut l'Amour, quand planant sur la mer,  
Dans tout l'éclat de sa beauté naïve  
Il vit paraître Adonis sur la rive.

Il est un âge , hélas ! trop dangereux ,  
Age charmant , qu'on nomme Adolescence ,  
Où , tourmenté du besoin d'être heureux ,  
L'Homme renonce aux jeux de son enfance :  
Fier de sentir sa nouvelle existence ,  
Son cœur naissant brûle pour d'autres jeux.  
L'Enfant aimable à peine atteint cet âge :  
A peine encore un blond duvet ombrage  
Son teint vermeil : en mobiles anneaux ,  
Ses beaux cheveux flottent à l'aventure :  
Son front , ses yeux , sa charmante figure ,  
Du Titien laisseraient les pinceaux.

Tout plaît en lui : tout ce que la Nature  
A de parfait s'y trouve rassemblé :  
Avec les Lis l'incarnat est mêlé :  
A la douceur se réunit l'audace ,  
A la fierté , la mollesse et la grâce.  
Telle des Dieux et des jeunes Héros  
On peint la force et la beauté naissantes :

Tel chez Ino fut le Dieu des Bacchantes :  
C'est Mars enfant; c'est Achille à Scyros;  
C'est Adonis. Quand de flèches avides  
Sa main guerrière épuise son carquois ,  
Quand il affronte , ou poursuit dans les bois  
Les sangliers ou les biches timides ,  
Et qu'avec grâce , intrépide chasseur ,  
Lançant la mort , il tend son arc vainqueur ;  
Au jeune Dieu des Amants et des Belles  
Pour ressembler , s'il lui manque un seul trait ,  
Si de l'Amour il n'est pas le portrait ,  
C'est qu'il n'a pas son bandeau ni ses ailes.

Tandis qu'ainsi , dans la vaste forêt ,  
Séjour natal , berceau de son jeune âge ,  
Il va suivant quelque bête sauvage ,  
De son destin l'inévitable arrêt  
De la forêt le conduit au rivage.  
Un peu plus loin , dans un lieu retiré ,  
Tranquille abri , qui des vents ignoré ,

En se courbant , renferme l'Onde amère ,  
Il aperçoit une barque légère ,  
Un faible esquif, seul et sans conducteur,  
Dans cet azile obscur et solitaire,  
Abandonné par un pauvre Pêcheur ,

Là , tout à coup , vient s'offrir à sa vue,  
Nymphé ou Déesse , une Femme inconnue.  
Un nœud retient l'or de ses blonds cheveux ,  
Qui sur son front flotte en gerbe ondoyante :  
On voit , au gré des vents capricieux,  
Se déployer sa robe transparente ,  
Tissu formé d'une étoffe brillante  
Qui se dérobe à qui veut la saisir.  
Dans sa main droite est la Corne abondante ,  
Qui d'un Avare est l'unique désir :  
L'autre balance une boule fragile.  
Sur une roue inconstante et mobile ,  
Son pied voltige avec légèreté ,  
Fuit et revient sur la plaine liquide

Plus promptement que le feuillage aride  
Par l'Aquilon dans les bois emporté.

« Celui qui veut être heureux sur la terre,  
» Porter un sceptre, ou gagner un trésor,  
» Ainsi chantait la bizarre Étrangère,  
» Que dans l'instant, prenant ma tresse d'or,  
» Il me saisisse : un moment s'il diffère,  
» Je disparaîs, pour ne plus revenir :  
» Au même lieu je ne puis me tenir  
» Sur cette roue incertaine et glissante ;  
» Moi-même en vain je veux la retenir :  
» Dans l'inconstance elle est toujours constante. »

Elle se tut ; avec un doux souris,  
Jeta les yeux sur le bel Adonis,  
Et des rochers dégageant la nacelle,  
Au gouvernail elle courut s'asseoir.

« Viens, Adonis, suis-moi, lui disait-elle :  
» Viens dans ma barque, et tu vas bientôt voir



- » Se démentir ton étoile cruelle.  
» Marche sans crainte où ma voix te conduit.  
» Le sot Vulgaire et m'insulte et me fuit :  
» Je suis , dit-il , un songe , une ombre vaine ,  
» Qu'un souffle élève et qu'un souffle détruit ;  
» Mais mon Enfant , je suis Déesse et Reine.  
» Qui veut servir Mars , Plutus ou l'Amour ,  
» Doit m'implorer : aux champs , comme à la Cour ,  
» Sur l'Univers je règne en Souveraine.  
» C'est moi qui fais et dépose les Rois :  
» La folle ardeur d'une mère coupable  
» T'ôta l'Empire ; et je veux à tes lois  
» En soumettre un plus doux et plus aimable. »

A ce discours , Adonis , curieux  
De côtoyer ces bords délicieux ,  
Légèrement s'élançe du rivage ,  
Saute à la proue , et devenu rameur ,  
En se jouant , bat d'une main peu sage  
L'Onde qui dort dans un calme trompeur.



Sur le limpide azur , qui d'une glace  
Plane et brillante imite la surface ,  
Tranquillement il va rasant d'abord  
Ces lieux déserts , témoins de sa naissance :  
Mais de son âge écoutant l'imprudence ,  
Il veut bientôt voguer plus loin du bord ;  
Et se fiant aux ondes infidelles ,  
Il n'entend plus , sur ces rives si belles ,  
Le flot mourant , qui , pour dernier effort ,  
Tout couronné de diamants liquides ,  
En gémissant , mord les rochers humides.  
La Terre fuit ; en peu d'instants ses yeux  
Ne verront plus que la Mer et les Cieux.

---

---

# ADONIS,

POÈME.

---

## CHANT DEUXIÈME.

**T**OUJOURS voguant, sans songer au retour,  
Le beau Rameur suivait ainsi pour guides  
Quatre ennemis également perfides,  
L'Onde, les Vents, la Fortune et l'Amour.  
Également, ai-je dit? non, sans doute.  
Si vous croyez les Zéphyrs caressants,  
Ou la Fortune, ou les Flots inconstants,  
Faibles Humains, je sais qu'il vous en coûte;  
Mais c'est l'Amour encor que je redoute  
Plus que les Flots, la Fortune et les Vents.

Lorsque ce Dieu, méditant sa vengeance,

Vit Adonis seul au milieu des mers,  
Il sentit naître en son esprit pervers  
Une orgueilleuse et cruelle espérance.  
D'un œil malin visitant son carquois :  
« C'est peu, dit-il, pour servir ma colère  
» De tous ces traits, dont le cœur de ma Mère  
» S'est déjà vu blessé plus d'une fois.  
» Il faut, il faut pour ma nouvelle injure  
» Un trait nouveau, dont l'atteinte plus sûre  
» Et plus profonde allume dans ses sens  
» Un feu vengeur que rien ne puisse éteindre,  
» Et que les Dieux, témoins de ses tourments,  
» Par cet exemple apprennent à me craindre. »  
Il dit; et vole, en achevant ces mots,  
Trouver son Père aux forges de Lemnos.

Bientôt il voit la caverne enfumée,  
Sombre fournaise, où le boiteux Vulcain  
Forge, répare et polit de sa main  
Tout l'arsenal de la céleste armée.

La porte s'ouvre ; et dans ce noir séjour  
Le travail cesse à l'aspect de l'Amour.  
Mille instruments en remplissent l'enceinte,  
D'un art profond industrieux effets,  
Les uns finis, les autres imparfaits ;  
Un casque d'or, où la Terreur est peinte,  
Signal d'effroi, cher au Dieu des combats ;  
Le foudre ailé, qui terrassa l'audace  
Des fiers Titans ; la lance de Pallas ;  
L'arc d'Apollon ; l'épieu dont à la chasse  
Sa Sœur atteint les monstres des forêts ;  
L'humble râteau de la blonde Cérés ;  
La faux du Temps, qui se cache et nous tue ;  
D'Alcide enfin la noueuse massue ;  
Le sceptre affreux du Tyran des Enfers,  
Et le trident du puissant Dieu des mers.  
Là, sont encor les bruyantes trompettes,  
Que fait sonner, souvent pour de hauts faits ;  
Souvent aussi pour d'illustres forfaits,  
La Renommée aux bouches indiscrètes.

Au fond de l'autre où luit un noir foyer,  
Le jour, la nuit, l'éternel Ouvrier,  
Sans se lasser, bat l'enclume enflammée.  
Son front, ridé par l'âge et la chaleur,  
Toujours baigné d'une immonde sueur,  
Son sein noirci de cendre et de fumée,  
Sa barbe humide et ses sales cheveux  
D'un Immortel font un objet hideux.

Lorsque son Fils devant lui se présente,  
Le lourd marteau, la tenaille mordante  
Quittent ses mains : il serre entre ses bras  
Du jeune Amour les membres délicats ;  
Et le pressant sur sa large poitrine,  
Au teint fleuri de l'enfant d'Érycine  
Grossièrement il imprime un baiser.  
L'Amour gémit, mais n'osa refuser.  
« Exauce-moi, lui dit-il, ô mon Père !  
» Forge à l'instant une flèche légère,  
» Un trait perçant, plus fin, plus dangereux

» Que tous mes traits. Je ne puis ni ne veux  
» En ce moment t'expliquer ce mystère :  
» Tu le sauras quand nous serons vengés.  
» Un cœur, par qui nous fûmes outragés,  
» Doit en ce jour devenir ma victime ;  
» Ton déshonneur, le mien , voilà son crime.  
» Fais éclater ton art et ton savoir ;  
» Mais hâte-toi : ma gloire, mon pouvoir,  
» Tout est perdu si je diffère encore. »

Pour seconder un projet qu'il ignore ,  
Sans retarder, sans répondre, Vulcain  
Au dur acier unit l'or et l'airain :  
De trois métaux sa main industrielle,  
En les mêlant fait un métal divin.  
L'Amour y joint une eau mystérieuse,  
Philtre sorti des yeux infortunés,  
Par ses rigueurs aux larmes condamnés.  
Le feu durcit cette lame brillante.  
Rangés autour, trois Cyclopes affreux,

Dont un seul œil orne le front poudreux ,  
La font gémir sous la masse bruyante  
Des lourds marteaux ; et leurs coups vigoureux  
Sont répétés sous la voûte fumante.

L'ardent Vulcain les presse ; et cependant  
De la Beauté qu'Amphitrite vit naître ,  
L'audacieux et téméraire Enfant  
Épiait tout , sans vouloir rien connaître :  
Pourvu qu'il nuise , il est toujours content.  
Déjà certain du succès de sa ruse ,  
Il ne sait plus ni gémir ni prier ;  
Il rit , il court ; et méchamment s'amuse  
A renverser tout ce riche atelier.

Aux noirs Géants , empressés à lui plaire ,  
Tantôt livrant une indiscrete guerre ,  
Et de sa main couvrant un de ses yeux ,  
Il les poursuit d'un ris malicieux ;  
Tantôt boitant pour imiter son Père ,



Et de son arc se faisant un appui,  
En sautillant, il marche auprès de lui.

« Vos bras, dit-il, ont bien peu de puissance !  
» Sur le métal rougi dans vos fourneaux,  
» Avec effort ils lèvent ces marteaux :  
» Moi, d'un enfant je n'ai que l'apparence ;  
» Je suis cent fois plus robuste que vous :  
» Rien ne résiste à mon pouvoir suprême :  
» Tout m'obéit, tout cède ; et sous mes coups  
» Le diamant se briserait lui-même. »

Dans son maintien, dans ses regards moqueurs,  
Se peint l'audace et la joie insolente.

« Dieu de Lemnos ! ton foyer que l'on vante  
» De mon flambeau n'eut jamais les ardeurs.  
» Qu'enflamme-t-il ? une masse pesante :  
» Moi, je dévore et consume les cœurs. »

Il prend en main la foudre étincelante  
Qui fait trembler et la Terre et les Cieux.



Et s'adressant au souverain des Dieux :

- « La voilà donc cette arme redoutable ,
- » Que ton bras lance , ô puissant Jupiter ,
- » Sur l'innocent comme sur le coupable ;
- » Ou qui soudain s'évaporant dans l'air ,
- » N'a d'autre effet qu'un bruit insupportable !
- » Je ne sais point faire tant de fracas ;
- » Mais en secret j'excite plus d'orages ;
- » Et tel qui tonne , assis sur les nuages ,
- » Tu le sais bien , ne me résiste pas. »

La foudre échappe à sa main enfantine.

- « Ah ! si j'étais , dit-il , au haut des airs ,
- » Combien de tours et de monts en ruine !
- » Que de Mortels plongés dans les Enfers ! »

En parcourant cette caverne obscure ,

De tous côtés il jette ses regards ;

Il voit briller le casque du dieu Mars ,

Son bouclier , sa menaçante armure :

« Voyons , dit-il , à ce fameux Guerrier

» Si je puis faire encor quelque blessure. »

Il tend son arc , perce le bouclier ,

Brise le casque et fausse la cuirasse.

Vulcain riait de cette folle audace :

« Tu ris ; lui dit l'Enfant dénaturé ,

» En reprenant sa flèche vengeresse :

» Ne sais-tu pas que je change à mon gré

» Les ris en pleurs , et la joie en tristesse ? »

Il dit , s'envole , et près de Ténaros ,

Pour se venger prêt à troubler le monde ,

Il va trouver l'humide Roi des flots.

C'est là qu'au sein d'une grotte profonde ,

Dans un palais de liquide cristal ,

Règne ce Dieu , dont le trident fatal

Frappe la Terre et fait soulever l'Onde.

En mugissant la Mer se brise et gronde

Contre les murs de ce brillant séjour :

Écho répond des antres d'alentour.

L'Amour paraît : les Vagues écumantes

Courbent vers lui leurs cimes blanchissantes :  
Les Flots émus s'ouvrent devant l'Amour.  
Des deux côtés leur onde amoncelée  
S'élève, et forme un liquide rempart.  
En traversant cette étroite vallée,  
L'Enfant ailé répand d'un seul regard  
Autour de lui des ardeurs inconnues.  
On voit frémir les ondes suspendues,  
Et s'agiter leurs habitants nombreux,  
Sujets nouveaux de l'Empire amoureux.

Dissimulant ses desseins dangereux :  
« Je ne suis point, dit l'Amour à Neptune,  
» Par la colère amené devant toi :  
» J'aime la Paix : la Guerre m'importune ;  
» Et la Vengeance est sans charmes pour moi :  
» Mais du Destin je dois suivre la loi.  
» Ne vois-tu pas, aux bords où la Syrie  
» Joint son empire à l'empire des mers,  
» Ce bel Enfant qui, loin de sa patrie,

- » Va se jouant avec les flots amers ?  
 » Ce que Vénus est entre les Déesses,  
 » Adonis l'est entre tous les Mortels.  
 » A sa beauté les décrets éternels  
 » Ont de Vénus destiné les caresses,  
 » Unique prix digne de tant d'attraits !  
 » Et c'est à moi de percer de mes traits  
 » Ce jeune cœur, libre et sauvage encore.
- » Ah ! si c'est toi qui fis naître l'Amour,  
 » Si de tes flots on vit jadis éclore  
 » Cette Déesse à qui je dois le jour,  
 » A tes désirs si ma reconnaissance  
 » A quelquefois livré pour récompense  
 » Plus d'un Objet qui te rendit heureux,  
 » Dieu du trident, daigne exaucer mes vœux !  
 » Quelques instants, de tes plaines profondes  
 » Trouble la paix, et permets qu'Adonis  
 » Soit emporté par les vents et les ondes  
 » Vers l'île heureuse où commande Cypris.

- » Qu'ainsi toujours Amphitrite plus belle
- » Puisse à tes feux prodiguer ses beautés,
- » T'aimer toujours, et, sans être infidelle,
- » Te pardonner mille infidélités ! »

A ce discours du fils de Cythérée,

En souriant, Neptune répondit :

- « Au fond des eaux, sur la voûte azurée,
- » Même aux Enfers, tout aime, tout jouit :
- » En jouissant le Monde t'obéit.
- » Père et vainqueur de toute la Nature,
- » Quand l'Univers est plein de tes bienfaits,
- » Commande en Maître aux heureux que tu fais.
- » De ton souhait pour confirmer l'augure,
- » Pour m'acquitter de tout ce que je dois
- » A tes bontés, s'il ne faut qu'un orage,
- » Combien les mers vont frémir à ma voix !
- » Que de Nochers sont voisins du naufrage !
- » Ils se plaindront ; mais si plus d'une fois,
- » Sans intérêt, sans plaisir, sans colère,

» Et seulement pour éviter l'ennui  
» Qui me poursuit, comme un Roi de la terre,  
» Dans mes États j'ai fait régner la guerre,  
» N'est-elle pas légitime aujourd'hui,  
» Puisqu'elle m'offre un moyen de te plaire ? »

Avec fracas il se lève à ces mots ;  
De son trident frappe l'humide plaine :  
La mer se trouble, Aquilon rompt sa chaîne ;  
Un bruit affreux fait mugir les échos :  
L'onde y répond ; et la fangeuse arène,  
En bouillonnant, monte au sommet des flots.  
Les eaux du Ciel s'échappant de la nue,  
A l'Océan se mêlent dans les airs ;  
Et près des Cieux la Vague suspendue,  
Dans le nuage un instant confondue,  
En s'écroutant l'entraîne au sein des mers.

Dans ce péril, navigateur timide,  
Que feras-tu, malheureux Adonis ?

Dans les forêts ton ame est intrépide ;  
Mais à tes yeux effrayés et surpris  
Tout est nouveau sur l'Empire liquide :  
Comment braver , sans secours et sans guide ,  
Les éléments contre toi réunis ?

L'Esquif léger court et se précipite ,  
Au gré des vents , sur l'abîme orageux :  
Son flanc s'incline ; et le flot qui s'irrite  
Fond et l'inonde en bouillons écumeux.  
Du haut des Cieux la sombre Nuit s'élançe ,  
Et d'Adonis redouble la terreur :  
Pâle , interdit , sans voix , sans espérance ,  
L'aspect affreux de ce péril immense  
Confond ses yeux , épouvante son cœur.

Mais à l'instant où la frêle Nacelle<sup>20</sup>  
Semble perdue au sein des vastes Mers ,  
Lorsque ses bords déchirés , entr'ouverts ,  
De toutes parts boivent l'onde cruelle ,



Et qu'éloigné de tout secours humain ,  
Pour Adonis le naufrage est certain ,  
Au même instant, d'une course rapide  
La Nef trompant le vain courroux des flots,  
Touche la Terre, et sur le sable humide,  
Parmi des joncs trouve enfin le repos.

Loin de ces Mers, qui d'îles parsemées,  
Roulent des eaux par Cybelle enfermées,  
Vers l'Orient, sous un climat heureux,  
Une île étend ses côtes parfumées,  
D'où l'œil découvre et ce Nil si fameux,  
Qui fend sept fois l'arène limoneuse,  
Et ce Taurus, dont la cime orgueilleuse  
Élève un front qui se perd dans les Cieux.  
Rhode est au loin, plus près la Cilicie,  
Et les confins de la riche Syrie.  
Là, fut jadis le fortuné séjour,  
Où la Beauté qu'on vit naître de l'Onde  
Se dérobait, loin du reste du monde,



Aux yeux malins de la céleste Cour.

Vénus trouvait sur la verte prairie,  
Au fond des bois, au bord des fraîches eaux,  
Un Ciel plus doux, que l'autre Ciel envie.  
Dans ces beaux lieux, des Ris, des Jeux suivie,  
Elle échappait par des plaisirs nouveaux  
Aux longs dégoûts d'une immortelle vie.  
Là cependant, à sa Divinité,  
Des autres Dieux suivant le noble exemple,  
Elle permit qu'on élevât un temple,  
Temple fameux, et dans l'Antiquité  
De vrais amants chaque jour fréquenté.

La Nef aborde à cet heureux rivage :  
Faible, craintif, Adonis y descend.  
L'onde s'appaise; et l'horreur du naufrage  
Frémit encor dans son cœur palpitant.  
De-tous côtés il porte au loin la vue;  
Son œil se perd dans l'immense étendue

Des bois épais et des vastes déserts  
Qu'environnait le sein bruyant des Mers ;  
Mais ces déserts et cette solitude  
Ont des attraits , qui bientôt de son cœur  
Ont effacé l'effroi , l'inquiétude ,  
Et ses dangers , et Neptune en fureur.

Là , d'un Ciel pur la fraîcheur éternelle  
Fait un Printemps de toutes les Saisons :  
L'affreux Hiver porte ailleurs ses glaçons ,  
L'Été sa foudre et son ardeur cruelle :  
La sombre pluie et les vents furieux  
N'y souillent point les présents de l'Automne :  
Flore y sourit à côté de Pomone ;  
Et tous les Mois , réunis dans ces lieux ,  
Au jeune Avril ont cédé la couronne.  
Les prés rians étalent mille fleurs  
Qu'en murmurant nourrit une eau limpide :  
Zéphyr enlève et confond leurs odeurs ,  
Zéphyr léger , souffle pur et fluide ,

Qui va , revient par de douces erreurs  
Et sur les Mers , au passager avide  
Apporte au loin ces parfums enchanteurs.

Lorsqu'Adonis apparaît dans ces plaines ,  
Tout à ses yeux semble encor s'embellir :  
Du rossignol plus doux est le soupir ;  
Plus amoureux est l'accent de ses peines.  
Sous les ormeaux , au pied noueux des chênes ,  
D'heureux bergers célèbrent tour à tour  
L'aimable Paix , la Nature et l'Amour.  
Tout retentit du doux chant des Musettes ,  
Des sons joyeux du rustique hautbois ;  
Et les troupeaux qui peuplent ces retraites ,  
Ou mugissants , ou bêlants dans les bois ,  
A ce concert , de loin , joignent leurs voix.

Sur l'herbe tendre , un jeune Solitaire  
Se reposait à l'ombre d'un palmier.  
Son arc languit détendu sur la terre :

Sur son épaule un carquois meurtrier  
Est suspendu : son vêtement grossier  
Étale aux yeux la peau d'un loup sauvage :  
Mais sa beauté, la fleur de son jeune âge,  
Le vif éclat de son teint coloré,  
Ses blonds cheveux, que Zéphyr a son gré  
Fait voltiger autour de son visage ;  
La lyre enfin qui gémit sous ses doigts,  
Tout prouve assez qu'étranger dans ces bois,  
Il est chasseur et berger par son choix.

Jetant les yeux sur le fils de Cinyre,  
Il suspendit les accords de sa lyre,  
Et l'invita, de sa beauté surpris,  
A partager le frais de cet ombrage,  
Et le repos de ces gazons fleuris.  
Le Voyageur, charmé de ce rivage,  
Et de son Hôte, et de son doux langage,  
Auprès de lui s'assied parmi les fleurs.  
Puis, il lui dit son nom et sa patrie,

- En peu de mots lui raconte sa vie,  
Et puis ajoute : « O vous à mes malheurs  
» Qui témoignez un intérêt si tendre !  
» A votre tour daignerez-vous m'apprendre  
» A qui je dois cet accueil généreux ;  
» Chez qui je suis , et quels sont ces beaux lieux,  
» Où la Pitié si bien se fait entendre ?
- » Bel étranger , répondit le Pasteur ,  
» Quand vous saurez où le sort vous amène ,  
» Vous oublierez son ancienne rigueur ,  
» Vos premiers jeux , votre forêt lointaine ,  
» Et les dangers qui sur l'humide plaine  
» De vos beaux jours ont menacé la fleur.  
» Cypre est le nom de cette île charmante :  
» C'est de Vénus l'ordinaire séjour.  
» Ce beau palais , dont la tête imposante  
» Domine au loin les arbres d'alentour ,  
» Est à son Fils ; c'est le palais d'Amour.  
» Pour y régner , la plus belle Déesse

- » Quitte souvent les parvis éternels.
- » Elle se plaît au milieu des Mortels :
- » Elle aime à voir une tendre Jeunesse
- » En soupirant offrir à ses Autels
- » L'encens , les dons et les vœux de la Grèce.
- » J'y vins aussi : pour ce devoir pieux
- » J'avais quitté la riche Ligurie ,
- » Où de grands biens et d'illustres aïeux
- » Me promettaient un destin glorieux.
- » J'oubliai tout , richesses , rang , patrie ;
- » Et je voulus ici passer ma vie.
- » La Déesse qui règne sur les Dieux
- » M'a bien payé de l'avoir bien servie.
- » De ses jardins , de ses nombreux troupeaux
- » Elle daigna me confier l'empire ;
- » Empire exempt de soucis , de travaux.
- » Mes doux instants coulent toujours égaux :
- » Même spectacle ici toujours m'attire :
- » Mêmes parfums chaque jour j'y respire ;
- » Et mes plaisirs , sans mélange de maux ,

» Ne changent point, et sont toujours nouveaux.

» S'il est un mal, qui fait que je soupire,

» C'est mal d'Amour ; mais je ne voudrais pas,

» Pour en guérir, ne plus revoir Zémire.

» La voir, l'aimer, brûler pour ses appas,

» Dire aux échos mon amoureuse plainte,

» Passer cent fois de l'espoir à la crainte,

» C'est un tourment ; mais pour un tendre cœur,

» Sans ce tourment, il n'est point de bonheur. »

Ici se tut l'aimable et jeune Acante,

( C'était le nom du berger de Cypris. )

Le jour tombait : il conduit Adonis

Dans sa maison, simple, mais élégante,

Asile heureux, d'où, toujours vigilante,

La sœur du Goût, l'active Propreté

Bannit le luxe, et la rusticité.

Son autre sœur, c'est la Frugalité :

A leur repas elle fut invitée.

D'un lait épais la liqueur argentée,



De simples fruits à la peau veloutée,  
Dons de Pomone, et trésors de Palès  
De ce festin firent tous les apprêts.

Pour Adonis la chère était exquise.  
En savourant ces fruits délicieux,  
Sur mille objets qui causent sa surprise  
Il laisse errer son esprit et ses yeux.  
Le nom d'Amour, doux nom qu'il vient d'entendre,  
Qui l'a séduit dès la première fois;  
Et ces plaisirs qu'on goûte sous ses lois,  
Et ces tourments, délices d'un cœur tendre;  
Ce qu'il a vu, l'air qu'il a respiré,  
Les bois discrets dont il est entouré,  
Et les discours du tendre Solitaire  
L'ont agité d'un trouble involontaire.  
Le Dieu malin qui l'a conduit au port,  
Autour de lui voltigeait invisible,  
L'environnait, et maître de son sort,  
Le préparait à devenir sensible.



« Beau Voyageur, reprend l'heureux Berger,  
» L'ombre du soir au sommeil nous appelle :  
» Dans cet asyle ouvert à l'étranger,  
» Reposez-vous jusqu'à l'Aube nouvelle.  
» S'il vous suffit d'un si simple repas,  
» Vous aimerez un lit plus simple encore :  
» Un lit de jonc suffit quand on est las.  
» Dès que Zéphyr, éveillé par l'Aurore,  
» En murmurant, annoncera le jour,  
» Nous partirons pour le palais d'Amour. »

Mais le Soleil précipité dans l'Onde,  
Brille un instant sur les flots colorés :  
Au vif éclat de ses rayons dorés  
Succède enfin la nuit calme et profonde.  
Tranquillement les deux nouveaux Amis  
Vont du repos mettre à profit les heures :  
Le doux Sommeil s'étend sur ces demeures ;  
Mais l'Amour veille à côté d'Adonis.

---

# POÉSIES DIVERSES.

---

*Me quoque pectoris  
Tentavit in dulci juventud  
Fervor. (HOR., lib. I, Od. 16.)*

---



---

## AVERTISSEMENT.

---

**L**A plupart des pièces qui suivent, ont paru, soit dans l'*Almanach des Muses*, ou dans d'autres recueils de vers, soit dans différents journaux. Quelques - unes sont inédites, et faisaient partie d'un recueil beaucoup plus considérable, que j'ai toujours différé de publier, et qui a tellement diminué chaque fois que j'en ai formé le projet, qu'enfin il s'est presque réduit à rien.

En avançant en âge, on devient plus difficile sur les frivolités de sa jeunesse, parce qu'on met plus d'intérêt à d'autres frivolités, qui peut-être, bien examinées, n'en méritent pas beaucoup plus. C'est dans ces illusions que la vie se passe : heureux encore celui qui

en conserve jusqu'à la fin de douces et d'aimables !

La première de ces petites pièces a obtenu dans le monde à peu près tout ce que de pareils jeux d'esprit peuvent avoir de célébrité. Une *Pièce fugitive* un peu passable était alors une espèce d'événement public. Lorsque je fis à vingt ans, au fond de ma province, *la confession de Zulmé*, j'étais loin de soupçonner l'espèce de bruit qu'elle ferait un jour à Paris. J'y arrivai pour la première fois en 1772. M. de Rochefort, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut le premier à qui je montrai cette pièce, avec quelques autres. Il en voulut avoir une copie ; il la lut dans plusieurs maisons et la laissa copier. C'est ainsi qu'elle commença de circuler dans le monde. Comme elle y parut sans nom d'auteur, plusieurs personnes ne firent pas difficulté de se l'attribuer. M. de Pezay fut du nombre, un M. de la Fare qui demeu-

rait à St.-Germain, M. *Borde*, de Lyon, et plusieurs autres encore. Elle fut imprimée, en 1777, dans la Gazette de Deux-Ponts. Je la trouvais partout, défigurée de mille manières, et toujours attribuée à de nouveaux auteurs.

Cela me devint importun. Je me déterminai enfin à la publier, avec mon nom, et les seules fautes qui étaient de moi. Elle parut dans l'*Almanach des Muses*, en 1779. Je changeai tout le début; je corrigeai quelques négligences un peu trop fortes. Il en restait encore plusieurs, que j'ai tâché d'effacer depuis. Elle est ici telle qu'elle a été insérée, en 1805 (1), dans la *Revue philosophique et littéraire*, et qu'elle restera désormais.

Elle me suscita, dans sa nouveauté, une des plus singulières querelles dont l'histoire

---

(1) An XIII, N<sup>o</sup>. 17.

littéraire fasse mention. On a vu plusieurs fois des plagiaires s'attribuer l'œuvre d'autrui; mais non pas, que je sache, attaquer le véritable auteur, comme si c'était lui qui eût été le plagiaire. C'est ce que fit pourtant M. Mérard de Saint-Just. Quelques amis des vers s'en souviennent peut-être encore. Les autres pourront trouver dans le *Journal de Paris*, de janvier 1779, les pièces de ce procès bizarre. Je n'y mis pas alors une grande importance : il serait fort ridicule que j'y en misse aujourd'hui.

---

# POÉSIES DIVERSES.

## LIVRE PREMIER.

---

### LA CONFESSION DE ZULMÉ.

**Q**U'EXIGEZ-VOUS, belle Zulmé?

Moi, qu'en Ministre saint tout à coup transformé,

Dans les replis de votre conscience

Je porte avec sévérité

Le flambeau de la Pénitence !

Moi, Confesseur de la Beauté !

D'un sage Directeur ai-je donc l'apparence ?

Ai-je cet air de gravité,

Cette modeste et bénite arrogance,

Qui s'établit, en toute humilité,



Juge suprême d'une offense  
Qui blesse la Divinité ?  
Non ; mais cependant , quand j'y pense ,  
Avec ces Messieurs-là , par un certain côté ,  
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance.  
Lorsque , les yeux sur la terre attachés ,  
Une Pénitente jolie  
Leur conte ces heureux péchés  
Qui font le charme de la vie ,  
Souvent , au récit des plaisirs  
Qu'en rougissant on leur confie ,  
Leur ame agitée , attendrie ,  
S'ouvre au feu brûlant des désirs ,  
Et , pleins d'une flamme profane  
Qu'allume dans leurs sens un Démon tentateur ,  
Ils partagent du fond du cœur  
Tous ces jolis forfaits que leur bouche condamne.  
Hélas ! Zulmé , je le sens bien ,  
Malgré cette grâce efficace  
Qui des élus est , dit-on , le soutien ,

J'en ferais autant à leur place.

Enfin vous le voulez , il faut vous obéir :  
Que ne ferait-on pas dans l'espoir de vous plaire ?  
    Quoique novice en cette affaire ,  
Me voilà revêtu du sacré ministère :  
Recueillez-vous , ma Sœur , le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A l'ORGUEIL vous êtes-vous livrée ?  
    Moi , je le crois ; quand on a vos attraits ,  
    De tous les cœurs quand on est adorée ,  
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais  
    Sur les autels dont on est entourée ,  
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée ?  
    Tout vous conduit vers ce piège trompeur ,  
    Et le miroir qui répète vos charmes ,  
Et les tendres regards , et l'hommage flatteur  
    De mille amants qui vous rendent les armes ,  
Et vos talents , et cet air séducteur ,  
    Et cette taille de Déesse ,

Et ces beaux yeux où la noblesse  
Succède à la tendre langueur,  
Et la langueur à la finesse :  
Aussi, j'excuse en vous cette faiblesse ;  
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Êtes-vous encline à l'AVARICE ?

Vous rougissez ! Vous avez bien raison :  
C'est, ma Sœur, un fort vilain vice,  
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.  
Inutile dépositaire  
De tous les trésors de l'Amour,  
N'en doutez pas, vous répondrez un jour  
Du bien que vous auriez pu faire.

Rassurez-vous pourtant ; non, il n'est point d'erreurs

Qu'un bon repentir ne répare,  
Renoncez donc à vos rigueurs :  
Soyez, pour gagner tous les cœurs,  
Économe de vos faveurs,  
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des GOURMANDS , parlez-moi sans détour ,  
Est-il aussi le vôtre ? Ah ! ce serait dommage.  
Ce Dieu dont votre bouche est le charmant ouvrage ,  
Qui d'un corail si pur en orna le contour ,  
Se plut à la former pour un plus digne usage :  
Elle est faite , Zulmé , pour le tendre langage ,  
Les soupirs , les aveux , les baisers de l'Amour.

Si quelquefois de la COLÈRE

Vous avez senti les accès ,

Sans doute les efforts d'un Amant téméraire

De votre cœur avaient troublé la paix.

Zulmé ! votre courroux n'était pas légitime :

Épris de vos attraits , piqué de vos refus ,

Son audace était-elle un crime ?

Croyez-moi , ne vous fâchez plus

Contre une erreur si naturelle :

Les désirs qu'on sent naître en vous voyant si belle ,

Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.

Votre ame , j'en suis sûr , des tourments de l'ENVIE

A toujours su se préserver.

Qui pourrait vous faire éprouver

Un mouvement de jalousie ?

Que restait-il aux Dieux encore à vous donner ?

En appas, en talents, vous n'avez point d'égaux :

D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner ?

Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un Péché moins affreux ,

Auquel , je l'avoûrai , je vous crois fort sujette ,

Péché que plus d'une fillette ,

Entre deux draps , commet souvent seulette....

Ne baissez point vos deux grands yeux :

Que rien n'alarme ici votre délicatesse :

Ce Péché-là , Zulmé , ce n'est que la PARESSE.

Ne cherchez point à vous en corriger ;

Et de l'Amour si le souffle léger ,

Au point du jour , vous berce d'heureux songes ,

Pour le bien de l'Humanité ,

Puissent de si rians Mensonges  
Vous inspirer du goût pour la réalité !

Enfin ma tâche est bientôt achevée :  
De six Péchés, objets du céleste courroux ,  
Votre conscience est lavée :  
Il en reste un.... le plus charmant de tous.  
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres ,  
Non seulement je vous absous ;  
Mais en faveur de ce Péché si doux ,  
Je vous pardonne tous les autres.

## INSOMNIE.

**R**EVENU d'une longue erreur,  
Je respirais dans le silence ;  
Le souvenir de ma souffrance,  
La crainte d'un nouveau malheur,  
Éteignaient dans l'indifférence  
Les feux insensés de mon Cœur.  
Adieu, disais-je, adieu, Délire,  
Ardeurs, Transports, plaisirs des foux ;  
La Sagesse vaut mieux que vous.  
Je le disais, et je soupire ;  
Et sur mon Lit où le Sommeil  
Avait rétabli son empire,  
Privé de ses dons, je vois luire  
Les premiers rayons du Soleil.  
Une importune et chère image  
M'obsède, et m'enchante à la fois :

Ce teint, ces yeux, ce son de voix.....  
Que d'écueils pour un nouveau Sage !  
Ah! ces doux écueils, je le vois,  
Seront fameux par mon Naufrage.  
Amour ! si tels sont tes décrets,  
Que servirait ma résistance ?  
Tu commandes, je me soumets ;  
Et sans boussole, sans agrêts,  
Mon faible Esquif encor s'élance  
Sur cette Mer, dont je connais  
La perfidie et l'inconstance.

Pour prix de ma docilité,  
Attendris la jeune Beauté  
Qui te rend un Sujet rebelle.  
Mais si jamais son faible Cœur  
Devait être un Cœur infidelle,  
Laisse-lui plutôt sa rigueur :  
Amour ! fais que pour mon bonheur  
Elle me soit toujours cruelle !



## TIBULLE.

**J**E l'ai relu, belle Émilie,  
Ce Chantre aimable des Amours,  
Dont la charmante et volage Délie  
Embellit et troubla les jours ;  
Jours heureux, mais, hélas ! trop courts.  
Moissonné dans la fleur de l'âge,  
Ce Poète voluptueux  
Passa du sein des Ris au ténébreux rivage ;  
Et le cyprès funèbre étendit son ombrage  
Sur les berceaux de myrtes amoureux,  
Où si souvent il fit un doux usage  
De ce peu de moments que lui laissaient les Dieux.

Vénus en pleurs et ses Grâces fidelles  
Vinrent semer des fleurs autour de son tombeau.  
Le tendre Amour était près d'elles,

Sans arc, sans carquois, sans flambeau :  
Des larmes s'échappaient à travers son bandeau.  
« J'ai perdu, disait-il, l'honneur de mon Empire :  
Qui jamais comme lui chantera mes faveurs,  
Et mes plaisirs, et mes rigueurs,  
Et ce voluptueux délire  
Que je répands dans tous les cœurs ?  
Mais en dépit de la Parque sévère,  
Je saurai conserver ces écrits enchanteurs  
Que je dictai sous les yeux de ma Mère,  
Et qu'ont avoués les neuf Sœurs.  
Vainqueurs du Temps et de l'Envie,  
Ils sauveront de l'injure des ans  
Et le nom de Tibulle et celui de Délie,  
Et serviront dans tous les temps  
De soutien à ma gloire et de Code aux Amants. »

Ainsi parla le fils de la Déesse ;  
Et depuis ce moment, par son heureux secours,  
De Tibulle et de sa Maîtresse

Les noms chéris sont inscrits pour toujours  
Dans les annales du Permesse ,  
Et dans les fastes des Amours.

Vous qui d'une immortelle gloire  
Voulez mériter les honneurs ,  
Belles , ne fermez point vos cœurs  
Aux Favoris des Filles des Mémoire.

Seuls , ils peuvent de vos attraits  
Éterniser le fragile avantage.

Le Temps flétrit en vain la fraîcheur de vos traits ;  
Leurs chants en réparent l'outrage ;  
Et la Beauté qui reçut leur hommage ,  
Comme eux , ne périra jamais.

---

## LES MUSES ET LES GRACES.

**S**ERIEZ-VOUS l'une des neuf Sœurs ?  
N'êtes-vous point la plus belle des Grâces ,  
Vous qui pourriez toucher les moins sensibles cœurs ,  
Et mieux qu'Orphée attirer sur vos traces  
Les Tigres adoucis par vos sons enchanteurs ?

Non , ce serait vous faire injure.  
Les Muses, il est vrai , par leurs talents divers  
Surent instruire et charmer l'Univers :  
Mais tous leurs Favoris , dont la prose ou les vers  
De ces Filles du Ciel ont tracé la peinture ,  
Ont vanté leur esprit , et non pas leur figure.  
Les Grâces , qui vous ont donné tous leurs attraits ,  
De Vénus , comme vous , possédaient la Ceinture ;  
Mais lisez bien tous leurs portraits :

On y parle beaucoup de Beautés ingénues ,  
De modeste rougeur , de Nymphes demi-nues ,  
Toujours de leurs appas , de leurs talents jamais.

Vous seule rassemblez et l'une et l'autre gloire :  
Du Pinde et de Paphos vous orneriez la Cour ;  
Objet digne en effet du céleste Séjour ,  
Vous joignez tous les dons des Filles de Mémoire  
Aux charmes réunis des trois Sœurs de l'Amour.

---

**LE SONGE.**

**E**LLLE m'écoutait sans colère !  
Déjà de sa longue paupière  
Le réseau tombait sur ses yeux ;  
Et du voile mystérieux  
Qui le dérobe à la lumière,  
Son beau sein plus souvent repoussait la barrière.  
De tous les feux d'amour je me sentais brûler :  
Cet aveu , si long-temps renfermé dans mon ame ,  
L'aveu de la plus tendre flâme ,  
Sur ma bouche , en tremblant , venait de s'exhaler.  
La sienne s'entr'ouvrait.... Songe vain et perfide ,  
Ainsi tu m'abusais par une douce erreur !  
Tu fuis ! Amant discret , respectueux , timide ,  
Ce n'est qu'environné de ta fraîche vapeur  
Et couvert de ton aile humide ,

Que j'ose révéler les secrets de mon cœur.

Vers les Grottes cimmériennes,  
De tes Frères, chassés par les rayons du jour,  
Les Cohortes aériennes,  
Pour s'y précipiter, attendent ton retour.  
Emporte en cet obscur séjour  
D'un bonheur fugitif la trompeuse apparence.  
Emporte jusqu'à l'espérance :  
Ne laisse avec moi que l'Amour.

## LE BAL.

**Q**UE m'importe la folle ivresse  
Et tout le vain éclat de ces bruyants plaisirs ?  
L'Objet , le seul Objet qu'appelaient mes désirs ,  
Manque à ces jeux : pour moi tout s'y change en tristesse.  
Sur ces jeunes Beautés , dont la gaze et les fleurs  
Nuancent avec art la parure élégante ,  
En vain je laisse errer ma vue indifférente ;  
Dans ces groupes mouvants mon œil chargé de pleurs  
Ne voit plus qu'Émilie absente.

Jadis je trouvais mille appas  
Aux jeux rians de Terpsichore ;  
Et souvent une Belle avec plaisir encore  
M'y voit d'un pas agile accompagner ses pas.  
Aujourd'hui ma danse inégale  
Sans légèreté , sans vigueur ,



S'égare avec ennui dans ce joyeux Dédale  
Que j'attriste de ma douleur.

Pardonnez, belles Arianes  
De ce Labyrinthe charmant :  
Je vois à peine au gré du vent  
Flotter vos robes diaphanes.

Votre voix, sur mon cœur si puissante autrefois,  
Porte à peine à mes sens une atteinte légère.....  
Ah ! quand ce Cœur a fait un choix,  
Il n'est qu'un Objet sur la terre  
Dont je puisse entendre la voix.

Pour mes distractions ayez quelque indulgence :  
Ne me punissez pas des effets d'une absence  
Utile à vos succès plus que vous ne pensez.  
Où l'on voit Émilie, il n'est plus d'autres Belles :  
Qu'elle vienne à l'instant, et vous disparaissiez,  
Tous vos appas sont éclipsés,  
Et tous vos amants infidèles.

---

## LA TOILETTE.

**J'**AI vu se préparer tes embûches secrètes :  
De ta Glycérion j'ai vu les mains discrètes  
Assortir avec art la forme et les couleurs  
De ces pièges brillants où se prennent les Cœurs.  
Tu pars, tu vas monter dans ton char de Victoire :  
Je te verrai bientôt au milieu de ta gloire.  
Le Dieu mystérieux dont nous suivons la Loi  
Me défend, je le sais, d'y paraître avec toi :  
J'irai, je resterai loin de ce que j'adore ;  
Ah ! que du moins nos cœurs se répondent encore !

**Je** ne te dirai point comme un Amant jaloux :  
« Pourquoi ces ornements, ces perles, ces bijoux ?  
**Pour**quoi cette élégante et mobile coiffure,  
**Ces** guirlandes, ces fleurs qu'envîrait la Nature ?

Pour me plaire avez-vous besoin de tant de frais ?  
Pour plaire à mes rivaux faites-vous ces apprêts ?  
Ah ! leur joie est mon deuil, leur plaisir mon supplice. »  
Ainsi parle un Jaloux : que Vénus le punisse !

Heureux, oh ! trop heureux celui qui, plein d'amour,  
Témoin de tes succès, te suit seul au retour,  
Qui te voit dépouiller, Chrysalide légère,  
De ces pompeux atours l'enveloppe étrangère,  
Qui lit dans ta rougeur le signal des plaisirs,  
Te couvre de baisers, recueille tes soupirs,  
T'enlève dans ses bras, malgré ton doux murmure,  
Et détache en vainqueur ta dernière parure !

---

**UNE LARME!**

**R**IS amoureux, Désirs, douces Promesses,  
Jeux, Voluptés, Fureurs, Emportements,  
Soupirs, Baisers, et vous, tendres Caresses,  
Vous surtout qui versez dans le cœur des Amants  
Ces torrents de plaisir, doux poison de la vie,  
Éloignez-vous..... Adieu, trop ingrate Émilie!

Vous, secourable et solide Raison,  
Vertu sévère, et vous, lente Sagesse,  
Qui délivrez les cœurs de ce charmant poison,  
Revenez dans le mien; secouez ma faiblesse:  
Arrachez-moi des fers d'une indigne Maîtresse.

Que voulez-vous, folâtres Jeux?  
Que voulez-vous, douces Promesses,  
Soupirs, Baisers, Ris amoureux,

Et vous surtout , tendres Caresses ?  
Fuyez , j'ai rompu tous mes nœuds.

Pourquoi dans tes beaux bras me retenir encore ?  
Pourquoi me regarder de ces yeux imposteurs ?  
Et pourquoi m'inviter à ces baisers trompeurs  
Qui m'enivraient et que j'abhorre ?  
De mon sein palpitant n'approche plus ton sein :  
Sur mes lèvres en feu ne colle plus ta bouche :  
Ces ruses de ton art s'épuiseraient en vain ;  
Tes regards , tes baisers n'ont plus rien qui me touche.

Plus que la lumière des Cieux  
Je t'aimais , tu le sais , quand tu m'étais fidelle :  
Tu deviens parjure et cruelle ;  
Tu perds tout ton prix à mes yeux.

Malheureux ! qu'ai-je vu ? Tombant sur ton visage ,  
Et jusque sur ton sein se frayant un passage ,  
UNE LARME !..... Ah ! Barbare ! et j'ai pu sans remord

Voir tes yeux se couvrir d'un douloureux nuage !

J'aurais un cœur assez sauvage !.....

Plutôt, plutôt cent fois la mort !

Malheur à qui peut voir les pleurs d'une Maîtresse !

Pour qui les fait couler, ni repos, ni pardon.

Allez, triste et froide Raison,

Vertu sévère, et vous, lente Sagesse,

Portez ailleurs votre ennuyeux poison.

Ris amoureux, Désirs, douces Promesses,

Jeux, Voluptés, Fureurs, Emportements,

Soupirs, Baisers, et vous, tendres Caresses,

Vous surtout qui versez dans le cœur des Amants

Ces torrents de plaisir, doux soutien de la vie,

Revenez, revenez : c'est auprès d'Émilie

Que je veux aimer et jouir,

Que je veux me plaindre et souffrir :

C'est là que je veux vivre, et que je veux mourir.

---

## L'AMANT POÈTE.

**Q**UOI ! tu relis ces vers , Enfants de mon délire ,  
Sans art et sans effort échappés de ma Lyre !  
Ce Journal amoureux de maux et de plaisirs  
Charme ta solitude , amuse tes loisirs !  
Et qu'importe à mes chants une longue mémoire ?  
Plaire à mon Émilie est assez pour leur gloire.  
Je les ai faits pour toi , pour toi seule ; et jamais  
Ils ne furent souillés par des yeux indiscrets.  
J'y peins de nos amours la fortune diverse ,  
Et ne vais point chercher dans Tibulle ou Propertius  
L'art de chanter des feux moins ardents que les miens,  
De vanter des appas effacés par les tiens.  
Tu ris ; mon Luth résonne , et ta gaieté l'inspire :  
Si tu gémiss , mon vers s'attendrit et soupire.  
C'est toi qui le remplis de force ou de langueur ;  
Ma Muse est dans tes yeux , dans tes bras , dans mon cœur.

Heureux l'Amant poète ! il cultive sans cesse  
Une Muse facile, une tendre Maîtresse :  
Toutes deux à l'envi le comblent de faveurs ;  
Et pour lui les Lauriers naissent parmi les Fleurs.

Amour ! tresse pour moi cette double guirlande :  
Viens aux pieds d'Émilie en déposer l'offrande .  
Que sa main sur mon front la place , et qu'un souris  
De ce don précieux rehausse encor le prix !  
Oh ! combien ces Lauriers, ces Fleurs, cette Couronne,  
Valent moins qu'un souris de celle qui les donne !



---

**CONFESSION DU CONFESSEUR.**

**D**E ma Zulmé provinciale  
Les sept Péchés mis au grand jour  
Ont, dis-tu, causé du scandale  
Dans le vaste empire d'Amour :  
Tu veux, pour l'expier, que je fasse à mon tour  
Ma Confession générale !  
Ainsi dans ce Monde inconstant  
Chaque jour la scène varie :  
Tel de Dévot devient impie ;  
Tel, de Confesseur pénitent.  
Pénitent soit : belle Émilie,  
De Cythère aimable Docteur,  
A tes genoux je m'humilie ;  
Écoute, et sois mon Directeur.

Mais quels aveux puis-je te faire ?

Dois-je, pour être absous de mes vers criminels ,  
Sur ces tristes Péchés mortels  
Broder un nouveau Commentaire ?  
Pour toi ceux que je fais sont-ils donc un mystère ?  
Ivre de mon bonheur et fier de tes appas ,  
Si d'un trop juste ORGUEIL je ne puis me défendre ,  
Faut-il te l'avouer tout bas ,  
Et sans moi ne peux-tu l'apprendre ?

Partout de la beauté tu remportes le prix :

De notre Jeunesse légère

Tu fixes les vœux indécis :

En te regardant, une Mère

Craint pour le repos de son Fils.

La jeune Épouse à ton aspect frissonne ;

Et l'Époux devient inconstant ,

Dès qu'il respire un seul instant

L'air amoureux qui t'entourne.

Tu parais ; on s'empresse, en foule on suit tes pas :

Pour qu'un Amant, parmi ce concert de louange ,

Soit sans orgueil, il faut qu'il soit un Ange ;  
Et tu sais bien que je ne le suis pas.

Tandis que la seule espérance  
Était permise à mon ardeur,  
Je vis avec impatience  
Mille jeunes Rivaux me disputer ton cœur :  
Je ne m'offense plus de leurs soins pour te plaire :  
On est bon quand on est heureux ;  
Aimé de toi, je sens pour eux  
Plus de pitié que de COLÈRE.

Que désirer encore, ayant fixé ton choix ?  
Toi seule es mon trésor, ma richesse, ma vie ;  
Et ni l'or de Crésus, ni la pourpre des Rois  
Ne me feraient commettre, en dix ans une fois,  
Le triste péché de l'ENVIE.

Pour acquérir ces biens, ces honneurs superflus,  
Que d'autres, sur les pas de Mars ou de Plutus,  
Sans repos, sans amour consomment leur jeunesse !

Loin des sentiers bruyants où leur foule se presse,  
Te voir, t'aimer, voilà ma seule ambition.

Si cette douce inaction  
Est ce que l'on nomme PARESSE,  
Ne pouvant sans contrition  
Obtenir l'absolution,  
Que sert-il que je m'en confesse ?

Le Destin, sans doute outragé  
De cette oisive indifférence,  
En me privant des dons qu'en aveugle il dispense,  
De mon mépris s'est bien vengé.

Il m'ôte le plaisir d'enrichir ce que j'aime.

Je n'ai qu'un cœur, mais je te l'ai donné;  
Et d'AVARICE au moins l'on n'est pas soupçonné,  
Alors qu'on se donne soi-même.

Sur un point délicat j'ai quelquefois été  
Coupable, j'en conviens, d'un peu de GOURMANDISE :  
Mais tu veux qu'on économise

Pour le plaisir et la santé.  
J'ai suivi ton régime avec docilité ;  
Et de toi j'ai pris pour devise :  
L'appétit s'entretient par la sobriété.

Quant à ce Péché trop vanté ,  
Dont le nom seul est une injure  
Pour l'Amour et pour la Beauté,  
J'en suis bien guéri , je te jure :  
Mon cœur, qui près de toi s'épure,  
A trop connu la Volupté  
Pour ne pas haïr la LUXURE.

Dût ce penchant aimable être encore un Péché,  
Par un si doux lien je m'y sens attaché,  
Que j'y veux retomber sans cesse.  
Joli Docteur, plains-moi d'une faiblesse  
Qui met mon salut en danger ;  
Mais ne crois pas m'en corriger  
Tandis que dureront mes feux et la tendresse.

**Oh! puisse la Mort seule en terminer le cours !**

**Puissé-je, à mon heure fatale ,**

**M'endormir au sein des Amours ,**

**Et terminer en paix de si fortunés jours**

**Dans l'impénitence finale !**

---

**IMITATION D'ANACRÉON :**

*Λέγουσιν αἱ γυναῖκες , etc.*

**J**EUNES Beautés me vont disant sans cesse :  
Anacréon , quitte les jeux , les ris ;  
Prends ce miroir ; vois-tu ces traits flétris ,  
Et ce front chauve où la Vieillesse  
Ne laisse plus que quelques cheveux gris ?

Si mes cheveux sur mon front sont encore ,  
Ou s'ils n'y sont plus , je l'ignore ;  
Mais je sais bien qu'un Vieillard au plaisir  
Est invité par le déclin de l'âge ;  
Que plus il est voisin du noir rivage ,  
Et plus il doit se hâter de jouir.

---

**RIRE ET SOURIRE,**

**AU SUJET DE OUI ET NENNI  
DE CLÉMENT MAROT.**

**N**ON, ce n'est point Sourire seulement,  
Doux compagnon de Nenni, que j'admire :  
Très bien encor me plaît franc et bon Rire,  
Qui tient à Oui, Madame, intimement.

Oui, en amours, affirme ouvertement  
Ce que Nenni dit, mais à lettres closes :  
Et Rire aussi accorde mêmes choses  
Que fin Souris promet tacitement.

Quel doit répondre à mon feu ? Laissez dire,  
Quoique grand Clerc sur ce, maître Clément.  
Usez de Oui, Nenni, Rire ou Sourire,  
Pourvu que soit toujours consentement.



---

## LA PREOCCUPATION.

**D**AMON ne songe qu'à Cloris,  
Tout ce qu'il dit, c'est pour lui plaire ;  
Il n'est rien qu'il ne voulût faire  
Pour obtenir d'elle un souris.  
Qu'il mange, boive, chante ou danse,  
Ses pleurs, sa joie ou son silence,  
Tout en lui parle de Cloris.  
Hier, écrivant à son père,  
Il mit au haut : *Bonjour, ma Chère ;*  
Et tout au bas : *Adieu, Cloris.*  
Or, admirez l'erreur profonde  
De ce Céladon de Paris.  
Il est tout entier à Cloris ;  
Et Cloris est à tout le monde.

---

## L'AMOUR ET L'AMITIÉ,

COUPLET.

SUR L'AIR : *Vive le Vin, vive l'Amour!*

**V**IVE l'Amour, vive sa Sœur !  
Tous deux rassemblés dans mon cœur,  
Ils font le destin de ma vie.  
De tous deux mon ame ravie  
Tient ses plaisirs et ses douleurs :  
Lorsque l'Amour me fait verser des pleurs,  
C'est l'Amitié qui les essuie.



---

**IMPROMPTU.**

**A MADAME \*\*\* , QUI ME DONNAIT DES CONSEILS  
CONTRE L'AMOUR.**

**V**OTRE leçon sans doute est bonne ;  
Mais à quoi sert de l'écouter ?  
Il faudrait pour en profiter  
Ne pas voir celle qui la donne.

---

**VERS**

**POUR LE PORTRAIT DE MON CHER AUGUSTIN (1).**

( 1772. )

**N**E craignez point son air austère ;  
Ami de tous les Malheureux ,  
Doux , sensible , indulgent pour eux ,  
C'est pour lui seul qu'il est sévère.

---

(1) Augustin le B. du C. , le meilleur ami que j'eusse alors , et que j'ai eu le malheur de perdre depuis longtemps.

## ÉPIGRAMMES.

## I.

## SUR LA HARPE,

*Qui avait inséré dans le Mercure, qu'il rédigeait,  
des Vers à sa louange, attribués au Comte  
Showalow.*

( 1776. )

**N'** A pas long-temps, un Seigneur Moscovite,  
Grand Connaisseur, d'un pauvre Auteur sifflé  
En vers français a prôné le mérite,  
Dont le Rimeur, d'orgueil tout boursoufflé,  
Dans son Mercure a colloqué l'Épître.  
Or, mes Amis, savez-vous à quel titre  
Telle patente il a pu mériter?  
Ses Vers, qu'ici nul ne veut écouter,  
Ont, à Moscou, charmé plus d'une oreille.

Chacun y dit : Ma foi , sans le flatter ,  
Ce Français-là parle russe à merveille (1).

---

(1) La Harpe écrivait en fort bon français, et n'avait assurément rien de russe dans son style. Il est vrai que depuis *Warwick* ses tragédies ne faisaient que tomber. Son orgueil semblait augmenter à proportion du nombre de ses chutes. Cette Épitre russe, insérée par lui, et qu'il passait pour avoir faite lui-même, fit perdre patience au jeune homme auteur de cette Épigramme. Elle courut anonyme, et fut imprimée de même. Le jeune homme de 1776, qui a eu tout le temps de devenir plus sage, est loin de l'approuver aujourd'hui. Il ne s'en vante pas ; il s'en accuse.

*Me, me, adsum qui feci.*

## II.

SUR MÉRARD DE ST.-JUST,

*Qui s'était attribué la Confession de Zulmé.*

(1779.)

**P**OUR attendrir certaine Beauté fière,  
Un beau matin, certain Amant transi  
Lui lut mes Vers; puis les mit en lumière,  
Les disant siens, et de telle manière  
Obtint le don d'amoureuse merci.  
Or maintenant, mon galant Plagiaire,  
Qu'aux yeux de tous j'ai le fait éclairci,  
Avec mes Vers rendez-moi donc aussi  
Ce doux loyer qu'eûtes de la Bergère.  
Lors trouverai votre coulpe légère;  
Et même encor vous dirai grand merci.

## III.

## AU POÈTE LE BRUN,

*En lui renvoyant les Satires de Clément.*

**V**OTRE Clément sur la double colline  
Place avec goût Despréaux et Racine ;  
Sur ce point-là je pense comme lui,  
Et même encor sur des Gens d'aujourd'hui.  
Je n'aime point le Père de famille ;  
Je n'aime point le Maire de Calais,  
Ni ce d'Arnaud qui ne sourit jamais,  
Ni ce Dorat qui sans cesse fretille ;  
Mais, cher Le Brun, me diriez-vous comment  
J'aime encor moins, — Qui donc ? — Votre Clément.



## IV.

A L'ABBÉ DELILLE,

*Au sujet d'une Satire de Rivarol, intitulée  
le Chou et le Navet.*

QUAND des Choux l'Avocat cynique,  
De Chardons grand Distributeur,  
En couvre ton front poétique (1),  
Sans doute il croit te faire honneur.  
Rivarol est un Empereur  
Dégoûté des plaisirs du trône,  
Qui, renonçant à la Couronne,  
Veut abdiquer en ta faveur.

---

(1) On poussait, dans cette Satire, l'équité et la politesse jusqu'à décerner une couronne de chardons à l'auteur du poème des *Jardins* et de la *Traduction des Géorgiques*.

## V.

## SUR LAUS DE BOISSY,

*Qui se vantait hautement, après la mort de  
Dorat, de l'avoir remplacé auprès d'une  
Dame de ses amies.*

(1780.)

**D**ORAT mourant dit à sa belle Amie :  
Point ne souffrez, quand je n'y serai plus,  
Trop près de vous quelque brillant Génie,  
Aimable, gai, galant, tel que je fus :  
Vous l'aimeriez, car votre Sexe oublie.  
Prenez plutôt quelque Esprit bien obtus,  
Juré Docteur en franche lourderie,  
Un Pédant froid jouant l'étourderie,  
Un plat Rimeur aux sifflets endurci,  
Un Sot enfin..... la Belle a pris Boissy.



## VI.

## AU MÊME,

*Qui avait annoncé qu'il me couvrirait de  
ridicule.*

**P**ARDON, pardon, beau Sire de Boissy ;  
Contraint me vois à vous crier merci.  
Quoi ! me voulez couvrir de ridicule !  
Bien vous connais, las ! par trop le pouvez :  
En suis couvert si jusqu'à moi circule  
La moindre part de tout ce qu'en avez.



---

# POÉSIES DIVERSES.

## LIVRE DEUXIÈME.

---

### LES ÉTATS-GÉNÉRAUX,

ODE.

(1789.)

**L**YRE de Pindare et d'Alcée,  
Des Héros noble volupté,  
Tu languis, muette et glacée,  
Au fond d'un envieux Léthé!  
Seul, dans ses veilles poétiques,  
Le Brun sur tes cordes antiques  
Module ses doctes Chansons :  
Mais dans nos jours pusillanimes,  
Est-il encor des cœurs sublimes  
Dignes d'applaudir à tes sons ?

Ils veulent de ton harmonie  
Éteindre les brûlants accords :  
Ils veulent au libre Génie  
Oter sa flamme et ses transports !  
Ils disent à l'Aigle rapide :  
Avilis ton œil intrépide  
Fixé sur l'Astre radieux ;  
Ne vas plus au sein des nuages  
Te jouer parmi les orages ,  
Et porter la foudre des Dieux.

Quand sur les vainqueurs d'Olympie  
Planait le Cygne de Dircé ,  
Peut-être à quelque oreille impie  
Son chant parût-il insensé.  
S'il n'eût méprisé leurs murmures ,  
Qu'importaient aux races futures ,  
Pise , ses Chars et ses Coursiers ?  
Rois de Catane et d'Agrigente ,  
Par lui votre Olive indigente  
Se change en immortels Lauriers.

Par lui, sous un Mont qui l'accable,  
Sous d'inaccessibles Volcans,  
Gémit la fureur implacable  
Du plus horrible des Titans.  
De sa poitrine hérissée,  
La cendre et la flamme élançée,  
La nuit, embrase au loin les airs,  
Quand le Monstre au fond de ce gouffre,  
Sur un lit de rocs et de soufre,  
Retourne ses flancs entr'ouverts.

O Lyre, des temps souveraine!  
Si tu revivais sous mes doigts,  
Jusqu'en sa prison souterraine  
Je ferais entendre ma voix.  
Au son de ma voix menaçante,  
Bouillonnerait de lave ardente  
L'Etna par Vulcain dévasté :  
Je livrerais à sa furie  
Tout Ennemi de la Patrie,  
De la Paix, de l'Égalité.

Des Mortels auguste apanage ,  
Égalité , fille des Dieux !  
Le Despotisme et l'Esclavage  
Te reléguèrent dans les Cieux.  
Reviens , adorable Immortelle ;  
Un Roi bienfaisant te rappelle ;  
Des Lys relève la splendeur :  
A la résistance orgueilleuse  
Dis qu'une Grandeur généreuse  
Est la véritable Grandeur.

Vous qui portez l'humble prière  
Jusqu'au trône de l'Éternel !  
Vous à qui la vertu guerrière  
Transmit un éclat immortel ,  
Gardez ces nobles privilèges ,  
Mais quittez des droits sacrilèges  
Nés sous des règnes oppresseurs :  
A ce Peuple qui vous contemple ,  
Donnez un magnanime exemple :  
Méritez enfin vos honneurs.

Laissez la Noblesse vénale ,  
Fille récente de Plutus ,  
Défendre cet or, qu'elle étale  
Au lieu de gloire et de vertus.  
Mais vous , Favoris de la Gloire !  
Mais vous , Enfants de la Victoire !  
De cet or détournerez les yeux.  
C'est par le fer, par la vaillance ,  
Par leur sang vengeur de la France ,  
Que s'anoblirent vos Aïeux.

Sous des enseignes belliqueuses  
Ralliant leurs Vassaux épars ,  
Quand de leurs tours impérieuses  
Ils volaient aux dangers de Mars ,  
Affranchis des impôts vulgaires ,  
Leurs biens , noblement tributaires ,  
S'honoraient d'un impôt guerrier :  
Aussi généreux qu'intrépides ,  
Des Soldats étaient leurs subsides ;  
Leur unique prix , un Laurier.



Aujourd'hui Cybèle et Neptune  
Vous offrent d'autres prix encor :  
Mars est amant de la Fortune ;  
Ses palmes ont des rameaux d'or.  
Aujourd'hui la Paix elle-même  
Fait payer cher au Diadème  
Le faste indolent qui vous suit :  
Un Peuple innombrable et docile  
Cultive un champ , pour lui stérile ,  
Dont vous recueillez tout le fruit.

Cessent enfin sur nos rivages  
Ces intolérables abus !  
Pliez vos superbes courages  
A de volontaires tributs !  
De votre Roi suivez les traces :  
Louis immole à nos disgrâces  
Ce Luxe , à votre orgueil si doux :  
Lui-même , en sa main populaire,  
Il brise le Sceptre arbitraire ;  
Il ne veut régner que pour nous.

Il veut que l'active Pensée  
Des États flambeau créateur,  
D'un joug honteux débarrassée,  
Des Cieux atteigne la hauteur.  
Au fond de sa coupable enceinte,  
Un Tyran, que poursuit la crainte,  
Fuit une importune clarté :  
Un bon Roi cherche la lumière ;  
Il ouvre une avide paupière  
Aux rayons de la Vérité.

Son Nom, surpris par la Vengeance,  
En d'infidèles mains remis,  
Ne livrera plus l'Innocence  
Aux fers dont s'indignait Thémis.  
Et vous, de trésors affamée,  
Vous du Fisc dévorante Armée,  
Votre règne affreux est passé :  
Disparaissez, et dans l'histoire  
Périsse jusqu'à la mémoire  
De votre pouvoir insensé !

Quels feux s'échappent du Ténare ?  
Noirs complots ! coupables excès !  
Français ! quoi ! votre main barbare  
S'est baignée au sang des Français !  
Dieux ! quelles fureurs vous animent !  
O des Tyrans qui vous oppriment  
Instruments aveugles et sourds !  
Flots mouvants, qu'agite et qu'entraîne  
Le souffle lointain de la haine  
Et le vent orageux des Cours !

Qu'au nom d'un Bienfaiteur suprême  
Se taise l'Intérêt jaloux.  
Autour de ce Roi qui vous aime,  
Heureux Français, rassemblez-vous,  
Depuis les rives fortunées  
Qui des Alpes aux Pyrénées  
Dominent sur les flots amers,  
Jusques aux bords où ma Patrie (1)  
Se joint à l'antique Neustrie  
Pour commander à d'autres Mers !

---

(1) La Bretagne.

**Venez au Soc patriotique  
Unir le Glaive et l'Encensoir,  
Et former un pouvoir unique  
Des nœuds de ce triple pouvoir !  
Nation long-temps asservie !  
Reprends la liberté, la vie,  
Dans tes Comices solennels !  
Qu'aux yeux de l'Europe étonnée,  
Repose enfin ta Destinée  
Sur des fondements éternels !**

---

**RETOUR A ST.-MAUR.**

( 1777. )

**J**E vous revois , aimables lieux ,  
Paisible et solitaire asile ,  
Où , loin du fracas de la ville ,  
Tous les jours sont délicieux.

Mon cœur sent à votre présence  
Tout ce qu'éprouve un tendre Ami ,  
Quand il revoit l'Objet chéri  
Dont il avait pleuré l'absence.

Déjà le souffle du Printemps  
A fait rajeunir la Nature :  
Les bois reprennent leur parure ,  
Les prés , leurs tapis odorants.

Je reconnais ces doux ombrages  
Où je bravais les feux du jour.  
Pour le silence et pour l'Amour  
Le Ciel fit naître ces feuillages.

Déjà sur les jeunes rameaux  
J'entends gémir la Tourterelle,  
Exemple d'un amour fidelle,  
Rare, même chez les Oiseaux.

Déjà Philomèle plaintive  
Veille pour le plaisir des bois,  
Et des sons touchants de sa voix  
Entretient la Nuit attentive.

Voici les rivages fleuris,  
Où dans sa course tortueuse  
La Marne moins impétueuse  
Se joue, encor loin de Paris.

Malgré le penchant qui l'attire,  
Elle évite par cent détours  
Le lieu funeste où pour toujours  
Elle doit perdre son Empire.

Fuyant à regret de ses bords,  
Bientôt ses Nymphes éperdues  
Verront sous des lois inconnues  
Couler leurs humides trésors.

La Seine en son urne fatale  
Reçoit le tribut de ses eaux,  
Et sourit parmi les roseaux  
Des vains efforts de sa Rivale.

Fière de paraître à nos yeux  
Dans tout l'éclat de sa richesse,  
Elle court au sein de Lutèce  
Rouler ses Flots victorieux.

Vain orgueil ! fragile victoire !  
Bientôt tributaire à son tour ,  
Elle doit perdre sans retour  
Son Nom , son Empire et sa Gloire.

Elle soumet aux Flots amers  
Cette Onde long-temps invincible ,  
Et , comme une goutte insensible ,  
Se fond dans l'abîme des Mers.

Fidèle et redoutable image ,  
Du sort qui menace les Grands ,  
Tu fais pâlir les Conquérants ;  
Mais tu n'étonnes point le Sage.

Ses jours coulent , comme un ruisseau  
Qui , par des routes vagabondes ,  
Porte nonchalamment ses ondes  
Au lieu marqué pour son tombeau.



Saint-Maur, dans tes vertes Prairies,  
Ainsi vont s'égarer mes jours,  
Ainsi j'en charmerai le cours  
Par d'innocentes rêveries.

Et dans l'instant trop redouté,  
Dernier bienfait de la Nature,  
J'irai me perdre sans murmure  
Dans les flots de l'Eternité.

## SONNET.

A M. PICCINI, *sur son Opéra de Roland.*

(1778.)

**H**ONNEUR de cette heureuse et brillante contrée,  
Où Naples voit encor, sous le Ciel le plus beau,  
D'un Laurier immortel la tige révéérée  
Du Cygne de Mantoue ombrager le tombeau,  
  
Ta Lyre assez long-temps, aux Grâces consacrée,  
Enchanta ces beaux lieux, fiers d'être ton berceau :  
Tu viens charmer enfin notre oreille épurée,  
Et joindre à tant de gloire un triomphe nouveau.  
  
Vois frémir à tes pieds une Ligue ennemie :  
Ne redoute plus rien de ses jaloux transports :  
Que pourrait sa fureur sur les fruits du Génie ?  
  
Roland te soutient seul contre tous ses efforts ;  
Et les cris étouffés du Démon de l'Envie  
Prêtent un nouveau charme à tes divins accords.

---

**ADIEUX****AUX JARDINS DE VILLETTE.**

(1790.)

**É**PRIS des Beautés naturelles,  
Ennemi d'un art imposteur,  
Que dans ce séjour enchanteur  
J'ai goûté de douceurs nouvelles !

Aux Jardins, aux Palais d'un Roi,  
Qu'un autre aille offrir son hommage :  
Des bois, des prés, un doux ombrage,  
Voilà tout ce qu'il faut pour moi.

Tantôt, aux bords d'une onde pure  
Qui serpente dans ces vallons,  
Je rafraîchis sur les gazons  
Mes yeux altérés de verdure.

Le Saule joint au Peuplier,  
Tantôt m'offre un discret asile :  
Je règne sous le toit mobile  
De leur feuillage hospitalier.

Que j'aime à suivre ce Méandre  
Dans ses voluptueux détours !  
Il semble, incertain dans son cours,  
Tour à tour se fuir et s'attendre.

De la Canicule en fureur  
Jamais l'haleine dévorante  
N'ose de son eau transparente  
Souiller l'éternelle fraîcheur.

Ainsi de la noire Tristesse  
Jamais le souffle empoisonné  
N'ose dans ce lieu fortuné  
Troubler une paisible ivresse.

Les Maîtres de ce beau séjour  
De leur domaine l'ont bannie :  
Ici , les mois , les ans , la vie  
S'écouleraient comme un seul jour.

Mais déjà Paris me rappelle :  
Adieu , bosquets silencieux ,  
Claires eaux , prés délicieux ,  
Nature aimable et toujours belle !

Adieu , rendez-vous des Zéphyr ,  
Des Sylvains , des fraîches Naiades ;  
Adieu , riantes promenades :  
Adieu Villette , adieu plaisirs !

## COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE JEUNE CRÉOLE ,

*Le jour de la fête de son Tuteur.*

UN Arbrisseau tendre et fragile,  
Transplanté d'un climat lointain ,  
Par les soins d'une main habile  
S'élève et croît dans un jardin.  
Bientôt on voit la jeune Plante  
S'orner des plus vives couleurs ,  
Et sur sa tige verdoyante  
Naître les Fruits avec les Fleurs.

Vers Celui dont elle est l'ouvrage  
Inclinant ses rameaux épais ,  
Elle lui dit en son langage :  
Reçois le prix de tes bienfaits ;  
Reçois ces dons que la Nature  
Ne fit pas seule éclore en moi ;

Oui , tout ce qui fait ma parure ,  
Mes Fleurs , mes Fruits , tout est à toi.

Vous , l'appui de mon premier âge ,  
Vous , mon Ami , mon Bienfaiteur ,  
Reconnaissez dans cette image  
Et l'Arbre et le Cultivateur.

Quand j'imite la jeune Plante  
Dont le sort fut égal au mien ,  
Votre Élève reconnaissante  
Ne vous offre que votre bien.

Votre bonté sur ma jeunesse  
Des talents a semé la Fleur ;  
De vos conseils pleins de sagesse  
Les Fruits ont germé dans mon cœur.  
C'est peu d'un aussi faible hommage  
Pour payer des soins aussi doux ;  
Mais puis-je donner davantage ?  
Cœur et talents tout est à vous.

---

**A L'ILE****DU PARC DE COURTEILLE (1).****(1785.)**

**I**LE silencieuse, ombrage solitaire,  
Asyle fortuné de paix et de bonheur,  
Onde limpide et passagère,  
Dont le murmure, ami du cœur,  
Y porte un calme salulaire  
Qu'il ne connut jamais dans un Monde trompeur,  
Redoublez, retraite chérie,  
Redoublez chaque jour vos innocents attraits;  
Et quand, sous ce feuillage épais,  
Une Mère, une Fille, une Sœur, une Amie,

---

(1) Château, près de Verneuil, qui appartenait à feu M. le Comte de Rochechouart, et où vit toujours sa respectable famille.



Viendra goûter l'ombre et le frais ,  
Mêlez à ses plaisirs , et même à ses regrets ,  
Les charmes du repos et de la rêverie !

Que vos oiseaux chantent plus doucement ;  
De vos jeunes Zéphyr<sup>s</sup> rafraîchissez l'haleine ;  
Et que cette eau qui mollement  
Entre vos peupliers se joue et se promène ,  
Sous ses yeux attendris coule plus lentement !  
Qu'une jouissance nouvelle  
Écarte à chaque instant loin d'elle  
Les craintes , les ennuis , les souvenirs amers ;  
Et pour répondre enfin à mes vœux les plus chers ,  
Que cet heureux séjour quelquefois lui rappelle  
Le tendre sentiment qui m'inspira ces vers !

## ENVOI

## DES VERS PRÉCÉDENTS

*A M<sup>me</sup>. la duchesse de V\*\*\*., qui en avait  
demandé une copie.*

**V**ous avez quitté ces beaux lieux  
Que vous embellissiez encore.  
En vain pour le plaisir des Dieux  
Vénus, Pallas, Hébé resteraient dans les Cieux :  
Si Flore en descendait, on regretterait Flore.

L'autre Olympe dût-il en être un peu jaloux,  
Mon Olympe est ici ; non qu'avec le Vulgaire  
Je dise que les Grands sont les Dieux de la Terre ;  
Ce langage servile est indigne de vous.  
Ce qui fait ici-bas les Dieux et les Déesses,  
C'est le goût, le talent, l'esprit et la beauté,

Plus que le rang et les richesses.

Simple Mortel, admis dans ce séjour,  
Inspiré par les eaux, les bois et le silence,  
J'osai le chanter; l'Indulgence  
Encouragea ma Muse, étrangère à la Cour.

Vous ajoutez à ma reconnaissance  
En accueillant ces Vers échappés de mon cœur.  
Ils ont souffert de votre absence :  
Je sens que loin de vous le tableau du bonheur  
Doit perdre de sa ressemblance.

---

**STANCES**

ÉCRITES DANS LA CHAUMIÈRE  
DU PARC DE COURTEILLE,

*Après la mort de la jeune Duchesse de Piennes,  
née de Rochechouart.*

(1790.)

**T**oi qui dans ta rêverie  
Foules ces tapis de fleurs,  
Voyageur de la prairie,  
Arrête et verse des pleurs.

Ici fut une Mortelle,  
Ornement de ce séjour,  
Et des hameaux le modèle,  
Et l'exemple de la Cour.

Sa vertu simple , modeste ,  
N'était qu'amour et bonté ,  
Et de son Ame céleste  
Fut la seule volupté.

De l'Art et de la Nature  
Elle unissait les présents ;  
Elle eut tout , grâces , figure ,  
Esprit , candeur et talents.

D'une liberté décente  
Lorsqu'elle donnait le ton ,  
Lorsque sa bouche riante  
Embellissait la raison ;

Lorsqu'une touche attendrie  
Semblait gémir sous ses doigts ,  
Lorsque d'une Sœur chérie  
Elle accompagnait la voix ;

Tout s'empressait pour l'entendre,  
Tout s'enflammait à la voir,  
Et dans l'ame la moins tendre  
Naissait l'Amour sans espoir.

Mais l'Amour sans espérance  
N'osant former un désir,  
N'était pas sans jouissance :  
L'adorer, c'était jouir.

De ses yeux le chaste empire  
Du cœur épurait les vœux ,  
Et qui la voyait sourire  
Se trouvait assez heureux.

Tendre Mère, Fille aimable ,  
Son devoir fit son plaisir.....  
Famille trop déplorable ,  
Ah ! qu'allez-vous devenir ?

Ces arbres , cette chaumière  
La demandaient chaque jour :  
La verdure printannière  
Nous annonçait son retour ;

Quand la Mort , la Mort barbare  
A moissonné tant d'attraits.  
Ainsi la Nature avare  
Nous a repris ses bienfaits ;

Ainsi cette ame si belle ,  
Ce cœur , cet esprit divin ,  
Cette Épouse si fidelle !....  
Voyageur , suis ton chemin.

Va , reprends ta rêverie :  
Foule ces tapis de fleurs  
Qui brillent dans la prairie ;  
Mais répands y quelques pleurs.

---

A MADAME DE Q\*\*\*.,

*Ancienne Amie de ma Femme.*

( 1789. )

VAINEMENT à celle que j'aime  
On peignait ici l'Amitié.  
« Ce que j'entends me fait pitié :  
» Non , ce n'est point l'Amitié même ;  
» C'est un Fantôme assez joli ,  
» Qui trompe avec un art extrême ,  
» Et trahit d'un ton fort poli. »  
Ainsi parlait celle que j'aime ;  
Et de sa Déité suprême  
Elle me traça le portrait.  
J'ai bien retenu chaque trait ;  
Je vous vois , c'est l'Amitié même :  
C'est cette naïve gâité ,



Cet esprit sans méchanceté,  
Cette vivacité charmante,  
Cette ame tendre et confiante,  
Et ce front pur, et ces beaux yeux,  
Et ce souris délicieux  
Qui nous attire et nous enchante.

Mais, aimable Divinité,  
A peine encor je vous ai vue,  
A peine à vous voir j'ai goûté  
Cette innocente volupté  
A Paris, hélas ! peu connue :  
Par vous ce Paris est quitté.  
Vous partez ; la riche Neustrie  
Vous rappelle en ses heureux bords.  
Allez-y conter nos efforts  
Pour l'Honneur et pour la Patrie,  
Pour un bien qu'au prix de la vie  
Nous n'aurions point trop acheté,  
Pour cette noble Liberté

Aux Français trop long-temps ravie.

Mais à ces récits imposants  
Mêlez une plus douce image.  
Dites que sur ce beau rivage  
Vous vîtes deux Époux amants,  
En dépit de l'ancien usage.  
Tout change ici de notre temps ;  
Et peut-être, au prochain voyage,  
Verrez-vous ce Paris volage  
Tout repeuplé de cœurs constants.

---

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

*Sur son Poëme des Vosges.*

(AN IV, 1795.)

**D**EPUIS long-temps à l'humble Prose  
D'austères devoirs m'ont réduit :  
Lire des Vers !..... hélas ! je n'ose ;  
Par eux je crains d'être séduit.

Ma Lyre à regret suspendue ,  
A ma voix ne vient plus s'unir ;  
Mais elle n'est que détendue ;  
Bientôt on l'entendrait gémir.

D'Homère oubliant les merveilles ,  
Je suis une de ses leçons,  
Et je me bouche les oreilles  
Pour fuir de trop dangereux sons.

Mais aux accents d'une Syrène  
Aujourd'hui j'ai mal résisté ;  
Et je sens bouillonner ma veine  
Depuis que François a chanté.

Que j'aime sa douce harmonie ,  
Son style pur, brillant et clair !  
Ses chants illustrent sa Patrie ;  
Et les Vosges ont un Haller.

Il nous révèle les délices  
De ce pays trop peu vanté,  
Pauvre de trésors et de vices,  
Riche de mœurs, de liberté ;

Riche de sources salutaires,  
De fleuves, de lacs transparents,  
De neiges, de rocs solitaires,  
De précipices, de torrents.

Là (1), Voltaire honora l'asile  
 De plus d'un Savant ignoré ;  
 Là (2), respira notre Virgile,  
 Loin d'un peuple aux Tyrans livré (3).

Ah ! reviens, aimable Poète ;  
 Ne crains plus de tristes hasards :  
 Reviens, ta place est toute prête  
 Dans le nouveau Temple des Arts (4).

(1) A Senones.

(2) A Saint-Diez.

(3) Je parle ici conformément à ce que disaient les amis de l'abbé Delille ; mais on sait que pendant la Terreur, il resta constamment à Paris, et qu'il n'en sortit, pour quitter la France, qu'après la destruction de cette horrible tyrannie.

(4) On avait mis, contre l'intention de l'Institut, sur sa première liste imprimée en l'an IV, à côté du nom de Delille : *Place vacante, à cause de la non résidence*. La Classe dont il était membre annulla ce faux énoncé par une délibération expresse. Elle se devait à elle-même cette réparation.

Que François ici te ramène !  
Venez tous deux par vos concerts  
Réveiller, aux bords de la Seine,  
Le goût assoupi des beaux Vers !

Chantre des Vosges, que j'envie  
L'essor que tu viens de tenter !  
Comme toi j'aime ma Patrie ;  
Que ne puis-je ainsi la chanter !

---

A M<sup>me</sup>. HELVÉTIUS,

QUI M'AVAIT DONNÉ UN BUSTE DE SON MARI.

**V**EUVE du plus aimable et du plus beau des Sages,  
Le marbre et votre cœur ont conservé ses traits ;  
Et la flexible argile , au gré de nos souhaits ,  
A multiplié ses images.

Vous m'offrez un de ces Portraits :

C'est un Dieu ! chaque jour il aura mes hommages.

Vous les partagerez : du Sort , de ses orages

Votre Époux me défend de redouter les traits :

Pour les conjurer désormais

J'aurai votre Amitié , son Buste , et ses Ouvrages.

---

## HYMNE A L'HYMEN,

CHANTÉ DANS UNE FÊTE PUBLIQUE.

( AN VII, 1798. )

**D**IEU d'Hymen, reçois nos hommages :  
De deux Époux entends les vœux :  
Par le plaisir tu fais des Sages,  
Et par le devoir, des Heureux.

A ton mon, la Vierge insensible  
Laisse attendrir son jeune cœur :  
A ton nom le Guerrier terrible  
Soupire, et connaît un Vainqueur.  
L'Homme, en cédant à la Nature,  
Brûle sans frein comme sans choix :  
Son ardeur se fixe et s'épure  
En cédant à tes douces loix.  
Dieu d'Hymen, etc,



Tu donnes d'ineffables charmes  
Aux soins de la Maternité.  
Quelle Mère a regret aux larmes  
Qu'à ses yeux il en a coûté ?  
Des soins d'Amant, d'Ami, de Frère,  
L'Homme tour à tour est charmé :  
Est-il Époux, devient-il Père,  
Il croit n'avoir jamais aimé.  
Dieu d'Hymen, etc.

Si de la rapide Jeunesse  
Tu n'éternises point la fleur,  
Tu fais goûter à la Vieillesse  
Des fruits encor pleins de douceur.  
Elle sourit, environnée  
De rejetons qu'elle bénit,  
Comme une Plante fortunée  
Que chaque Bouton rajeûnit.  
Dieu d'Hymen, etc.

Malheur au Mortel qui t'ignore ,  
Qui traîne ses jours loin de toi !  
Cent fois plus malheureux encore  
Celui qui te manque de foi !  
L'un dans sa route solitaire  
Marche tristement vers la Mort :  
La Mort vient frapper l'Adultère  
Entre la Honte et Remord.

Dieu d'Hymen , etc.

La France en tous lieux triomphante  
Te décerne un culte nouveau.  
Que des Francs la race vaillante  
Ne profane plus ton flambeau !  
Que dans nos Fêtes domestiques  
Cet Oracle soit répété :  
« Sans l'Hymen , point de mœurs publiques ;  
» Et sans mœurs , point de liberté. »

Dieu d'Hymen , etc.

---

## UN FRÈRE A SES FRÈRES,

SUR LA LOUANGE DIRECTE.

(1810.)

**D**E la Fraternité les temples sont rouverts :  
Les NEUF SOEURS ont repris leurs travaux , leurs concerts.  
Sous ces voûtes long-temps muètes ,  
Venez , Muses , venez inspirer nos Poètes :  
Effacez par vos chants tous les pensers amers.  
Et nous , joyeux cercle de Frères ,  
Mettons notre félicité  
A célébrer gaîment nos antiques Mystères :  
Que des Profanes respecté  
Ce lieu saint soit encor l'asyle des lumières  
Et de la douce Égalité !  
  
Mais pardonnez un discours véridique :

L'Égalité n'est point où l'on s'entend vanter,  
Où force vous est d'écouter  
Votre propre Panégyrique.

Un Frère ici m'entend : nous nous sommes promis,  
Devant nos Frères, nos Amis,  
De vider, verre en main, ce débat poétique.  
Je lui jette le gand : sans détour, sans aigreur,  
Je dis en franc Breton ce que j'ai sur le cœur.

Faut-il que par un trait nettement je m'explique ?  
A ce trait fort connu faites attention.

Pour le jeton académique  
Un jour on demandait certaine inscription  
Au sage Despréaux, notre grand Satirique.  
Sa réponse fut prompte : il voulait pour dessin  
De l'eau claire dans un bassin ;  
Des Singes, à l'entour, charmés de leurs figures,  
Faisaient, en s'y mirant, de comiques postures ;  
Et pour Légende enfin ( tout le monde en a ri )  
Il mettait simplement ce mot : *Sibi pulchri.*

Un mot de Despréaux ne doit blesser personne :  
En prose , en vers , de lui toute leçon est bonne.  
Frères , que celle-ci termine nos débats :  
Méritons la louange , et ne nous louons pas.

---

## POUR LE PORTRAIT

DE MON RESPECTABLE AMI DUCIS,

*Gravé d'après le Tableau de M. Gérard.*

**A** CE front, à ces yeux, à cet air de fierté,  
Et de puissance, et de bonté,  
Français, reconnaissez ce Fils de Melpomène,  
Qui vingt ans Maître de la scène,  
Y marcha dans sa force et dans sa liberté (1).

---

(1) Je marche dans ma force et dans ma liberté.

(Vers de la tragédie d'*Abufar* de M. Ducis.)

---

**CONVALESCENCE.**

( 1801. )

**P**RINTEMPS, jeunesse de l'Année,  
J'ai vu languissante et fanée  
Ta belle Couronne de fleurs :  
Le voile sombre des douleurs  
A ma paupière consternée  
Cachait tes riantes couleurs.  
Mais le savant Prêtre d'Hygie,  
Mon cher Alphonse (1), est accouru ;  
Et par sa puissante magie,  
Voile et douleurs ont disparu.

Je te revois, fraîche verdure ;  
Tendres Oiseaux, je vous entends :

---

(1) Le célèbre Alphonse Le Roi, Professeur à l'École de médecine de Paris.

Je reviens , aimable Printemps ,  
Entre l'Hymen et la Nature  
Jouir de tes derniers instants.

Oh ! qu'une Compagne chérie  
Embellit encor de beaux jours !  
Qu'elle sait faire aimer la vie  
Dont elle prolonge le cours !  
Assez , ô ma Nancy fidelle ,  
Les tiens ont adouci pour moi ;  
Ils ont trop détourné sur toi  
Les coups d'une Étoile cruelle.  
Proscrit et jeté dans les fers ,  
Lorsque j'attendais mon supplice  
Juré par des Tyrans pervers (1) ;  
Lorsqu'une éclatante injustice ,  
Par la disgrâce et les revers ,  
Payait un éclatant service ,

---

(1) An II , dans les prisons de la Terreur.



Et près d'un Trône en sacrifice  
Mes jours à ma Patrie offerts (1);  
Sur de plus dangereuses Mers  
Quand je voguais loin du rivage  
Parmi la foudre et les éclairs (2),  
Ta voix soutenait mon courage :  
Tes yeux, sur moi toujours ouverts,  
Me guidaient au sein de l'orage :  
Sûr de toi, fort de ton suffrage,  
J'aurais, sans changer de visage,  
Vu crouler sur moi l'Univers.

Oublions tant de maux soufferts.  
Viens : cette champêtre retraite  
Nous offre de si doux abris !  
D'ici l'on voit encor Paris ;  
Mais il n'a rien qu'on y regrette :  
Le vrai bonheur est à Saint-Prix.

---

(1) An VII, à Turin.

(2) An IX, à Paris, au Tribunat.

Ici de ma Santé fragile  
Je vais rassembler les débris.  
Tous travaux me sont interdits ;  
Mais avec Horace , Virgile ,  
Avec tant d'immortels Esprits  
Dont le commerce m'est permis ,  
Le régime est doux et facile ;  
Et ne rien faire a bien son prix.

Si le Sort veut que je succombe ,  
Que ta main me ferme les yeux !  
Et dans ce bois silencieux  
Fais graver ces mots sur ma tombe :  
« Celui dont la cendre est ici ,  
» Ne sut , dans le cours de sa vie ,  
» Qu'aimer ses Amis , sa Patrie ,  
» Les arts , l'étude et sa Nancy. »

FIN.

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Page
<b>A</b> VERTISSEMENT. . . . .	5
Corrections et additions pour le premier recueil publié en 1810. . . . .	11
<b>F</b> ABLE I. Le Lion et la Grenouille. . . . .	13
II. Le Lézard et le Crocodile. . . . .	15
III. L'Incognito du Roi Lion. . . . .	19
IV. Le Singe et le Renard. . . . .	32
V. Le Lion et les deux Taureaux. . . . .	34
VI. Le Lion et le Taureau. . . . .	38
VII. La Grenouille voyageuse. . . . .	40
VIII. Eurus et Zéphyre. . . . .	46
IX. Le Corbeau, le Renard, le Loup et le Chameau, à la Cour du Lion. . . . .	50
X. Le Corbeau et le Sansonnet. . . . .	67
<b>É</b> PITRE I. A mon Ami, lors de mon entrée dans les bureaux du Contrôle général. . . . .	73
II. A M. Le Brun, pour l'engager à publier ses Poésies. . . . .	85
III. A une Mère de famille. . . . .	99
IV. A M. de Parny, qui m'avait donné un exemplaire de ses OEuvres. . . . .	106
V. A mon cher petit James, pour l'anni- versaire de sa naissance. . . . .	112
VI. Au même, en lui donnant une Montre. . . . .	116
VII. Au même, âgé de quinze ans. . . . .	119

**TABLE DES MATIÈRES. 305**

	Page
<b>LÉOPOLD</b> , poème. . . . .	127
<b>ADONIS</b> , poème, imité de l'italien du Marini. . .	155
<b>POÉSIES DIVERSES.</b> . . . . .	207
Avertissement. . . . .	209
La Confession de Zulmé. . . . .	213
Insomnie. . . . .	220
Tibulle. . . . .	222
Les Muses et les Grâces. . . . .	225
Le Songe. . . . .	227
Le Bal. . . . .	229
La Toilette. . . . .	231
Une Larme ! . . . . .	233
L'Amant poète. . . . .	236
Confession du Confesseur. . . . .	238
Imitation d'Anacréon. . . . .	244
Rire et Sourire, au sujet de <i>Oui</i> et <i>Nenni</i> , de Clément Marot. . . . .	245
La Préoccupation. . . . .	246
L'Amour et l'Amitié, Couplet. . . . .	247
Impromptu à Madame *** , qui me donnait des Conseils contre l'Amour. . . . .	248
Vers pour le Portrait de mon cher Augustin. . . . .	249
<b>ÉPIGRAMMES. I.</b> Sur La Harpe. . . . .	250
II. Sur MÉRARD de St.-Just, qui s'était at- tribué ma Confession de Zulmé. . . . .	252
III. Au Poète Le Brun, en lui renvoyant les Satires de Clément. . . . .	253

306 TABLE DES MATIÈRES.

	Page
ÉPIGRAMME IV. A l'Abbé Delille , au sujet d'une	
Satire de Rivarol. . . . .	254
V. Sur Laus de Boissy , qui se vantait d'a-	
voir remplacé Dorat. . . . .	255
VI. Au même. . . . .	256
POÉSIES DIVERSES , liv. II. Les États-Généraux.	257
Retour à St.-Maur. . . . .	266
Sonnet à M. Piccinni , sur son opéra de Ro-	
land. . . . .	271
Adieux aux Jardins de Villette. . . . .	272
Couplets chantés par une jeune Créole. . . .	275
A l'Ile du Parc de Courteille. . . . .	277
Envoi des Vers précédents à M <sup>me</sup> . de V <sup>***</sup> . . .	279
Stances écrites dans la Chaumière du Parc	
de Courteille. . . . .	281
A M <sup>me</sup> . de Q <sup>***</sup> , ancienne amie de ma femme. .	285
A M. François de Neufchâteau , sur son poème	
des Vosges. . . . .	288
A M <sup>me</sup> . Helvétius , qui m'avait donné un	
buste de son mari. . . . .	292
Hymne à l'Hymen. . . . .	293
Un Frère à ses Frères , sur la Louange directe. .	296
Vers pour le Portrait de mon respectable	
ami Ducis. . . . .	299
Convalescence. . . . .	300

FIN DE LA TABLE.

Marlborough Rare Books Ltd

1. 6. 94

[ZAH]

933271

